PQ
2197
B5C5
1913

THÉATRE

1168

LIBRAIRIE STOCK
DELAMAIN ET BOUTELLEAU
7, Rue du Vieux-Colombier — Paris

CHATEAU HISTORIQUE !

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre National de l'Odéon (Second Théâtre-Français), le 18 décembre 1900.

OUVRAGES DE M. ALEXANDRE BISSON

Le Bon Juge, comédie en trois actes.
Le Bon Moyen !... comédie en trois actes.
Le Capitaine Thérèse, opéra-comique en trois actes.
115, Rue Pigalle, comédie en trois actes.
Château historique, comédie en trois actes.
Le Chevalier Baptiste, comédie en un acte.
Un Conseil judiciaire, comédie en trois actes.
Le Contrôleur des Wagons-Lits, comédie en trois actes.
Un Coup de tête, comédie en trois actes.
Le Député de Bombignac, comédie en trois actes.
Disparu ! comédie en trois actes.
Docteur ! .. comédie en un acte.
Les Erreurs du mariage, comédie en trois actes.
La Famille Pont-Biquet, comédie en trois actes.
Feu Toupinel, comédie en trois actes.
La Gymnastique en chambre, vaudeville en un acte.
L'Héroïque Le Cardunois, comédie en trois actes.
Jalouse, comédie en trois actes.
Les Joies de la paternité, comédie en trois actes.
Un Lycée de jeunes filles, vaudeville-opérette en trois actes et quatre tableaux.
Ma Gouvernante, comédie en quatre actes.
Mam'zelle Pioupiou, vaudeville militaire en cinq actes et huit tableaux.
Une Mission délicate, comédie en trois actes.
Monsieur le Directeur, comédie en trois actes.
Mouton, comédie en un acte.
Ninetta, opéra-comique en trois actes.
Nos Jolies Fraudeuses, comédie-vaudeville en trois actes.
Le Roi Koko, vaudeville en trois actes.
Le Sanglier, comédie en un acte.
Les Surprises du divorce, comédie en trois actes.
Le Terre-Neuve, comédie en trois actes.
La Veillée des noces, opéra-comique en trois actes.
Le Veglione, comédie en trois actes.
Veuve Durozel ! comédie en un acte.
Le Vignoble de Madame Pichois, comédie en quatre actes.
Un Voyage d'agrément, comédie en trois actes.

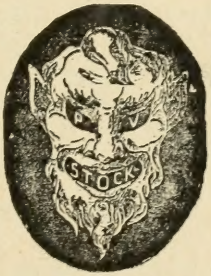
E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

ALEXANDRE BISSON & J. BERR DE TURIQUE

CHATEAU HISTORIQUE !

COMÉDIE EN TROIS ACTES

— SIXIÈME ÉDITION —



PARIS — Ier

P.-V. STOCK & Cie, ÉDITEURS

155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

DEVANT LE THEATRE-FRANÇAIS

1913

Tous droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Entered according to act of Congress, in the year 1901, by P.-V. Stock, in the office of the Librarian of Congress at Washington.

PERSONNAGES

CLAUDE BARROIS	MM.	HENRY MAYER.
GASTON BAUDOIN		DAUVILLIERS.
COLOMBIN		ALBERT LAMBERT.
CABRIAC		SIBLOT.
LUDOVIC COLOMBIN.		COSTE.
DUFRESNOIS		CORNAGLIA.
JUSTIN		ADÈS.
PHILIBERT.		LAGUICHE.
UN VIEUX MONSIEUR.		DUPARC.
UN CYCLISTE		BERGER.
UN VISITEUR.		KINNEL.
MARGUERITE BAUDOIN. . . .	Mmes	CÉCILE SOREL.
GENEVIÈVE COLOMBIN. . . .		YVONNE GARRICK.
CHLOÉ COLOMBIN.		EMMA BONNET.
MARIETTE		LAÎNÉ.
AUGUSTINE.		MAIA.
UNE JEUNE DAME		FOREZ

VISITEURS, TOURISTES

PQ 2197 B5 C5 1913

OCT 9 1970 UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

Au château des Fontenelles, de nos jours.

Pour la mise en scène exacte et détaillée, s'adresser à M. DHERBILLY, régisseur général.

Pour le droit de représentation, s'adresser à M. G. PELLERIN, agent général des Auteurs et Compositeurs dramatiques, 8, rue Hippolyte-Lebas, à Paris.

CHATEAU HISTORIQUE!

ACTE PREMIER

Un grand salon, style Louis XV, très pur.

Au fond . Deux fenêtres donnant sur un jardin-parc. — A gauche, pan coupé, grande porte, ouverte sur le jardin-parc. — A droite, pan coupé, porte d'intérieur.

A droite : au premier plan, porte ; au troisième plan, porte ; meuble-vitrine entre les deux portes. Au-dessus de la porte, 1er plan, portrait de J.-J. Rousseau.

A gauche : au premier plan, porte ; au second plan, cheminée avec glace. A gauche de la cheminée, portrait de Colombin.

En scène : à droite, petite table-chiffonnier, avec sièges ; à gauche, grande table, sur laquelle un registre est ouvert. — Clavecin, Bibliothèque. — Grand paravent, entre les deux fenêtres. Fauteuil devant le paravent. Fleurs, sièges, bibelots, statuettes, tableaux, etc

SCÈNE PREMIÈRE

JUSTIN, UN VIEUX MONSIEUR, UN CYCLISTE, UNE JEUNE FEMME, puis PHILIBERT, AUGUSTINE, CHLOÉ, COLOMBIN, VISITEURS, VISITEUSES.

Au lever du rideau, les visiteurs lorgnent, regardent, examinent, en parlant et en chuchotant. Justin, en casquette galonnée et redingote d'uniforme, surveille et donne des renseignements. Une personne écrit sur le registre.

JUSTIN, quarante ans environ ; figure rasée ; regard sévère, voix grave ; parler lent et solennel ; il officie. Voyant que la personne a fini d'écrire.

Si quelques-uns de ces messieurs et dames n'ont pas encore signé le registre des visiteurs?.. Ici, le registre, s'il vous plaît!.. (Il le montre ; deux personnes vont s'inscrire.) On peut écrire une réflexion, une phrase émue, une pensée délicate !

Philibert, jeune soldat, timide et embarrassé, paraît à la porte de gauche, au fond, avec Augustine, jeune et gentille paysanne.

PHILIBERT.

Viens donc, Augustine!

AUGUSTINE.

J'ose pas, Philibert!

PHILIBERT.

Puisque tout le monde peut entrer ; c'est public!.. Il fera toujours moins chaud que dehors.

JUSTIN, les apercevant.

Vous désirez visiter, militaire?

PHILIBERT.

Oui, monsieur.

JUSTIN.

Hé bien!.. Entrez!

Philibert et Augustine se mettent, tous les deux, dans un coin, où ils se parlent amoureusement, sans s'occuper des autres.

LE VIEUX MONSIEUR, à Justin.

Alors, le citoyen de Genève, notre grand Jean-Jacques Rousseau, a vraiment habité cette maison?

JUSTIN.

Pardon!.. (Voyant des personnes assises.) On ne s'asseoit pas sur les sièges, s'il vous plaît!

LE CYCLISTE.

Sur quoi alors?

LA JEUNE FEMME, à Justin.

C'est ici que notre illustre romancier Paul Coudray...?

JUSTIN.

Pardon!.. (A des personnes qui touchent à quelques bibelots.) On ne touche pas aux objets, s'il vous plaît!

Il va leur parler.

PHILIBERT, à mi-voix, continuant sa conversation avec Augustine.

Voyons, faut pourtant se faire une raison!

AUGUSTINE.

Je pourrai jamais attendre jusque-là!.. Pense donc, Philibert, deux ans, encore deux ans!..

PHILIBERT.

Dame! Oui, ça sera long à tirer!

JUSTIN.

Vous avez signé, militaire ?

PHILIBERT.

S'il vous plaît ?

JUSTIN.

Je vous demande si vous avez signé, là, sur le registre.

PHILIBERT.

Ah ! Faut signer? Bon !.. Je ne savais pas!.. Viens, Augustine.

Ils vont à la table.

JUSTIN.

On peut écrire une réflexion, une phrase émue, une pensée délicate !

PHILIBERT, naïvement.

Merci, monsieur.

Il réfléchit, puis il écrit sur le registre, ainsi qu'Augustine.

JUSTIN.

Mesdames et messieurs, en 1763, la propriété des Fontenelles, que j'ai l'honneur de vous faire visiter, fut habitée par le célèbre philosophe, Jean-Jacques Rousseau, l'auteur de *la Nouvelle Héloïse,* du *Contrat Social,* des *Confessions,* d'*Emile* et autres ouvrages similaires. Le grand homme y reçut souvent la visite de personnes conséquentes... Ah !.. Que de pensées remarquables, que son esprit conçut dans ces lieux !.. Qué de paroles éloquentes... (Voyant le cycliste qui allume une cigarette.) Il est défendu de fumer, s'il vous plaît !.. Que de paroles éloquentes... Vous êtes sourd, le cycliste?.. Je vous dis que c'est défendu !.. Si vous voulez fumer ici, allez dehors !

LE CYCLISTE.

Avec plaisir !..

Il sort au fond, à gauche.

JUSTIN.

Malhonnête !.. Que de paroles éloquentes qui tombèrent de ses lèvres !.. Il y a tout de même des voyous qui sont bien mal élevés !.. Que de lignes inspirées que sa plume étincelante y traça de sa main de maître !.. (Prenant un écrin, d'où il tire une plume d'oie.) La voici, sa plume étincelante, la plume de Jean-Jacques Rousseau, relique précieuse, soigneusement conservée !..

LE VIEUX MONSIEUR.

Ah !.. Voyons !.. Je ne pourrais pas l'acheter ?

JUSTIN.

Non, monsieur !..

Il remet l'écrin à sa place. La porte de droite, troisième plan, s'ouvre et Chloé entre, en toilette prétentieuse et de mauvais goût. — Exclamations des visiteurs.

CHLOÉ, à part.

Oh ! Encore des visiteurs !.. C'est insupportable !..

Elle rentre à droite, troisième plan.

JUSTIN.

Ici, mesdames et messieurs, tout est de l'époque !

UN VISITEUR, riant.

Même cette dame qui vient d'entrer ?

JUSTIN.

Non, celle-là, c'est mademoiselle Chloé, la sœur du maître de la maison. (A part.) Une chipie !.. (Haut.) Ce portrait est le portrait même de Jean-Jacques Rousseau. Vous remarquerez son regard sévère qui semble dire aux tyrans : « Tremblez ! Tremblez !.. Votre règne, il va finir !.. La Révolution s'a-

vance !.. » Par ici, messieurs et dames, s'il vous plaît !

PHILIBERT, continuant sa conversation avec Augustine.

Et puis, pense à moi, Augustine, pense à moi, quand vous tuerez le cochon !

JUSTIN.

Silence, militaire !.. (Montrant la table.) Ici, la table de M. Paul Coudray. En 1894, les Fontenelles devinrent la propriété de M. Paul Coudray, poète illustre et romancier célèbre, qui y composa ses œuvres les plus remarquables : *Les ailes rompues*, *l'Ame de la Femme*, *l'Ineffable mystère*, *l'Agonie d'un Cœur*, *les Baisers mortels*.. et autres ouvrages similaires !..

LA JEUNE FEMME, avec enthousiasme.

Ah !.. *Les Baisers* !..

JUSTIN.

Les Baisers mortels !.. Parfaitement. Madame connaît ? Un volume de poésies, en vers. Il y a six mois, M. Paul Coudray quitta le pays subitement..

LA JEUNE FEMME.

Oui... à la suite d'une aventure d'amour.

LE VIEUX MONSIEUR, vivement.

Ah !.. Une femme ?

JUSTIN.

Naturellement. Pas un parapluie.. Une femme mariée même, très jolie, paraît-il.

LA JEUNE FEMME.

Madame Cabriac !.. Vous ne vous rappelez pas, monsieur ? Ça été mis dans tous les journaux..

LE VIEUX MONSIEUR.

Non, je ne me rappelle pas.

LA JEUNE FEMME.

Paul Coudray l'a enlevée et il est parti avec elle à l'étranger.

LE VIEUX MONSIEUR.

Et le mari ?

JUSTIN.

Absent, le mari !.. M. Cabriac se trouvait à Madagascar, où il est encore.

LE VIEUX MONSIEUR.

Imbécile !

JUSTIN.

Vous dites, monsieur ?

LE VIEUX MONSIEUR.

Ce n'est pas à vous que j'en ai ; c'est à lui.

JUSTIN.

A la bonne heure !.. Après le départ de M. Paul Coudray, la propriété des Fontenelles fut achetée par son possesseur actuel, un ancien fabricant de boutons, M. Stanislas Colombin, l'inventeur bien connu.

LE VIEUX MONSIEUR.

Qu'est-ce donc qu'il a inventé ?

JUSTIN.

Le bouton Colombin, à double patin renversé.

La porte de droite, au fond, s'ouvre sans bruit et Colombin paraît ; il regarde et écoute, l'air joyeux, sans être vu.

COLOMBIN, *à part*

Nous avons du monde aujourd'hui.

JUSTIN.

Monsieur Colombin, protecteur éclairé des lettres et des arts, et membre de plusieurs sociétés humani-

taires, se fait un devoir et un plaisir d'ouvrir au public intelligent ce château historique, qui renferme de si précieux souvenirs, et qu'il a payé cent vingt-cinq mille francs, plus les frais!.. Ici, à gauche de la cheminée, le portrait de M. Stanislas Colombin, payé douze mille francs. L'artiste a peint le célèbre industriel, au moment même où germe dans son esprit la première idée du bouton Colombin.

LE VIEUX MONSIEUR.

La tête n'est pas très intelligente..

UN VISITEUR.

Il a plutôt l'air abruti..

Grimace de Colombin qui disparaît sans bruit.

JUSTIN.

Ici, le fauteuil de Jean-Jacques Rousseau; M. Colombin y lit, chaque matin, son journal !.. (Montrant la porte de gauche, premier plan.) Maintenant, si ces messieurs et dames veulent bien passer de ce côté, je vais leur montrer la chambre de M. Stanislas Colombin, habitée jadis par Jean-Jacques et appelée, pour cette raison, la chambre d'*Emile*

LA JEUNE FEMME.

Et la chambre de Paul Coudray?

JUSTIN, montrant la porte de droite, troisième plan.

Par ici, la chambre de Paul Coudray, habitée par mademoiselle Chloé Colombin, que vous avez vue tout à l'heure; on l'appelle, pour cette raison, la chambre des *Baisers mortels*! Nous la visiterons postérieurement.

Les visiteurs sortent à gauche, premier plan.

LE VIEUX MONSIEUR.

Voyons ! La plume du grand homme... vraiment... il n'y a pas moyen ? J'irai jusqu'à vingt francs !

JUSTIN.

Ah! Comme vous l'aimez!.. (Il prend l'écrin et lui donne la plume.) Prenez vite et cachez-la bien !

LE VIEUX MONSIEUR, donnant vingt francs et prenant la plume.

Merci!..

Il sort à gauche.

JUSTIN, à part.

Ça fait la soixante-troisième!.. (Il tire plusieurs plumes d'oie de la poche de son vêtement et en prend une qu'il place dans l'écrin.) La place est bonne!.. (Il presse les visiteurs qui s'attardent à la porte de gauche.) Allons, pressons-nous, pressons-nous !

AUGUSTINE, continuant sa conversation avec Philibert.

Oh ! Non, Philibert ! Si on nous voyait !

PHILIBERT.

Personne ne regarde. Songe donc que je repars ce soir !

Il l'embrasse tendrement.

JUSTIN, il se retourne et les voit.

Hé bien ! Ne vous gênez pas, militaire !

PHILIBERT.

Pardon, monsieur !

Augustine se détourne, confuse.

JUSTIN.

C'est votre façon, à vous, de visiter les châteaux historiques? Allons, un peu de tenue... Et passez, passez!.. (Il les fait sortir à gauche et sort également, en criant.) Au fond, à droite, le portrait de M. Stanislas Colombin, âgé de neuf ans...

Il ferme la porte. Ludovic entre de gauche, au fond.

SCÈNE II

LUDOVIC, puis GENEVIÈVE.

LUDOVIC.

Comment va-t-on me recevoir ici? (Apercevant le portrait de Colombin.) Ah! Mon père!.. Je ne connaissais pas ce portrait. C'est bien lui!

Geneviève entre de droite, premier plan, tenant une carafe pleine d'eau.

GENEVIÈVE.

Quelqu'un!

LUDOVIC, se retournant. A part.

Geneviève! C'est Geneviève! Comme elle a grandi!

GENEVIÈVE.

Vous désirez visiter, monsieur? (Ludovic se précipite sur elle et l'embrasse. Elle crie.) Hé bien! Monsieur!... Monsieur!.. Laissez-moi! Laissez-moi!

Elle lui jette l'eau avec la carafe.

LUDOVIC.

Geneviève! Ma petite Geneviève! Comment... tu ne reconnais pas ton frère?

GENEVIÈVE.

Ludovic!.. Ah! Mon Dieu! Toi!.. Ça n'est pas possible!..

Elle pose sa carafe sur un meuble.

LUDOVIC

Je suis donc bien changé?

GENEVIÈVE.

Oh! Oui! Tu étais si maigre, quand tu nous as quittés, si mince, si menu!..

LUDOVIC.

Et pas un poil au menton ! Et aujourd'hui... un homme, hein ?

GENEVIÈVE.

Et quelle barbe ! quelle belle barbe ! Oh ! Mon petit frérot. (Elle l'embrasse.) Par exemple, tu peux te vanter de m'avoir fait une fière peur !..

LUDOVIC.

Et toi, ce que tu m'as aspergé !

GENEVIÈVE.

Pour me défendre !

LUDOVIC.

Alors, bien vrai, tu ne m'as pas reconnu ?

GENEVIÈVE.

Mais personne ne te reconnaîtra, personne !... Tiens, nous allons voir : je vais appeler papa !

LUDOVIC.

Non, reste ! Causons d'abord. Toujours furieux contre moi, papa ?

GENEVIÈVE.

Hélas ! Défense de prononcer ton nom devant lui !

LUDOVIC.

Ah ! Il a de la rancune !

GENEVIÈVE.

Il tolère que nous nous écrivions ; mais il ne veut même pas que je lui donne de tes nouvelles.

LUDOVIC.

Et tout cela, parce qu'il y a dix ans, j'ai mieux aimé quitter la maison pour chercher fortune, que d'entrer, comme employé, dans son ministère, aux

appointements de 1500 francs par an ! C'est à ne pas croire !

GENEVIÈVE.

Papa ne veut pas qu'on lui résiste et il avait décidé que tu ferais ton chemin dans l'administration. Il te voyait déjà sous-préfet... !

LUDOVIC.

Quel rêve !

GENEVIÈVE.

Et décoré ! Oh ! Cette croix que papa n'a jamais pu obtenir !

LUDOVIC.

Enfin, laissons cela... Tout le monde va bien ici ?

GENEVIÈVE.

Oui, tout le monde : papa, la tante Chloé, Marguerite, son mari... (Esquissant une révérence.)... et ton humble servante.

LUDOVIC.

Tu me parais futée, toi ; tu n'as pas les yeux dans ta poche !

GENEVIÈVE.

Dame ! Non !

LUDOVIC.

Sais-tu que tu as joliment grandi, depuis que je ne t'ai vue ?

GENEVIÈVE.

Heureusement ; j'avais huit ans, quand tu es parti !..

LUDOVIC.

Oui... Et Marguerite en avait douze... et la voilà mariée !

GENEVIÈVE.

Depuis deux ans déjà !

LUDONIC.

Ça va, le ménage ?

GENEVIÈVE.

Heu !.. Pas trop !.. Cette pauvre sœur n'est guère raisonnable.

LUDOVIC.

Comment ça ?

GENEVIÈVE.

Je t'ai écrit que papa avait acheté ce château, parce que c'était un château historique....

LUDOVIC.

Oui, je sais. Jean-Jacques Rousseau l'a habité, ainsi que Paul Coudray, qui demeure maintenant en Algérie.

GENEVIÈVE.

Ah ! Tu le connais ?

LUDOVIC.

Je l'ai rencontré deux ou trois fois, avec une très jolie femme.

GENEVIÈVE.

Hé bien, c'est de cette acquisition que provient tout le mal !.. Papa s'est pris d'une belle passion pour Jean-Jacques Rousseau, dont il collectionne pieusement les reliques et les souvenirs, plus ou moins authentiques ; et Marguerite est devenue enthousiaste de Paul Coudray. Elle étudie sa vie, dévore ses livres, apprend et récite ses vers !.. Pour elle, rien n'existe plus au monde que les œuvres de ce romancier-poète, dont, il y a six mois, elle soupçonnait à peine l'existence !..

LUDOVIC.

Un brin toquée alors ?

GENEVIÈVE.

Exagérée, comme toujours !.. Ou follement gaie, ou désespérément triste : pas de milieu ! J'ai peur qu'elle ne rende pas son mari très heureux !.. C'est un homme excellent, Gaston, très simple et très honnête ; il adore sa femme et il souffre de son indifférence et de son dédain !..

LUDOVIC.

Son dédain ?

GENEVIÈVE.

Oui, elle en veut à ce brave chimiste de ne pas s'extasier, avec elle, sur les productions de Paul Coudray, qu'il traite de romancier immoral et de poète détraqué !

LUDOVIC.

Au fond, tout cela n'est pas bien sérieux.

GENEVIÈVE.

Qui sait ? Je les observe, moi, et je ne suis pas très rassurée. Tiens, hier, ils se sont encore querellés et, depuis, ils ne se parlent plus. Et c'est comme ça deux jours sur quatre ! Il y a des moments où Gaston est exaspéré !.. Tâche de lui faire entendre raison, toi, à Marguerite. Elle te craint un peu et t'aime beaucoup... Peut-être voudra-t-elle bien t'écouter ? Moi, je ne compte guère et papa ne voit rien ! Surtout ne la brusque pas ! Je vais l'appeler ! Elle sera si heureuse de te revoir !

LUDOVIC.

Non !.. Toute réflexion faite... vu la persistance, à mon égard, des bons sentiments de mon excellent

père, mieux vaut, je crois, ne pas affronter sa présence ! Il est vif, moi aussi... Soyons prudent. Je vais rentrer à Paris, où je suis arrivé hier soir, appelé par le ministre....

GENEVIÈVE.

Par le ministre ?

LUDOVIC, avec une suffisance comique.

Mais oui, ma chère : on a des relations !... Quand je reviendrai, demain ou après demain, j'espère que la fureur paternelle s'adoucira devant le petit bout de ruban rouge, qui m'a été formellement promis.

GENEVIÈVE.

Tu vas être décoré, toi ?

LUDOVIC.

Parfaitement ! Et à 28 ans... ce qui est très chic !... Et je ne serai pas forcé d'être sous-préfet pour cela !

GENEVIÈVE.

Pourquoi ne me l'as-tu pas écrit ?

LUDOVIC.

Je ne le sais que depuis hier soir.

GENEVIÈVE

Mais qu'est-ce que tu as donc fait ?

LUDOVIC.

J'ai acclimaté, dans mon petit domaine d'Algérie, une espèce nouvelle de mouton mérinos. Ça ne te dit rien, à toi ?... Hé bien ! Ce sera une fortune pour le pays, tout simplement !... (Justin et les visiteurs passent au fond, en dehors, venant de gauche.) Qu'est-ce que c'est que ça ? Une pension ?

GENEVIÈVE.

Non, des visiteurs !... Il en vient tous les jours !...

Une plaie!... On n'est jamais chez soi ! Mais papa est si heureux de recevoir ces étrangers qui se moquent de lui, saccagent ses jardins, détériorent ses meubles et chipent ses bibelots ! Sauve-toi vite, mon grand ! (Elle l'embrasse.) Il va venir ici, papa, chassé par la caravane à qui on va montrer son bureau, le bureau du *Contrat Social* !

LUDOVIC.

Fichtre ! Adieu, sœurette ! A demain, j'espère !...

Il sort par le fond, à gauche.

GENEVIÈVE, le suivant de l'œil.

Non, mais est-il changé !.. Quel beau garçon !... Moi, je le trouve superbe !

Elle sort un peu, en dehors, sans cesser d'être en vue. Colombin entre du fond, à droite.

SCÈNE III

GENEVIÈVE, COLOMBIN.

COLOMBIN.

C'est à vous dégoûter d'être démocrate ! Je leur ouvre ma maison toute grande, je leur permets d'en admirer les merveilles... et ils me traitent de crétin !

Il regarde son portrait ; Geneviève revient en scène.

GENEVIÈVE.

Tu regardes ton portrait ?

COLOMBIN.

Oui. Comment le trouves-tu, toi ?

GENEVIÈVE.

Mais très bien, papa, très ressemblant...

COLOMBIN, content.

Ah !

GENEVIÈVE.

Peut-être un peu flatté.

COLOMBIN, vexé, à part.

Merci !

GENEVIÈVE.

A quelle heure sortons-nous?

COLOMBIN.

Lorsque les visiteurs seront partis.

GENEVIÈVE.

Toujours des visiteurs !

COLOMBIN, avec fierté.

La troisième fournée d'aujourd'hui... ! Pas brillante, celle-là, par exemple !... Des gens du commun, de piètre éducation et d'un goût douteux !

GENEVIÈVE, riant.

Ah ! Ah ! Il paraît que mon cher père a encore reçu son petit paquet !... Qu'ont-ils dit ?

COLOMBIN, montrant le portrait.

Que ma tête n'était pas intelligente et que j'avais l'air abruti !

GENEVIÈVE.

Oh !

COLOMBIN.

Et toi, tu arrives par là-dessus et tu m'apprends que je suis flatté !...

GENEVIÈVE.

Parce que le peintre t'a un peu rajeuni, voilà tout ! (Elle l'embrasse.) Est-ce qu'ils ont écrit sur le registre?

COLOMBIN.

Probablement.

GENEVIÈVE.

Voyons!... (Elle va au registre.) C'est parfois amusant !.. (Elle lit.) « Mes remerciements et mes compliments à M. Colombin et à son honorable famille. »

COLOMBIN.

Au moins, celui-là est poli.

GENEVIÈVE, lisant.

« Cette propriété est jolie, mais ça manque de buvette. »

COLOMBIN.

Faudrait-il pas les nourrir aussi?

GENEVIÈVE, lisant.

« Gabrielle Drouet, admiratrice passionnée de Paul Coudray. » Comme Marguerite ! « Ah ! Si les murs de ce château pouvaient parler... »

COLOMBIN, avec enthousiasme.

Ah! Oui!

GENEVIÈVE.

« Ils crieraient : Quelle dégringolade! »

COLOMBIN.

Hein?

GENEVIÈVE.

« De Jean-Jacques Rousseau tomber en Colombin!..
» O lacrimæ rerum! Quelle douche! Quel bain!... »

COLOMBIN, vexé.

Charmant ! C'est charmant!

GENEVIÈVE.

« La meilleure bicyclette est la bicyclette Duval! »

COLOMBIN.

De la réclame maintenant !

GENEVIÈVE.

« J'aime Augustine Louchet pour la vie!.. Je donne mon cœur à Philibert Pidoux, pour la vie ! » C'est gentil, ça !

COLOMBIN.

Tu trouves?... Des rendez-vous chez moi!...

Chloé entre précipitamment de droite, troisième plan, un papier à la main.

SCÈNE IV

COLOMBIN, GENEVIÈVE, CHLOÉ, puis JUSTIN et LES VISITEURS

CHLOÉ.

Non, c'est trop fort ! Ah ! le gueux ! Le butor !

COLOMBIN.

De qui parles-tu, Chloé?

Geneviève prend sa carafe et met de l'eau dans les vases pleins de fleurs, pendant cette scène.

CHLOÉ.

Mon frère, je parle de Justin, de ton odieux Justin, qui vient encore d'introduire chez moi, dans ma chambre, une douzaine d'individus, sans crier gare ! Il n'a pas même frappé, l'insolent !

COLOMBIN.

Allons ! Calme-toi ! Le mal n'est pas grand.

CHLOÉ.

Et si j'avais été en chemise !

COLOMBIN.

Oh! A quatre heures de l'après-midi!

CHLOÉ.

Et c'est la troisième fois d'aujourd'hui! Non, j'en ai assez! Allez donc vous recueillir, vous isoler, vous concentrer, dans des conditions pareilles!

COLOMBIN.

Tu étais en train de t'isoler et de te concentrer?.. Que faisais-tu donc?

CHLOÉ.

Des vers! (Geneviève sourit à part.) Des vers que je dédierai à notre illustre Paul Coudray !..

Lisant.

Ton âme de cristal est le filtre Pasteur,
Où s'est clarifié mon cœur;
Et la vase morale, où stagnait ma nature,
S'est changée en une onde pure!...
Microbes de douleur, bacilles de l'ennui,
Je puis vous braver aujourd'hui !
L'amour se rit de vous, odieux streptocoques!

Quand on a envahi ma chambre, je cherchais la rime..

COLOMBIN.

Je vais te la fournir, moi, la rime!..

Mon Dieu, que tes vers sont baroques!...

CHLOÉ.

Il vous est plus facile de railler que de comprendre!... Mais moi!..

COLOMBIN.

Toi, Chloé, tu ferais bien mieux de t'occuper de la maison, qui va tout à vau-l'eau!

CHLOÉ.

Ce n'est pas mon affaire !.. Est-ce qu'Alfred de Musset s'occupait du ménage ?

COLOMBIN.

Hé !... Sapristi ! tu n'es pas Alfred de Musset! Tu es ma sœur et la direction de la maison te regarde !... Mais depuis quelque temps, tu te montres aussi toquée que Marguerite ! Ce Paul Coudray vous a tourné la tête, à toutes les deux, et la besogne retombe sur cette pauvre Geneviève !

GENEVIÈVE.

Oh ! Ne me plains pas, papa : le ménage, ça m'amuse !

CHLOÉ.

Moi, ça m'assomme !.. Chacun son lot !

COLOMBIN.

Pourtant, le rôle de la femme, a dit Jean-Jacques Rousseau...

CHLOÉ.

Ah ! Non, non, assez !... Tu ne vas pas encore nous raser avec ton Rousseau !...

COLOMBIN.

Mon Rousseau vaut bien ton Coudray !

CHLOÉ.

Hé bien !... Garde-le pour toi et ne nous en rompts pas la tête !... Rousseau ! Rousseau !... Tu n'as que ce nom à la bouche !

Justin entre de droite, premier plan, suivi de tous les visiteurs.

JUSTIN.

Par ici, messieurs et dames, s'il vous plaît !

GENEVIÈVE, jetant un cri.

Oh !

Elle se sauve par le fond, à droite, emportant sa carafe.

CHLOÉ, exaspérée.

Encore lui !

Elle se met à l'avant-scène, face au public, tournant ainsi le dos aux visiteurs, qui défilent. Colombin salue d'un sourire chaque visiteur au passage.

JUSTIN.

Je vais avoir l'honneur de vous faire visiter un petit bâtiment, que Jean-Jacques Rousseau appelait sa Thébaïde.

UN VISITEUR.

Thébaïde?.. Pourquoi Thébaïde ?

JUSTIN.

Probablement le nom d'une femme aimée. — Ce bâtiment est occupé aujourd'hui par le gendre de M. Colombin, le savant chimiste, M. Gaston Baudoin, qui y a installé son laboratoire. Nous visiterons ensuite le parc et ses annexes. Par ici, messieurs et dames, s'il vous plaît !

Il sort au fond, à gauche, suivi des visiteurs. Colombin, qui salue toujours, reçoit une pièce de monnaie, qu'un visiteur lui met dans la main, en passant.

COLOMBIN.

Deux sous!... Dis donc, Chloé, il y en a un, qui m'a donné deux sous !

CHLOÉ.

C'est bien fait!... On se moque de toi et on a raison !

COLOMBIN.

C'est à vous dégoûter d'être démocrate !

A ce moment, Philibert et Augustine entrent précipitamment de droite, premier plan, traversent rapidement le théâtre et sortent par le fond gauche, rattrapant les visiteurs.

CHLOÉ.

Il y en a encore ?... Avec ta manie de recevoir tous ceux qui se présentent, tu finiras par nous faire assassiner !

COLOMBIN, riant.

Oh !... Tu exagères !

CHLOÉ.

En attendant, tiens, regarde !... Voilà un rideau, que l'on vient de couper.

COLOMBIN.

Ça, par exemple, ça passe les bornes !..

CHLOÉ.

Et le morceau qu'on a enlevé est d'assez jolie taille !

COLOMBIN.

C'est du vandalisme !

CHLOÉ.

Hier, on a bûché le bras d'un fauteuil ; lundi, on a volé une bonbonnière !... Et tout cela ne te fait rien... Entre qui veut !...

Gaston entre du fond, à gauche.

SCÈNE V

COLOMBIN, CHLOÉ, GASTON

GASTON.

Dites donc, mon cher beau-père, est-ce que ça va

durer encore longtemps, cette invasion de touristes qui se promènent chez nous, comme dans une gare?

COLOMBIN.

Mais, mon cher Gaston...

GASTON.

Je vous préviens qu'à partir de demain, personne ne mettra plus les pieds dans mon laboratoire. J'en ai assez!

CHLOÉ.

Moi, je fermerai ma chambre à clef!

GASTON.

Vraiment, ça devient intolérable!

CHLOÉ.

Odieux!

COLOMBIN.

Qu'il est donc difficile de contenter tout le monde!

CHLOÉ.

Mais tu ne contentes personne!

COLOMBIN.

Si, moi!...

CHLOÉ.

Naturellement!

COLOMBIN.

J'étais si heureux, le jour où j'ai acheté cette propriété!... Je caressais depuis si longtemps ce rêve d'habiter une demeure historique, illustrée par quelque grand personnage!... Moi, simple industriel enrichi, me voilà devenu, si je puis dire, le propriétaire rétrospectif de Jean-Jacques Rousseau et de Paul Coudray!... Je vis où ils ont vécu!... Je dors où ils ont dormi!... Je pense où ils ont pensé!...

GASTON, à part.

Et à quoi pense-t-il, mon Dieu?

COLOMBIN.

Ne sentez-vous pas que l'on respire ici un air particulier, une atmosphère spéciale?

GASTON.

Oui, une vieille odeur de renfermé!

COLOMBIN.

Nierez-vous donc la gloire qui tombe de ces murs?

GASTON.

Une gloire poussiéreuse, en tout cas!... Ce que ça doit rouler de microbes!

COLOMBIN, avec profondeur.

Mon gendre, c'est de ces microbes-là qu'est faite la religion du passé!

GASTON, ironique, à part.

Des microbes, qui font une religion!...

COLOMBIN, s'asseyant.

Quand je pense que, dans ce fauteuil même où je pose ma modeste personnalité, Jean-Jacques Rousseau a souvent installé la sienne!...

GASTON.

En êtes-vous mieux assis?

COLOMBIN.

Non, mais une noble fierté gonfle mon cœur! C'est comme si je mettais le chapeau de Napoléon!

CHLOÉ.

Et cette table, sur laquelle Paul Coudray a écrit deux ou trois de ses chefs-d'œuvre!

COLOMBIN.

Oui, cette table, que le génie a consacrée! Ah!

L'avoir toujours là, sous les yeux... est-ce que ça ne vous donne pas comme des envies de prendre la plume?

GASTON.

Essayez donc!...

COLOMBIN.

Pourquoi pas? Chloé fait bien des vers maintenant!

CHLOÉ.

Hé bien!... Garde-la, cette maison; garde-les, ces meubles... mais pour toi, pour nous et non pour tout le monde!

COLOMBIN.

Mais je ne serai pas heureux si tout le monde ne le sait pas! Le bonheur que l'on cache n'est plus que de l'égoïsme!

CHLOÉ.

Ah!... Voilà le docteur!... Bonjour, docteur...

Elle va au-devant de Dufresnois, qui entre de gauche, au fond.

SCÈNE VI

COLOMBIN, GASTON, CHLOÉ, DUFRESNOIS.

DUFRESNOIS.

Mademoiselle... Messieurs...

Poignées de mains.

COLOMBIN.

Mon cher Dufresnois...

DUFRESNOIS.

Madame Baudoin et mademoiselle Geneviève se portent bien?

COLOMBIN.

Le mieux du monde.

GASTON.

Vous venez aussi visiter le château?

DUFRESNOIS, gaiement.

Ah! Non, merci!... Je le connais!

COLOMBIN.

Avant nous, même; car vous étiez, je crois, le médecin de Paul Coudray?...

DUFRESNOIS.

En effet, j'avais cet honneur.

CHLOÉ, vivement.

C'est vrai!... Vous l'avez connu?

DUFRESNOIS.

Beaucoup.

CHLOÉ.

Que vous êtes heureux!...

Gaston hausse les épaules.

COLOMBIN.

Vous arrivez à propos, mon cher ami : vous allez nous donner votre avis.

DUFRESNOIS.

Sur quoi?

COLOMBIN.

Cette maison, si riche en souvenirs de toutes sortes, ma sœur et mon gendre veulent que j'en interdise l'entrée au public.

DUFRESNOIS.

Fermer le château?... Vous n'y pensez pas!.. Et d'abord, c'est impossible!...

CHLOÉ.

Pourquoi?

DUFRESNOIS.

Parce que les Fontenelles sont indiquées dans tous les Guides comme un château historique, dont la visite est autorisée.

GASTON, ironique.

Oui, je sais : « Sonner à la petite porte, à droite » de la grille; s'adresser au concierge; pourboire fa» cultatif. »

COLOMBIN.

C'est même avec ces pourboires-là que je les paie, mes concierges.

DUFRESNOIS.

Et puis, pensez aux hôteliers qui hébergent les voyageurs et aux marchands, qui leur vendent des souvenirs et des photographies!... Croyez-vous qu'ils ne protesteraient pas énergiquement, si vous leur supprimiez cette source de bénéfices? Mais on vous jetterait des pierres, cher monsieur, et vous seriez obligé de quitter le pays !

GASTON.

Ce n'est pas moi, qui le regretterais!...

DUFRESNOIS.

Oui, je sais que, malheureusement, vous ne vous y plaisez guère!

GASTON.

Je l'ai en horreur!... Pour l'agrément, que j'y trouve!

COLOMBIN.

A qui la faute?

GASTON.

A moi, peut-être?

COLOMBIN.

Certainement!... Si vous ne preniez pas au sérieux de purs enfantillages!...

GASTON.

Vous appelez cela des enfantillages?

COLOMBIN.

Je m'en rapporte encore au docteur!

DUFRESNOIS, à Gaston.

Je crois, en effet, cher monsieur, que vous exagérez un peu et que vous prenez trop au tragique une petite crise passagère, dont vous ne devriez pas vous alarmer à ce point.

COLOMBIN.

C'est évident!... Marguerite est exaltée et son esprit bat la campagne... Mais est-ce donc là une chose si extraordinaire? Elle est très jeune, votre femme, mon cher Gaston; elle n'avait jamais lu de romans... rien que des histoires morales, choisies avec soin ou écrites spécialement pour les jeunes filles. Et, tout d'un coup, paf!... vous lui mettez entre les mains les livres de Paul Coudray!... Rien d'étonnant s'ils lui montent à la tête, s'ils la grisent...

DUFRESNOIS.

Oui, un peu capiteux, ces livres-là.

CHLOÉ.

Des chefs-d'œuvre, docteur!

GASTON.

Silence, vous, la tante!

CHLOÉ.

J'ai bien le droit, il me semble...

GASTON.

Non : car ce n'est pas moi, c'est vous, qui avez donné à Marguerite les œuvres de Paul Coudray !

CHLOÉ.

Parfaitement !

GASTON.

C'est vous, qui l'avez détraquée, en lui faisant partager votre enthousiasme stupide et vos admirations pâmées de vieille fille sans emploi !

CHLOÉ, furieuse.

Monsieur !

GASTON.

Grâce à vous, elle a l'esprit faussé, la tête farcie d'imaginations sottes autant que dangereuses et le cœur perverti !... Moi, son mari, je n'existe plus pour elle !... Est-ce qu'on aime son mari ?... Fi donc !... C'est du dernier bourgeois !... C'est l'amant, qu'il faut aux pauvres femmes incomprises ; l'amant fatal et irrésistible, qu'embellissent toutes les grâces et que parent toutes les séductions ; l'amant enfin, tel qu'il s'étale dans tous les livres de Paul Coudray, beau, spirituel, héroïque et traînant tous les cœurs après soi !... Et voilà où en est votre fille, mon cher beau-père ! Si vous ne le savez pas, je vous l'apprends : Marguerite ne m'aime plus, tout simplement parce qu'elle en aime un autre...

COLOMBIN.

Qu'est-ce que vous dites là ?

GASTON.

La vérité !... Ma femme est amoureuse de Paul

Coudray, voilà tout le mystère !... Amour de tête, amour d'imagination, amour platonique... Tout ce que vous voudrez !... Mais amour !... Elle n'a pas échappé à la démence contagieuse qui règne ici : car, sauf Geneviève et moi, tout le monde est fou dans la maison !

CHLOÉ.

Par exemple !

GASTON.

Vous, d'abord, la tante, avec votre manie de vouloir enfourcher Pégase, à quarante-deux ans !

CHLOÉ, révoltée.

Enfourcher !... Oh !...

GASTON.

Vous, beau-père, avec votre adoration fanatique de Jean-Jacques Rousseau, cette idole exigeante, pour laquelle vous êtes prêt à tous les sacrifices !...

COLOMBIN.

Permettez !...

GASTON.

Ce n'est pas vrai ?... Vous aviez déjà six éditions des œuvres complètes de Rousseau et vous venez d'en acquérir une septième !

COLOMBIN.

Avec des gravures ; très rare, paraît-il !

GASTON.

Cela vous fait près de cent cinquante volumes, dont vous ne lirez jamais dix pages !

COLOMBIN.

S'il fallait lire les livres qu'on a dans sa bibliothèque !

GASTON.

Et les bonbonnières, et les cannes, et les robes de

chambre, et les culottes, et les savates que les marchands de bric-à-brac vous collent, à grands frais, sous le prétexte que tous ces objets, qui puent la crasse, ont appartenu jadis à votre cher philosophe !

COLOMBIN.

Ne suis-je donc pas libre ?...

GASTON.

Si je vous disais, docteur, que, la semaine dernière, il a encore acheté une pipe en écume, qu'il a payée 175 francs.

COLOMBIN.

Vous trouvez que c'est trop cher ?

GASTON.

Mais, nom d'un petit bonhomme !... Il ne fumait pas, Rousseau, il n'a jamais fumé !

COLOMBIN.

Ah !... Le marchand m'a pourtant affirmé... C'est vrai, docteur ?

DUFRESNOIS.

Je serais surpris, en effet, que Jean-Jacques, l'homme de la Nature... Peut-être le marchand a-t-il confondu avec Jean-Bart ?

COLOMBIN.

C'est possible !... Je le lui demanderai.

GASTON.

Enfin, ma femme, la plus folle des trois !...

CHLOÉ.

Folle d'enthousiasme et de poésie, oui !... Mais rassurez-vous, monsieur !... C'est là une folie, qui n'est pas contagieuse... et ce n'est pas vous qui l'attraperez jamais !

GASTON.

Tenez, je cherchais un mouchoir, hier, dans l'armoire de notre chambre. Devinez un peu ce que j'y ai trouvé, délicatement plié dans un sachet coquet et parfumé!... Je vous le donne en mille!... Un gilet de flanelle, marqué P. C... Paul Coudray!

CHLOÉ.

C'est moi qui l'ai ramassé au fond d'un placard. Fallait-il donc jeter à la rue ce précieux souvenir?

GASTON.

Pourquoi ne l'avez-vous pas gardé, vous?

CHLOÉ.

Par convenance!... Un gilet d'homme chez une demoiselle!... Je n'ai gardé qu'un crayon, moi, et un tire-bottes.

COLOMBIN.

Croyez-moi, mon gendre, patientez un peu et tout cela se calmera!... Il n'y a que la tête qui travaille: ce n'est pas dangereux! Ayez plutôt l'air de n'attacher aucune importance à cette effervescence toute de surface. Ne boudez pas Marguerite et allez l'embrasser: ça vaudra beaucoup mieux!

GASTON.

Mais, moi, je ne demande que ça; c'est elle, qui m'envoie promener.

COLOMBIN.

Vous dînez avec nous, docteur?

DUFRESNOIS.

Non, pas aujourd'hui. J'ai à faire quelques analyses assez importantes et, puisque M. Baudoin a eu l'obligeance de mettre son laboratoire à ma disposition...

GASTON.

Certes, et de grand cœur !... Venez, je vais vous installer moi-même !...

DUFRESNOIS.

Cela ne vous dérange pas, au moins ?

Il sort, en causant, avec Gaston, par le fond à gauche.

SCÈNE VII

COLOMBIN, CHLOÉ.

COLOMBIN.

C'est vrai que le pauvre garçon n'a pas de chance !.. Marguerite devient absolument insupportable !.. Un gilet de flanelle !... Je vous demande un peu !... Et le gilet de flanelle d'un homme vivant !... Ah !... S'il était mort depuis cent ans, parbleu !...

CHLOÉ.

J'aime à croire que tu ne vas pas prendre le parti de ton gendre contre ta fille ?

COLOMBIN.

Non, je ne veux pas me mêler de querelles de ménage. Mais enfin je déplore hautement toutes ces scènes et ces disputes perpétuelles !... Ah !... Ce n'est pas encore tout de suite que je ferai sauter mes petits enfants sur mes genoux !...

Cabriac paraît au fond à gauche, regardant de tous les côtés.

CHLOÉ.

Quel est ce monsieur ?

COLOMBIN.

Un visiteur, sans doute.

CHLOÉ.

Encore!... Mais on entre ici comme dans un moulin!

SCÈNE VIII

COLOMBIN, CHLOÉ, CABRIAC.

CABRIAC, sur le pas de la porte, d'un ton sec.

Pardon!

Il touche à peine le bord de son chapeau et entre.

COLOMBIN, aimable.

Monsieur?

CABRIAC, regardant longuement, d'un air irrité, la pièce où il se trouve. — A part.

C'est donc ici... c'est dans cette maison que la malheureuse et le misérable...

COLOMBIN.

Vous désirez, monsieur?

CABRIAC, agressif.

Je désire parler à M. Paul Coudray.

CHLOÉ, à part.

Paul Coudray!...

COLOMBIN.

M. Paul Coudray n'est pas ici, monsieur.

CABRIAC.

Vraiment?... Il n'est pas ici?

COLOMBIN.

Non, monsieur.

CABRIAC, s'asseyant.

Hé bien! Je vais l'attendre!

COLOMBIN.

C'est que... vous risquez de l'attendre longtemps!

CABRIAC.

Ça m'est égal, je ne suis pas pressé!... Je ne m'en irai pas avant de l'avoir vu!...

COLOMBIN.

Voilà près de sept mois qu'il est parti.

CABRIAC, se levant.

Parti!... Où cela?

COLOMBIN.

Ah! Je l'ignore... En Algérie, disent les uns... en Espagne, suivant les autres...

CABRIAC.

Enfin, il est parti?

COLOMBIN.

Subitement, paraît-il...

CHLOÉ, soupirant.

Une charmante histoire d'amour...

CABRIAC, maîtrisant sa fureur.

Ah!

CHLOÉ.

..... Que notre cher et grand poète avait, du reste, pressentie, le jour où il écrivit cette strophe passionnée des *Baisers mortels*:

Déclamant.

Quand je t'aurai trouvée, ô toi, que j'aimerai,
Quand mes yeux éperdus auront lu dans ton âme
Le doux aveu d'amour... qui que tu sois, ô femme,
Tu fixeras ma vie!.. Et je t'emporterai
Loin de tout, loin de tous, ô toi, que j'aimerai!...

Un beau jour, il l'a trouvée, l'amoureuse attendue..

et ils sont partis, tous les deux, cacher leur bonheur et vivre leur rêve sous des cieux ignorés!...

COLOMBIN.

C'était d'ailleurs une très jolie femme, m'a-t-on dit...

CHLOÉ.

Oh!... Délicieuse!

CABRIAC, éclatant.

C'était la mienne, monsieur!

COLOMBIN, sursautant.

Hein!

CHLOÉ.

La vôtre?

COLOMBIN.

Oh!.. Que d'excuses, monsieur, que d'excuses!

CHLOÉ.

Alors... vous êtes monsieur Cabriac?

CABRIAC.

Ah!... Vous savez mon nom?... Il paraît que tout le monde connaît l'histoire... l'histoire charmante, comme vous dites!...

COLOMBIN.

Nous sommes vraiment désolés...

CABRIAC.

Je suis la fable du pays!... Mais, tonnerre!... On ne se fiche pas impunément du capitaine Cabriac!

Il flanque un coup de canne sur un meuble.

COLOMBIN.

Hé!... Là!...

CABRIAC.

Oh! Pardon!... J'ai la tête perdue! Je ne sais plus ce que je fais!...

COLOMBIN.

C'est nous, monsieur, qui vous prions, encore une fois, de nous pardonner... Nous sommes vraiment au désespoir...

CABRIAC, s'attendrissant.

Vous me plaignez, n'est-ce pas ?

COLOMBIN.

Oh !... De tout mon cœur !

CABRIAC.

Merci !... Vous êtes un brave homme... (A Chloé.)... Vous aussi !... (Il leur serre la main.) J'ai tant besoin de sympathies !

COLOMBIN, présentant.

Mademoiselle Chloé Colombin, ma sœur... (Se présentant.) Stanislas Colombin, propriétaire du château des Fontenelles.

CABRIAC, se présentant.

Ignace Cabriac, capitaine au long cours... (Eclatant en sanglots.) Ah !... Je suis bien malheureux !...

Il tombe accablé sur une chaise.

CHLOÉ, à part.

Pauvre homme !

COLOMBIN.

Voyons, capitaine... cher monsieur... du courage !... Capitaine... au long cours... cher monsieur !... (A part.) Est-ce bête !... Je ne puis pas voir pleurer un homme... C'est plus fort que moi... Une femme, passe encore !... mais un homme... (Bas, à Chloé.) Fais-lui un grog...

CHLOÉ.

Oui, tu as raison...

Elle se dirige vers le fond, à droite.

COLOMBIN.

Un peu fort... N'y mets pas d'eau... Un vieux loup de mer!... (Chloé sort par le fond, à droite. Haut.) Allons, mon cher capitaine!... On n'en meurt pas, que diable!... Vous n'êtes pas le premier, hélas!... qui ayez éprouvé ce petit... ce douloureux accident... Combien d'autres, avant vous...

CABRIAC.

Oui, mais les autres, ça m'est égal...

COLOMBIN.

Je pense bien!

CABRIAC.

Tandis que moi...

Il recommence à pleurer.

COLOMBIN

Les hommes les plus illustres... les génies les plus remarquables...

CABRIAC.

Est-ce que vous-même?..

COLOMBIN.

Ah!... Non, pas moi!

CABRIAC, navré.

Tant pis!.. Ça m'aurait fait plaisir!...

Il pleure.

COLOMBIN, à part.

Ah!... Et puis, zut!... Pleure tant que tu voudras!... Tu m'embêtes!...

Chloé rentre, portant un grand verre plein.

CHLOÉ.

Voilà le grog!...

COLOMBIN, bas.

Tu as mis de l'eau?

CHLOÉ.

Non, rien que du cognac et de la chartreuse verte !

COLOMBIN.

Bon !... Tenez, mon cher capitaine, buvez !... Ça vous fera du bien !

CHLOÉ.

Ça vous remettra !

GABRIAC, d'un ton dolent.

Qu'est-ce que c'est ?

CHLOÉ.

Un petit grog.

GABRIAC, prenant le verre.

Merci !... (A Colombin.) Vous êtes un brave homme !... (A Chloé.) Vous aussi !...

Il boit le verre d'un trait.

COLOMBIN, à part.

Il va tomber raide !...

CHLOÉ.

C'est bon, capitaine ?

GABRIAC.

Oui... un peu fade.

COLOMBIN, à part

Cristi !...

GABRIAC.

Ce fut le 25 novembre 1894, que je conduisis à l'autel mademoiselle Suzette Radigois...

COLOMBIN, à part.

Crampon, le matelot.

Il s'asseoit, ainsi que Chloé.

GABRIAC.

J'avais quarante-huit ans... elle en avait dix-neuf !..

COLOMBIN.

Inutile d'en dire davantage : ces chiffres sont tellement éloquents!...

Il fait mine de se lever.

CABRIAC.

Ah!... Quels souvenirs!

CHLOÉ

Vous l'aimiez follement, n'est-ce pas?

COLOMBIN.

Voyons, Chloé!...

CABRIAC.

Aimer... le mot n'est pas assez fort!... Je l'adorais, je l'idolâtrais, j'aurais baisé la trace de ses pas!.. Enfin, je l'avais dans le sang, jusqu'à l'os!...

CHLOÉ, poussant des petits cris pâmés.

Ah!... L'amour!... Ah! Ah!

COLOMBIN, à part.

Qu'est-ce qu'elle a?... (Bas.) Tu es malade?

CABRIAC.

Je ne vous raconterai pas nos ivresses!... Je ne vous décrirai pas nos extases!...

COLOMBIN.

Je l'espère bien... quand ce ne serait que pour ma sœur!

CHLOÉ.

Oh!... Ça ne fait rien!

CABRIAC.

Cinq ans se passèrent. J'avais renoncé à mes longs voyages, pour ne pas quitter Suzette...

COLOMBIN, à part.

Pauvre petite!

GABRIAC.

J'achetai, à trois lieues d'ici, une trentaine d'hectares, au milieu desquels je fis construire un petit château coquet, que j'appelai Castel Suzon. J'étais heureux !

COLOMBIN, à part.

Quel bavard !

GABRIAC.

Hélas ! Le malheur me guettait !... La catastrophe était proche !

COLOMBIN, à part.

Ah ! Oui ! Il est vraiment au long cours, ce capitaine-là !...

GABRIAC.

L'année dernière, une grosse maison du Havre me proposa de conduire à Madagascar un chargement des plus importants. Il y avait vingt-cinq mille francs à gagner ! J'hésitais à m'éloigner de Suzette ; ce fut elle, qui me pressa d'accepter.

COLOMBIN, à part.

Tiens ! Parbleu !...

COLOMBIN.

Je partis donc pour Madagascar, où je restai six mois malade. Hier seulement, je suis revenu à Castel-Suzon !... La maison était vide... Suzette disparue !... Personne ne put me renseigner !... Ah !... La nuit, que j'ai passée, seul, dans cette demeure où tout me parlait d'elle !

CHLOÉ, soupirant.

C'est affreux !

GABRIAC.

Ce matin, je fouillai la maison du haut en bas

j'ouvris le secrétaire et je trouvai, au fond d'un tiroir, une lettre, signée : Paul Coudray !... Ah ! Tonnerre !...

Il se lève, les autres l'imitent.

COLOMBIN.

Vous avez été fixé?

GABRIAC.

Tout de suite !... Je me suis écrié : « Enfin, je vais pouvoir le tuer, celui-là ! » J'arrive ici... Changement de propriétaire ! Il a fui, le lâche !... Mais je le retrouverai !... Ah ! Oui, je le retrouverai !

COLOMBIN.

C'est cela, vous le retrouverez. Pardonnez-nous de ne pas vous retenir plus longtemps : nous allons à Pontoise.

GABRIAC.

Excusez-moi ! Je vous ai ennuyés avec toute cette histoire...

COLOMBIN, gaiement.

Mais pas du tout; au contraire, au contraire !...

GABRIAC, amer.

Ça vous a amusés?

COLOMBIN.

Oui... Heu !.. Intéressés... Ça nous a beaucoup intéressés !... (saluant.) Capitaine...

CHLOÉ.

Au nom du ciel, monsieur, ne le tuez pas!

GABRIAC.

Qui ça?

CHLOÉ.

Paul Coudray!

CABRIAC.

Non, je me gênerai !

CHLOÉ.

Songez quelle perte irréparable...

COLOMBIN.

Voyons, Chloé !

CHLOÉ.

Un pareil génie !... Un esprit si lumineux !... Un poète...

CABRIAC.

C'est ça qui m'est égal !...

CHLOÉ.

Montrez-vous plus fort que la douleur !

COLOMBIN.

Chloé !

CHLOÉ.

Planez au-dessus de ces misères, dont les âmes vulgaires, seules, sont atteintes et que méprisent les cœurs généreux !

CABRIAC.

Et ma femme ?

CHLOÉ

Il vous la rendra !

CABRIAC.

Merci bien !

CHLOÉ.

Comme l'a dit le poète :

Un mal, que l'on dédaigne, est plutôt un bienfait !

CABRIAC.

Quel est l'imbécile qui a dit ça ?

CHLOÉ.

C'est moi, capitaine.

CABRIAC.

Ah!... Pardon!... J'ignorais!... Si j'avais su...

COLOMBIN.

Ma sœur versifie quelquefois...

CABRIAC, saluant.

Monsieur... mademoiselle!...

COLOMBIN.

Au revoir, capitaine, au revoir!... (Cabriac sort au fond, à gauche.) Ouf!... Quelle séance!

CHLOÉ

Ah!... Stanislas!... Il le tuera!

COLOMBIN.

Mais non, mais non!... Il ne sait même pas où il demeure!... Quatre heures et demie!... Préparez-vous!... Je vais faire allumer l'automobile.

CHLOÉ.

Laquelle?...

COLOMBIN.

Nouvelle-Héloïse.

Il sort à droite, premier plan.

SCÈNE IX

CHLOÉ, puis GENEVIÈVE.

CHLOÉ.

Un bel homme, ce Cabriac!... Energique et tendre,

comme tous les marins!... (Souriant.) Peut-être même est-il un peu... brutal? Ah! ces hommes de la mer!... Comme il l'aimait, cette femme!

GENEVIÈVE, elle entre de droite au fond, habillée pour sortir et mettant des gants.

Eh bien, ma tante, tu ne t'apprêtes pas?

CHLOÉ.

Si! si!... (A part, sur un ton d'extase.) « Je l'adorais!... J'aurais voulu baiser la trace de ses pas!... Je l'avais dans le sang jusqu'à l'os!... » Ah!...

Elle sort à droite, troisième plan.

SCÈNE X

GENEVIÈVE, MARGUERITE, puis GASTON.

GENEVIÈVE, à part.

Cette bonne tante! Une élégie qui marche!... (Appelant.) Marguerite!

MARGUERITE, elle entre du fond, habillée pour sortir.

Me voici.

GENEVIÈVE.

Chut!... J'ai quelque chose à te dire!

Elle regarde si personne ne vient.

MARGUERITE

Quel mystère!

GENEVIÈVE.

J'ai vu Ludovic!...

MARGUERITE, vivement.

Mon frère? Tu l'as vu? Où cela?

GENEVIÈVE.

Ici, tout à l'heure!... Ah!... Ma chère, ce qu'il est changé!... Ce qu'il est bien!... Figure-toi... Non, j'aime mieux te laisser la surprise... Il reviendra demain ou après demain .. N'en parle à personne!

MARGUERITE.

Pourquoi n'est-il pas resté?

GENEVIÈVE.

A cause de papa : il a préféré ne pas le voir aujourd'hui... Partons. Et ton mari?... Est-ce qu'il vient avec nous?

MARGUERITE.

J'espère bien que non. D'abord, s'il y va, moi, je reste!

GENEVIÈVE.

Vous êtes donc encore fâchés?... Quelle drôle d'existence!... Je ne pourrais pas vivre ainsi, moi!

MARGUERITE.

Et le moyen de faire autrement avec un homme qui semble avoir pris à tâche de me froisser en tout, de me blesser au vif?... Pas une idée qui nous soit commune!... Tout ce que j'aime, il le critique... et il bafoue ce que j'admire!

GENEVIÈVE.

Parce qu'on n'a pas toujours les mêmes goûts, est-ce une raison pour se quereller à la journée?... Je t'assure que Gaston est très malheureux!

MARGUERITE.

A qui la faute?

GENEVIÈVE.

Il t'aime, tu le sais bien!

MARGUERITE.

Lui?... Allons donc!... S'il m'aimait, me traiterait

il de la sorte? C'est un esprit mesquin, terre-à-terre, accessible aux seules joies grossières; mais incapable de pensées généreuses, de sentiments élevés. L'idéal n'existe pas pour lui; l'art l'ennuie et la poésie l'assomme. Il n'aime au monde que sa chimie et son cor de chasse!...

GENEVIÈVE.

Il en joue très bien.

MARGUERITE.

Il ne me comprendra jamais!... Au moins, que mon exemple te serve, ma chérie : ne te marie pas, toi!

GENEVIÈVE, vivement.

Ah!... Si!... Je n'entends pas rester vieille fille, comme tante Chloé!... Ça ne me dirait pas du tout!... Si je ne me marie pas, c'est qu'on ne voudra pas de moi!... (Gaston paraît au fond, à gauche) Tiens!... Voici Gaston!... Allons, un bon mouvement!...

Gaston entre.

MARGUERITE.

Partons!... Il est temps!

GASTON.

Marguerite!

MARGUERITE.

Vous voulez me parler?

GASTON.

Oui.

MARGUERITE, à Geneviève.

Va, je te rejoins.

GENEVIÈVE, à part.

Sont-ils bêtes! Sont-ils bêtes!

Elle sort à droite, premier plan.

SCÈNE XI

MARGUERITE, GASTON, puis GENEVIÈVE.

MARGUERITE.

Qu'avez-vous à me dire?

GASTON, tendrement.

Rien... Je veux t'embrasser!

MARGUERITE.

A quoi bon?

GASTON.

Mais je t'aime, moi, je t'adore, méchante... et je ne peux pas vivre ainsi!... (Il l'embrasse.) Faisons la paix, Marguerite, je t'en prie !... Aimons-nous, comme autrefois !

MARGUERITE, sceptique.

Ah ! Si cela se pouvait!

GASTON.

Oui, cela se pourra, si nous le voulons fermement, tous les deux. Rappelle-toi... nous étions si heureux, à Paris!... C'est cette maison maudite, qui nous a désunis!... Ceux qui ont passé ici, avant nous, y ont laissé des germes malsains, dont nous respirons, sans nous en douter, les émanations perfides.

MARGUERITE, ironique.

De belles phrases, pour me dire poliment que je suis folle !

GASTON, gaiement.

Non, empoisonnée seulement!... Et ce n'est pas ta

faute !... Vois-tu, on ne devrait habiter que des maisons neuves, n'offrant aucun danger de contagion physique ou morale !... Ainsi que les corps, les âmes ont leurs microbes et...

MARGUERITE.

Parlons clairement, mon ami. Que me reproches-tu?... D'aimer la poésie, l'art, la littérature?... D'élever mon âme vers le beau? Ce n'est pas un crime. Est-ce que je t'en veux, moi, d'aimer la science?

GASTON.

S'il ne s'agissait que de littérature ! C'est le littérateur qui m'ennuie, là !

MARGUERITE.

Paul Coudray?

GASTON.

Oui, Paul Coudray, puisqu'il faut l'appeler par son nom !

MARGUERITE.

Mais que t'a-t-il fait?

GASTON.

Il m'a gâté mon ménage, simplement !.. Tu as fait de cette maison un temple, dont il est le Dieu et toi la prêtresse. Tu lisais autrefois et tu appréciais tous nos bons auteurs. Depuis que nous sommes ici, il n'y en a plus que pour ce monsieur !

MARGUERITE.

C'est que, vois-tu, lorsqu'on a goûté de celui-là !

GASTON, gaiement.

Il est vraiment si bon que ça?

MARGUERITE.

D'ailleurs, cette préférence n'est-elle pas toute na-

turelle, puisque nous vivons là même où il a vécu? N'est-ce pas amusant de retrouver, dans une description, le meuble qu'il avait sous les yeux quand il travaillait, de dégager l'influence exercée sur lui par le milieu où il se trouvait, enfin, de reconstituer, pièce à pièce, son existence?...

GASTON.

Oui, les premiers jours, je ne dis pas, ça pouvait être curieux. Et même, tiens, je comprends très bien le plaisir que tu as éprouvé en découvrant, dans un tiroir, un porte-plume, des cartes de visite, un petit carnet et quelques feuillets, ayant appartenu au grand homme. Je reconnais volontiers que ça n'est pas banal, pour une ménagère, de faire une commande à son charbonnier avec la même plume qui a écrit deux ou trois chefs-d'œuvre. Ça ne diminue pas le prix du charbon... mais enfin il y a là une piquante opposition que j'admets parfaitement... Tu vois que j'ai les idées larges.

MARGUERITE, moqueuse.

Oh! Très larges!

GASTON

Mais le gilet de flanelle, voyons, le gilet de flanelle!!! Ça n'est pas poétique! Ça n'a rien à voir avec la littérature!

MARGUERITE, pincée

Je te le donnerai, mon ami.

GASTON.

Admire le romancier et vante le poète, tant que tu voudras, j'y consens; mais, je t'en prie, ne t'occupe pas de l'homme. C'est tout ce que je te demande!

MARGUERITE, moqueuse.

Dis tout de suite que tu es jaloux !

GASTON.

Mais je te le dis ! Ça m'agace, moi, qu'un monsieur, même inconnu, se promène du matin au soir dans ton imagination !

MARGUERITE.

Je ne sache pas pourtant que ce soit une propriété réservée.

GASTON.

En tout cas, tout le monde doit en sortir aux heures de fermeture !... Et, la nuit dernière... en dormant...

MARGUERITE.

Quoi ? Que veux-tu dire ?

GASTON.

Passé minuit, c'est mon nom seul que tu devrais prononcer.

MARGUERITE.

Suis-je donc maîtresse de mes rêves ?

GASTON.

Si tu n'y pensais pas autant pendant le jour !

MARGUERITE.

Peux-tu me reprocher ma joie d'avoir trouvé, dans la vie et dans les œuvres d'un écrivain, de quoi apaiser cette soif de beauté et ce besoin d'idéal, que tu n'as jamais pu satisfaire ?

GASTON, à part.

La voilà partie !

MARGUERITE.

En dehors de tes formules chimiques et de ton cor de chasse, rien ne t'intéresse ! Libre à toi de mépri-

ser ce que j'aime ; mais laisse-moi, au moins, le droit de m'enflammer seule pour les œuvres et les héros, qui me passionnent! Oui, j'aime les livres de Paul Coudray, parce que c'est un homme, celui-là, un homme qui sent, qui souffre, qui palpite...

GASTON, ironique.

Toutes choses, dont je suis probablement incapable?

MARGUERITE.

Il sait, lui, ce que c'est que la vie, ce que c'est que l'amour!

GASTON, énervé.

Moi, je ne m'en doute pas?

MARGUERITE.

Il connaît la femme, lui! Il est notre ami, notre confident, notre maître! Son regard puissant descend jusqu'au plus profond de notre cœur et rien ne lui échappe de nos joies et de nos faiblesses, de nos aspirations comme de nos misères! Mais, s'il se montre parfois impitoyable, il sait aussi les mots qui guérissent et la caresse qui endort!

GASTON, furieux.

Et moi, je ne sais rien, rien, rien!

MARGUERITE.

Jamais je ne l'ai vu, cet homme... je ne le verrai jamais!... Et pourtant je le reconnaîtrais entre tous, car je suis sûre qu'il n'est pas, au monde, d'âme plus haute, de cœur plus fier, de visage plus noble!

GASTON, exaspéré.

Oh! oh! oh!

Geneviève entre de droite, premier plan.

GENEVIÈVE.

Hé bien ! Marguerite?

MARGUERITE.

Me voici ! (A Gaston.) Ne parlons plus de cela, crois-moi : tu ne peux pas me comprendre et nous ne nous entendrons jamais !

Elle sort à droite, premier plan, à la suite de Geneviève.

SCÈNE XII

GASTON, puis CLAUDE.

GASTON, hors de lui.

Oui, va-t'en ! Va-t'en Va-t'en !... Ah ! Non, non, c'est trop ! J'en ai assez ! Ce n'est pas une vie ! J'aime mieux m'en aller !

Claude paraît au fond, à gauche.

CLAUDE, à part.

Hé ! Le voilà !

GASTON.

Elle viendra me rejoindre à Paris, si le cœur lui en dit... On nous divorcerons !.. Ça m'est égal !

CLAUDE, à part.

Qu'est-ce qu'il a?

Bruit indiquant le départ de l'automobile.

GASTON.

Je ne veux pas qu'elle me retrouve ici, quand elle rentrera ! (Imitant Marguerite.) « C'est l'âme la plus haute, le cœur le plus fier, le visage le plus noble !.. » — Je vais faire mes malles !

Il va vers la droite, au fond.

CLAUDE, s'avançant.

C'est fini, ce monologue ?

GASTON, se retournant.

Hein ? Qui est là ?.. Claude !

CLAUDE.

Hé ! Oui, c'est moi !

Serrement de mains.

GASTON.

Hé bien ! Si je m'attendais !.. Ah ! Mon vieil ami, mon vieux Claude !.. Depuis le temps qu'on ne s'est vu !..

CLAUDE.

Cinq ans bientôt !

GASTON.

Cinq ans !

CLAUDE.

Que j'ai passés auprès de mon royal élève, le prince d'Illyrie, avec lequel j'ai fait le tour du monde et que je viens de quitter définitivement ! — Libre, me voilà libre ! — Je suis arrivé, ce matin, à Paris...

GASTON.

Et ta première visite est pour moi ?

CLAUDE.

Oui. Tu veux bien de moi pendant huit jours ?

GASTON.

Huit jours ? Huit mois... tant que tu voudras !

CLAUDE.

Ce cher Gaston ! Je ne t'ai guère fatigué de mes lettres, mais je ne t'oubliais pas ! J'ai même rapporté, à ton intention, une petite caisse de souvenirs...

GASTON.

C'est gentil, ça !

CLAUDE, tirant un paquet de photographies de sa poche.

Et tout un lot de photographies. Tiens !..

GASTON.

Voyons !.. Comment... c'est toi, ce superbe Arabe ?

CLAUDE.

Réussi, hein ? Voilà dans quel costume je suis allé à Tombouctou ! Ah ! Que de choses j'ai à te raconter !

Il met les photographies sur la table.

GASTON.

Et avec quel plaisir je les écouterai... mais pas ici, à Paris...

CLAUDE.

A Paris ?

GASTON.

Où nous allons rentrer, tous les deux, par le premier train !

CLAUDE.

Comment ?

GASTON.

Tout à l'heure, quand tu es apparu, j'allais faire mes malles.

CLAUDE.

Je t'ai bien vu : tu gesticulais, tu parlais tout haut... Tu n'avais pas l'air content !.

GASTON.

Ah ! Non, je ne suis pas content ! Et il y a de quoi !.. Viens avec moi ; tu vas m'aider ! J'ai hâte de quitter cette maison maudite !...

CLAUDE.

Charmante, la maison maudite. J'en lisais la description, en chemin de fer, dans le guide Conty. Il paraît que Jean-Jacques Rousseau l'a habitée, ainsi que notre célèbre Paul Coudray ?

GASTON.

C'est justement pour cela que je m'en vais?

CLAUDE, ahuri.

Parce que Rousseau et Coudray ?

GASTON.

Oui !.. La maison est hantée, mon ami, ensorcelée ! Mon beau-père est toqué et ma femme est folle !

CLAUDE.

Hein?

GASTON.

M. Colombin adore Jean-Jacques et ma femme est amoureuse de Paul Coudray !

CLAUDE.

Amoureuse ? Elle le connaît?

GASTON.

Elle ne l'a jamais vu.

CLAUDE.

Alors?

GASTON.

Mais elle a lu tout ce qu'il a publié, prose et vers ; elle l'a lu, relu, dégusté, savouré ! Et elle s'est passionnée, d'abord pour les œuvres, ensuite pour l'auteur ! Elle y pense le jour, elle en rêve la nuit !.. Il s'est emparé de son esprit, puis de son cœur ; il la tient tout entière ; et cet homme, qu'elle ne connaît même pas, lui apparaît comme un héros, un être

d'exception, possédant l'âme la plus haute, le caractère le plus fier, le visage le plus noble !... Bien entendu, moi, je disparais dans ce rayonnement. On me dédaigne. On me méprise. Et l'on ne s'occupe de moi que pour établir des comparaisons qui ne sont pas à mon avantage !

CLAUDE.

Il me semble, mon cher Gaston, que tu attribues à tous ces petits ennuis une importance... qu'ils ne méritent guère ..

GASTON.

Tu trouves?

CLAUDE.

Et je ne vois, dans tout cela, qu'une série d'enfantillages romanesques...

GASTON.

Voilà que tu parles comme mon beau-père maintenant !

CLAUDE.

Ça prouve qu'il parle bien !

GASTON.

Enfantillages !... Aimer une femme autant que j'aime la mienne et vivre à ses côtés comme auprès d'une étrangère; sentir que tout lien est brisé entre nous, que nos cœurs ne battent plus ensemble, que nous n'avons plus rien de commun, ni une pensée, ni une joie, ni un désir et que nous ne parlons plus la même langue; enfin voir mon ménage sombrer, et mon bonheur disparaître... c'est cela que tu appelles, toi, des enfantillages !.. Hé bien ! J'en souffre, moi, j'en souffre cruellement et je suis très malheureux !

CLAUDE.

Mon pauvre vieux ! C'est plus grave que je ne pensais, en effet, et je te plains de tout mon cœur !.. Mais il ne faut pas te laisser abattre !... Rien n'est désespéré !... Il n'est pas là, Paul Coudray...

GASTON.

J'aimerais mieux qu'il y fût !... Oui, cent fois mieux !... Au moins, je pourrais me battre, en finir coûte que coûte !... Mais va donc lutter contre une ombre, un fantôme, une chimère !... Mon parti est pris : je divorcerai !

CLAUDE.

Tu ne pourrais pas faire plus grande sottise, car elle serait irréparable ; et la crise, que subit ta femme en ce moment, si regrettable qu'elle soit, ne durera certainement pas longtemps.

GASTON.

Je ne puis pas vivre ainsi, je ne le puis pas !

CLAUDE.

Ta femme n'est pas coupable, elle est malade. Soigne-la, guéris-la ; tu n'as pas le droit de la punir !

GASTON.

La guérir !... Et comment ?... Si tu crois que je n'ai pas essayé !

CLAUDE.

Tu t'y es mal pris, voilà tout !

GASTON.

Je voudrais t'y voir, toi !

CLAUDE.

Attends !... Tu serais enchanté de tuer Paul Coudray ?...

GASTON.

Ah ! oui !

CLAUDE.

Mais tu ne le peux pas...

GASTON.

Alors?...

CLAUDE.

Alors, tue-le... moralement !

GASTON.

Moralement ?

CLAUDE.

Casse la statue, précipite l'idole, renverse le piédestal !...

GASTON.

Comprends pas.

CLAUDE.

Si tu pouvais persuader à ta femme que son héros n'est qu'un pleutre, un chenapan...

GASTON.

J'ai compris !... Mais c'est impossible !

CLAUDE.

Pourquoi ?

GASTON.

Parce que Marguerite ne me croira pas !...

CLAUDE.

Hé bien ! Je m'en charge, moi !

GASTON.

Toi ?

CLAUDE.

Et ça ne sera pas long! Je vais lui démolir son bonhomme en cinq secs!

GASTON.

Te croira-t-elle?

CLAUDE.

Pourquoi pas? Où est-il, Paul Coudray?

GASTON.

A l'étranger, je ne sais où...

CLAUDE.

Je l'aurai rencontré dans mes voyages et je me serai lié avec lui : quoi de plus naturel?

GASTON.

Oui, peut-être!

CLAUDE.

J'exalterai l'écrivain, je vanterai le poète... — Tu permets que j'exalte l'écrivain?...

GASTON.

Oui, oui. .

CLAUDE.

Mais ce que je taperai sur l'homme du monde!... Ah! Je vais te l'arranger, l'homme du monde!... Tu as parlé de moi à ta femme?

GASTON.

Souvent, tout le monde connaît ton nom ici; on sait que tu es mon meilleur ami. (On frappe à la porte de droite, premier plan.) Allons, bon!... qui est-ce qui vient nous déranger?... (Il va ouvrir la porte et prend des journaux et une lettre qu'on lui tend.) Merci!... (Il referme la porte.) C'est le courrier.

CLAUDE.

Ne te gêne pas. Lis tes lettres.

GASTON.

Oh ! Il n'y en a qu'une. (Il l'ouvre et tire une photographie.) Qu'est-ce que c'est que ça?... Une photographie ! Je ne connais pas ce monsieur. (Tirant une lettre de l'enveloppe.) Ah ! Une lettre. (Lisant.) « Madame .. » (Il regarde l'enveloppe.) C'était pour ma femme. Est-ce que, par hasard?... (Lisant.) « En réponse à votre » honorée du 19 courant, nous avons l'honneur de » vous adresser, sous ce pli, la dernière photographie » de M. Paul Coudray... »

CLAUDE.

Diable !

GASTON, *urieux.*

Hé bien ! Qu'en dis-tu?

CLAUDE.

D'abord, je dis qu'il ne faut pas lui remettre ce portrait. (Regardant la photographie.) Il est très bien, l'animal !... Quelle barbe !... Une barbe magnifique !...

Il jette la photographie sur la table où se trouve la sienne.

GASTON.

Si je ne la lui donne pas, elle écrira pour la réclamer !

CLAUDE.

C'est juste.

GASTON.

Mieux vaut en finir ! Je la lui donnerai moi-même, nous verrons si elle aura l'audace...

Il prend une photographie qu'il glisse dans l'enveloppe.

CLAUDE.

Non, pas celle-là ! C'est ma photographie, à moi

que tu mets dans l'enveloppe!... (Riant.) Ta femme va me prendre pour Paul Coud... (Il ne finit pas sa phrase, à cause de l'idée qui lui vient subitement. Cette même idée est venue, en même temps, à Gaston. Tous les deux étendent la main l'un vers l'autre et s'écrient ensemble.) Ah! une idée!

GASTON.

Oui, c'est cela!

CLAUDE.

J'ai compris!

GASTON, joyeux.

Ah!... Mon vieux Claude!...

Il l'embrasse.

CLAUDE.

C'est un trait de génie!... (Prenant les photographies sur la table.) Je reprends tout le paquet; je te le rendrai plus tard.

Il met les photographies dans sa poche.

GASTON.

Alors, c'est entendu? Tu vas passer pour Paul Coudray?

CLAUDE.

Avec le plus vif plaisir!... Je ne veux pas que tu sois malheureux, moi!... (Gaiement.) Tu verras comme je me traînerai à terre, dans la boue... comme je me montrerai ignoble, abject... un mufle, un vrai mufle!... Ah!... Si ta femme n'est pas dégoûtée de moi dans les vingt-quatre heures!...

GASTON.

Quel service tu m'auras rendu!

CLAUDE.

On ne trouvera pas extraordinaire cette photographie en Arabe?

GASTON.

Au contraire : le marchand écrit que c'est la dernière faite... et l'on sait que Paul Coudray est hors de France, en Algérie même, probablement.

CLAUDE.

Alors, tout va bien !

GASTON.

Diable !... J'y pense !... Quand tu es entré, qui t'a introduit ici ?

CLAUDE.

Personne !... La grille était grande ouverte...

GASTON.

Oui, comme tous les jours, jusqu'à cinq heures, à cause des touristes qui veulent visiter. Alors, personne ne t'a vu? Tu en es bien sûr?

CLAUDE.

Absolument sûr !...

GASTON.

C'est parfait !... (Bruit d'automobile.) Ecoute !... La voiture !... Les voilà !

CLAUDE.

Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble !

GASTON.

File vite !.. Tu rentreras dans cinq minutes.

CLAUDE.

Ah !

GASTON

Hein ?

CLAUDE.

Il me faudrait une raison, un motif plausible, pour revenir ici, dans mon ancienne maison.

GASTON.

Oui... Hé bien?.. Hé bien, tu seras venu chercher quelque chose que tu as oublié... Tiens! Ce carnet... (Il ouvre un tiroir.) ce carnet rempli de notes, que Paul Coudray a laissé ici..!

CLAUDE.

Un carnet bleu. Bon!

GASTON, prenant une carte de visite dans le tiroir.

Ah!.. Prends cette carte!.. Une carte de visite de Paul Coudray... Ma femme en a trouvé trois. Tu la donneras au domestique, pour te faire annoncer.

CLAUDE.

Bien. Par où faut-il aller?

GASTON, lui montrant au fond.

De ce côté, à gauche. Ça te conduit juste devant la grille.

CLAUDE.

Pas de danger de les rencontrer?

GASTON.

Non. (Montrant la droite, premier plan.) Ils vont rentrer par là, en venant des écuries... Ah!.. Demande à parler au propriétaire du château... pas à moi!..

CLAUDE.

Naturellement!.. Et toi, ne t'avise pas de me tutoyer!

GASTON.

Tiens!. Parbleu!.. Va vite!.. (Claude disparaît à

gauche, au fond.) Hé bien!.. Si on m'avait dit, il y a une heure... Que sortira-t-il de là, mon Dieu?.. En tout cas, la situation ne peut pas être plus tendue qu'elle ne l'est!.. Faisons semblant de lire le journal. (Il prend le journal et s'asseoit.) Non, ayons l'air de dormir; ça détournera encore mieux les soupçons.

Il feint de dormir, le journal sur ses genoux.

SCÈNE XIII

GASTON, COLOMBIN, MARGUERITE, GENEVIÈVE, CHLOÉ, MARIETTE.

Ils entrent de droite, premier plan.

COLOMBIN.

Nous voilà!

GENEVIÈVE, riant, montrant Gaston.

Chut! Il dort!

COLOMBIN.

La politique ne l'intéresse pas beaucoup.

MARGUERITE.

Est-ce que quelque chose l'intéresse!

Les femmes enlèvent leurs chapeaux et leurs manteaux et les donnent à Mariette, qui les emporte et sort à droite, troisième plan.

COLOMBIN.

Ah!.. Le courrier est venu.

Il prend le journal qu'il parcourt.

CHLOÉ.

Une lettre pour toi, Marguerite.

Elle la lui donne.

MARGUERITE.

On l'a ouverte, cette lettre !.. Il décachète ma correspondance, maintenant !.. (Tirant la lettre qu'elle lit.) Ah !.. Ma tante !

CHLOÉ.

Quoi donc ?

MARGUERITE.

La photographie de Paul Coudray !

CHLOÉ.

Voyons !..

Tout le monde la regarde.

GENEVIÈVE

Dieu !.. Qu'il est bien !

COLOMBIN.

C'est lui, cet Arabe?

MARGUERITE

Tu sais bien qu'il s'est fixé en Algérie.

CHLOÉ.

Quels yeux magnifiques !.. Tout un monde dans ces yeux-là !

MARGUERITE.

Et le front !.. Et la bouche !.. Admirables !..

COLOMBIN.

Oui, c'est un bel homme.

MARGUERITE.

Tout à fait le type de mâle douceur et de gravité charmeuse que je m'étais figuré !

CHLOE.

Quel dommage que tu n'en aies demandé qu'une!

COLOMBIN.

Qu'est-ce que ton mari va dire?

MARGUERITE, dédaigneuse.

Oh !.. Lui !.. D'abord, il l'a vue avant nous, puisque c'est lui qui a ouvert cette lettre.

COLOMBIN.

Il a dû faire une jolie grimace !..

Gaston bâille et s'étire.

GENEVIÈVE.

Chut !.. Il se réveille.

CHLOÉ, à part, contemplant la photographie.

Ah !. Etre aimée d'un homme comme celui-là... et mourir tous les deux ensemble, vieux, très vieux !...

COLOMBIN, gaiement.

Hé bien !.. Gaston !..

GASTON

Comment?.. C'est vous?.. Vous voilà revenus?.. Quelle heure est-il donc?

COLOMBIN.

Six heures passées.

GENEVIÈVE.

Vous avez fait un petit somme, hein?

GASTON.

Ma foi, oui !

MARGUERITE, agressive.

C'est vous qui avez décacheté cette lettre?

GASTON, sèchement.

Par étourderie, oui, sans regarder l'adresse. Je

vous prie de me pardonner. C'est la première fois que cela m'arrive et j'espère bien que ce sera aussi la dernière.

Mariette entre du fond, gauche, tenant à la main une carte de visite.

COLOMBIN.

Qu'est-ce que c'est, Mariette ?

MARIETTE.

Un monsieur, qui demande à parler à monsieur.

GASTON, à part.

Attention !

COLOMBIN, il prend la carte, la regarde et jette un cri.

Ah !..

MARGUERITE.

Quoi ?..

CHLOÉ.

Qu'est-ce que tu as ?

COLOMBIN, montrant la carte.

Paul Coudray !..

GASTON, vivement.

Hein ?..

Il feint d'être agité, irrité.

MARGUERITE.

Lui !

CHLOÉ.

Dieu !..

Elle semble près de s'évanouir

GENEVIÈVE.

Ah !.. Ma tante !.. Tu te trouves mal ?

CHLOÉ, pâmée.

Non... au contraire !..

COLOMBIN, à Mariette.

Vous êtes sûre que ce monsieur est bien Paul Coudray ?

MARIETTE.

Mais... je ne sais pas, moi, monsieur...,

COLOMBIN.

C'est juste.

GENEVIÈVE.

Nous verrons bien s'il ressemble à sa photographie.

COLOMBIN.

En effet.

GASTON, à Marguerite.

Vous lui avez peut-être écrit aussi, à ce monsieur, comme au photographe ?

MARGUERITE, indignée.

Moi ?

GASTON, à Mariette.

Dites qu'il n'y a personne !

COLOMBIN.

Par exemple !

CHLOÉ.

C'est impossible !..

COLOMBIN.

Ce serait d'une grossièreté !..

MARGUERITE.

Faites entrer ce monsieur, Mariette !

MARIETTE.

Bien, madame.

Elle sort au fond, à gauche. — Les trois femmes recti-

Ils font leur toilette, devant la glace. Chloé se plante des fleurs un peu partout.

COLOMBIN.

C'est prodigieux !. On m'aurait annoncé le shah de Perse que je n'aurais pas été plus surpris !

GASTON, *à part.*

Diable !. Et le docteur Dufresnois, qui connaît Paul Coudray !. Il va vendre la mèche !.. Courons le prévenir !. (*Haut, ironiquement.*) Je me retire... Je ne veux pas troubler vos effusions !.

Il sort précipitamment, à droite, au fond.

COLOMBIN.

Mon gendre !..

MARGUERITE.

Laisse-le donc !..

CHLOÉ.

Bon débarras !

Claude paraît au fond, à gauche.

COLOMBIN, *bas.*

Le voici !

MARGUERITE, *à part, très émue.*

Ah ! Mon Dieu !..

GENEVIÈVE.

C'est bien lui.

COLOMBIN, *à part.*

Tiens !.. Il n'est pas décoré.

SCÈNE XIV

COLOMBIN, MARGUERITE, CHLOÉ, GENEVIÈVE, CLAUDE.

CLAUDE, entrant.

Je vous prie de m'excuser, mesdames...

COLOMBIN, balbutiant.

Par exemple!.. Nous sommes tous très heureux... très flattés... Croyez que nous ressentons très vivement le grand honneur... Vous êtes ici chez vous.

CLAUDE.

Trop aimable.

CHLOÉ, empressée.

Mais asseyez-vous donc, illustre maître!

Elle apporte une chaise.

CLAUDE.

Oh!.. Madame!..

CHLOÉ, rectifiant.

Mademoiselle.

CLAUDE.

Pardon!

CHLOÉ, minaudant.

Il n'y a pas d'offense.

COLOMBIN, apportant le fauteuil, placé au fond, devant le paravent.

Le fauteuil de Jean-Jacques Rousseau!... — Permettez-moi de vous présenter : Mademoiselle Chloé Colombin, ma sœur.

CHLOÉ.

Votre fervente admiratrice !

COLOMBIN.

Madame Marguerite Baudoin, ma fille aînée. Et mon autre fille, mademoiselle Geneviève.

CLAUDE.

Mademoiselle... (A part.) La ravissante jeune fille !

COLOMBIN, bas, à Chloé.

Présente-moi.

CHLOÉ.

Mon frère, M. Stanislas Colombin.

CLAUDE.

Monsieur !.. (Il lui serre la main) Votre main, je vous prie.

COLOMBIN.

Je suis vraiment confus...

MARGUERITE, poussant un léger cri

Ah !

Elle tombe sur un siège

CHLOÉ.

Marguerite !.. Qu'est-ce que tu as ?

GENEVIÈVE, allant à elle.

Tu es souffrante ?

MARGUERITE.

Non, ce n'est rien !.. Merci !.. Un éblouissement !.. Ce n'est rien...

CHLOÉ, à Claude.

Elle est si heureuse et si troublée de votre présence...

COLOMBIN.

Est-elle bête de lui dire ça !..

CLAUDE, à Marguerite.

Je serais désolé, madame, d'être la cause, même involontaire...

MARGUERITE.

Mais non, monsieur, je vous assure, ce n'est rien... C'est passé. Pardonnez-moi...

COLOMBIN, à Claude.

Asseyez-vous, je vous prie.

On s'asseoit.

CLAUDE.

Me trouvant à Paris pour quelque temps encore, je n'ai pu résister au désir de revoir Les Fontenelles et ce charmant pays, où j'ai vécu tant de journées heureuses. J'avais compté, sans les connaître, sur la courtoisie des nouveaux châtelains. Et la flatteuse amabilité de votre accueil a justifié, en les dépassant, toutes mes espérances!

CHLOÉ, à part.

Comme il parle bien !..

COLOMBIN.

Je ne puis que vous répéter, cher Maître, ce que je vous disais tout à l'heure : veuillez considérer cette maison comme étant toujours la vôtre.

CLAUDE.

J'userai donc de votre exquise obligeance et je viendrai demain passer quelques heures dans *notre* parc.

CHLOÉ.

Puisse-t-il vous suggérer quelque sublime et troublante poésie !

CLAUDE.

En tous cas, ce ne seront pas les Muses inspiratrices qui me manqueront.

Il regarde les trois femmes et plus particulièrement Geneviève.

GENEVIÈVE, à part.

Comme il m'a regardée !

Petit silence.

CLAUDE.

Ah !.. N'auriez-vous pas trouvé, par hasard, dans quelque coin, un petit carnet, relié de maroquin bleu ?

MARGUERITE, très émue.

Si. . oui... en effet !..

COLOMBIN.

Ma fille l'a ramassé pieusement, comme un souvenir précieux...

CLAUDE, à Marguerite.

Alors, je me garderais bien de vous l'enlever, madame... Il est en de trop jolies mains !.. Je copierai seulement, si vous le permettez, quelques menus renseignements qui s'y trouvent consignés.

Dufresnois entre du fond à gauche.

SCÈNE XV

LES MÊMES, DUFRESNOIS, puis GASTON.

DUFRESNOIS.

Mesdames, je viens prendre congé... (Apercevant Claude.) Hé ! Mais... je ne me trompe pas !.. Mon illustre client, Paul Coudray ?

CLAUDE, ahuri, à part.

Hein ?.. (Gaiement.) Lui-même !.. (A part.) Il me reconnaît ?

DUFRESNOIS, lui serrant la main.

Ah ! C'est bien de ne pas avoir oublié son vieux docteur Dufresnois !

CLAUDE, à part.

Ah !.. Bon !.. (Haut.) Vous oublier, docteur ?.. Moi ?.. Mais je le voudrais que je ne le pourrais pas !. Après tous les bons soins que vous m'avez prodigués !..

Gaston entre du fond, droite

COLOMBIN, bas à Marguerite.

Ton mari !..

MARGUERITE, bas.

Ah !.. Mon Dieu !..

CHLOÉ, bas.

Pourvu qu'il ne lâche pas de sottises !..

Colombin et les trois femmes vont à Gaston et le prient de ne pas faire d'esclandre.

DUFRESNOIS, à Claude, qu'il a amené à l'avant-scène. — Bas.

Votre ami, M. Gaston Baudoin, vient de me mettre au courant de la petite supercherie...

CLAUDE, bas.

Ah ! Je comprends !

DUFRESNOIS.

Je souhaite bien vivement que vous réussissiez à ramener le bonheur dans son ménage et je vous y aiderai de tout mon pouvoir...

CLAUDE, bas.

Merci !..

GASTON, répondant aux observations qu'on lui fait. — Sèchement.

C'est bon !.. Que diable !.. Je connais la politesse !.

COLOMBIN.

Permettez-moi, cher maître, de vous présenter mon gendre, M. Gaston Baudoin, un savant distingué, expert-chimiste de la ville de Paris.

CLAUDE.

Monsieur...

Il lui serre la main.

GASTON, sèchement.

Monsieur...

CLAUDE.

Vous et moi, nous nous partageons l'analyse du monde : à vous les corps, à moi les cœurs !

COLOMBIN, à part.

Il ne croit pas si bien dire !

CLAUDE.

Mais il se fait tard et je me reprocherais d'être indiscret ! Je vais regagner mon auberge et, demain...

Tout le monde se récrie, sauf Gaston.

GENEVIÈVE.

Oh !

CHLOÉ.

Une auberge !

MARGUERITE.

Par exemple !

COLOMBIN.

Nous ne souffrirons pas.. !

DUFRESNOIS.

Permettez, cher maître !.. Ma maison vous est ouverte et je considérerais comme une injure personnelle...

COLOMBIN.

Mais pas du tout, mon cher docteur !.. C'est ici, c'est aux Fontenelles que M. Paul Coudray demeurera pendant son séjour en ce pays.

DUFRESNOIS.

Pardon !..

Il continue de discuter avec Colombin.

MARGUERITE, bas à Gaston.

Insistez !.. Dites un mot !..

GASTON, bas.

Moi ?.. Je m'en moque !.. Il sait ce qu'il a à faire !

MARGUERITE, indignée.

Oh !..

COLOMBIN, à Dufresnois.

Inutile, docteur, inutile !.. N'est-ce pas, cher maître, que vous voudrez bien nous faire l'honneur... ?

CLAUDE.

J'aurais, en vérité, trop mauvaise grâce à refuser une hospitalité si cordialement offerte. Et je suis sûr que mon cher docteur ne me gardera pas rancune...

DUFRESNOIS.

Non, je m'incline... mais je m'invite à déjeuner pour demain.

COLOMBIN.

A la bonne heure !...

GENEVIÈVE, à part.

Pauvre Gaston !... Quelle figure !...

CHLOÉ, à Claude.

Je vais vous conduire à votre chambre.

GASTON, sèchement.

Pardon, ma chère tante, ce soin-là me regarde !... (A part.) Il faut que je lui parle, moi !..

CHLOÉ.

Cependant...

COLOMBIN.

Il a raison !

CLAUDE.

A demain donc, mon cher docteur !

Il lui serre la main.

CHLOÉ, bas à Gaston.

Au moins, vous serez aimable?...

MARGUERITE.

Convenable?

COLOMBIN.

Prévenant?

GENEVIÈVE.

Gracieux ?

GASTON, bas, ironiquement.

Soyez tranquilles!... Monsieur est notre hôte ; je ne l'oublierai pas !...

COLOMBIN.

Très bien, mon gendre !

GENEVIÈVE, à part.

Quelle robe vais-je mettre pour le dîner?

GASTON, à Claude, sèchement.

Si vous voulez bien me suivre, monsieur ?

CLAUDE.

Je suis à vos ordres.

Salutations. — Il se dirige vers le fond, droite, à la suite de Gaston.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDE.

Il entre de gauche au fond, absorbé dans ses pensées.

Non, rien ! J'ai beau chercher, me creuser la tête !... Ah !... C'est moins facile que je ne pensais !... Comment, diable ! pourrais-je bien m'y prendre pour donner de moi une opinion absolument désavantageuse ? Que dire, que faire pour que l'on me croie un triste sire, un piètre personnage ? Ce n'est pas commode ! Et ce jeu me paraissait si simple, hier, lorsque je l'ai proposé à Gaston !

Geneviève, tenant une corbeille à la main, entre vivement de droite, au fond.

SCÈNE II

CLAUDE, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Oh ! pardon, monsieur !

Elle va pour rentrer.

CLAUDE.

C'est moi qui vous fais fuir, mademoiselle ? Je serais désolé !... Restez, je vous en prie !...

GENEVIÈVE.

Oh ! non. Impossible ! Ma sœur et ma tante m'ont bien défendu de vous déranger.

CLAUDE.

Mais vous ne me dérangez pas du tout !

GENEVIÈVE.

« Prends garde, m'ont-elles dit, de troubler le Maî» tre dans ses méditations ! — Ce serait un crime » d'empêcher ou de retarder même l'éclosion d'une » de ses idées sublimes, d'une de ses pensées génia» les... »

CLAUDE, gaiement.

Je crois que vous me blaguez un peu, mademoiselle Geneviève ?

GENEVIÈVE.

Mais ce n'est pas moi, cher Maître, c'est ma sœur et ma tante, qui...

CLAUDE.

D'abord, voulez-vous être bien gentille ? Ne m'appelez pas, « cher Maître ! »

GENEVIÈVE.

Ça ne vous fait pas plaisir ?

CLAUDE.

Ça m'agace horriblement !

GENEVIÈVE.

Ah ! Comme je vous comprends !

Elle pose sa corbeille sur la table et s'asseoit sur un geste de Claude.

CLAUDE.

Voilà donc un point sur lequel nous sommes tout à fait d'accord !... Je suis sûr, d'ailleurs, quoique ne vous connaissant que depuis peu de temps, je suis sûr que nous nous entendrions très bien, tous les deux.

GENEVIÈVE.

Non, je ne crois pas.

CLAUDE.

Ah !... pourquoi ?

GENEVIÈVE.

Parce que je suis toute simple, moi, très pot-au-feu, pas sublime pour deux sous.

CLAUDE.

Mais moi non plus !

GENEVIÈVE.

Oh !... Vous, monsieur Paul Coudray !

CLAUDE, embarrassé.

Oui, évidemment... quelquefois... quand j'écris... je suis bien obligé !... Mais dans le train ordinaire de la vie, je suis aussi simple, aussi pot-au-feu que vous-même.

GENEVIÈVE.

Oh !... vous dites cela par politesse, mais vous m'auriez vite en très petite estime. Heureusement que ma sœur et ma tante relèvent le niveau de la famille !... Vous avez vu, hier soir, avec quel enthousiasme elles vous ont parlé de vos œuvres ? — On aurait dit qu'elles les connaissaient mieux que vous.

CLAUDE, embarrassé.

Oui... hum !... J'en ai même été gêné... très gêné..

parce que... au fond, ça m'ennuie qu'on me parle de mes livres.

GENEVIÈVE, riant.

Avec moi, vous pourriez être bien tranquille, je ne vous en parlerais jamais!

CLAUDE, gaiement.

Vous ne les connaissez pas?

GENEVIÈVE.

Du tout!

CLAUDE.

Ah!... Bravo!... Vous ne sauriez croire le plaisir que vous me faites!...

GENEVIÈVE.

Vous en êtes content?

CLAUDE.

Ravi!... Cela vous étonne?

GENEVIÈVE.

Un peu!... Je me doutais bien que les auteurs illustres étaient, presque tous, d'une rare modestie... mais pas à ce point-là!... J'avoue même que je m'étais fait de vous une tout autre idée.

CLAUDE.

Ah!... Quelle idée?... Je suis très curieux de savoir...

GENEVIÈVE, se levant.

Je vous la dirai plus tard. Il faut que j'aille cueillir des fraises pour le déjeuner... (Elle reprend la corbeille.)... et des fleurs pour renouveler celles-ci. (Elle montre les fleurs qui ornent le salon.) Quand on a l'honneur de posséder un hôte aussi illustre...

CLAUDE.

Vous irez tout à l'heure.

GENEVIÈVE.

Je n'ai que le temps!

CLAUDE.

Je vous en prie.

Il lui prend la corbeille et la pose sur la table.

GENEVIÈVE, elle se rasseoit.

Si papa me voyait!... Lui qui m'appelle souvent mademoiselle Bouche-Cousue!... C'est vrai qu'il y a des jours où l'on ne peut pas me tirer trois paroles... mais ça m'amuse de causer avec vous!

CLAUDE, gaiement.

... Malgré la triste opinion que vous vous étiez faite...

GENEVIÈVE, riant.

Ah!... Vous y revenez?

CLAUDE.

Voyons... que pensiez-vous de moi?

GENEVIÈVE.

Sincèrement?

CLAUDE.

Très sincèrement.

GENEVIÈVE.

Eh bien... voilà!... Je vous croyais poseur, fier, très infatué de votre grand talent... Je vois que je m'étais trompée...

CLAUDE.

Oh!... Tout à fait!

GENEVIÈVE, exagérant un peu comiquement.

Vous m'apparaissiez aussi comme une sorte d'enjôleur, un peu perfide, un peu dangereux, tournant les têtes et ravageant les cœurs!...

CLAUDE.

Oh!... Oh!... Vraiment?... Vous me trouvez dangereux?

GENEVIÈVE, souriant.

Non, maintenant que je vous connais!

CLAUDE.

Ah!... Et puis?

GENEVIÈVE.

Et puis... mais ceci est plus grave... Vous ne vous fâcherez pas?

CLAUDE.

Non, je vous le promets!

GENEVIÈVE.

Hé bien... monsieur... je ne vous estimais pas du tout!... Je vous en voulais... sérieusement... et je vous en veux toujours!

CLAUDE.

Et pourquoi?

GENEVIÈVE.

Pourquoi?...

CLAUDE.

Oui.

GENEVIEVE.

A cause de vos idées sur le mariage!

CLAUDE, surpris.

Mes idées sur le mariage?... Vous les connaissez donc?

GENEVIÈVE.

Je les connais.

CLAUDE.

Et qui vous les a apprises?

GENEVIÈVE.

« *L'Ineffable Mystère.* »

CLAUDE.

Ah! (A part.) Qu'est-ce que c'est que ça?

GENEVIÈVE.

J'exagérais un peu, tout à l'heure, en vous disant que je n'avais jamais ouvert un de vos livres. On m'a permis celui-là; je l'ai commencé, mais je n'ai pas pu aller jusqu'au bout, tellement il me déplaisait et me froissait dans mes idées les plus chères!...

CLAUDE.

Pas possible!

GENEVIÈVE.

Oh!... Monsieur, comment avez-vous pu écrire des choses pareilles?

CLAUDE.

Quoi donc, mademoiselle?

GENEVIÈVE.

Vous savez bien...

CLAUDE, embarrassé,

Je vous assure...

GENEVIÈVE.

Je suis peut-être très arriérée, moi, très bête même. . mais j'avoue que je ne vois au monde rien de plus beau que le mariage!

CLAUDE.

Comme vous êtes dans le vrai!

GENEVIÈVE.

Un mari que l'on aime, qui vous aime et qui s'occupe de vous uniquement, tandis qu'on ne pense qu'à lui seul!

CLAUDE, chaleureusement.

Ah!... Oui, le rêve!...

GENEVIÈVE.

Et des enfants, beaucoup d'enfants, la maison pleine!...

CLAUDE, s'emballant.

Ah! Que vous avez raison et comme je vous comprends!... Oui, l'amour dans le mariage... et des enfants... Mais voilà le bonheur! Fou, triple fou, celui qui cherche autre chose dans la vie!

GENEVIÈVE, riant.

Oh! Vous dites cela, monsieur... mais si vous vous trouviez, un beau jour, à la tête d'une nichée de marmots...

CLAUDE.

Moi? Mademoiselle?... Mais donnez-leur seulement une mère qui vous ressemble... et je m'abonne tout de suite à la demi-douzaine!

GENEVIÈVE.

Merci du compliment... mais je n'en crois pas un mot!

CLAUDE.

Hé bien! Vous avez tort... car je vous jure, sur tout ce qu'il y a de plus sacré...

GENEVIÈVE.

C'est vrai?... Vous êtes sincère?

CLAUDE.

Oh! absolument!

GENEVIÈVE.

Comment se fait-il alors que vous souteniez, dans vos livres, des idées si contraires à vos propres sentiments?

CLAUDE, embarrassé.

Ah ! Comment?... Comment?... Oui, parbleu, évidemment... Vous m'embarrassez beaucoup !... Que vous dirai-je?... On se laisse aller... pour faire plaisir aux uns, aux autres !... On suit le goût du public, au lieu de le diriger... On écoute les conseils de l'éditeur, qui ne voit, lui, que les forts tirages... On a tort, je l'avoue, grand tort !

GENEVIÈVE

Ainsi, dans ce roman, dont je vous parlais tout à l'heure..... Vous vous rappelez?

CLAUDE.

Oui... le... l'Incomparable... chose... Machin...

GENEVIÈVE, surprise.

« *L'Ineffable Mystère...* »

CLAUDE.

C'est cela, parfaitement, « *l'Ineffable Mystère...* » Hé bien?

GENEVIÈVE.

Hé bien !... Vous prêtez à votre héroïne, Christiane, une jeune fille pourtant, de telles idées sur le mariage...

CLAUDE, vivement.

Ce ne sont pas les miennes !

GENEVIÈVE, vivement.

Oh ! Pardon, pardon !... Vous les approuvez...

CLAUDE.

Moi ?

GENEVIÈVE.

Très nettement même !

CLAUDE.

C'est-à-dire...

GENEVIÈVE.

Vous prenez parti pour Christiane, vous lui donnez tout le temps raison !... Et, tenez, quand elle déclare qu'elle serait au désespoir d'avoir jamais des enfants, parce que ça déforme la taille...

CLAUDE, indigné.

C'est abominable !

GENEVIEVE.

Certes !

CLAUDE.

Cette Christiane est une sotte, une péronnelle !

GENEVIÈVE

C'est mon avis. Mais pourquoi approuvez-vous ses théories ?...

CLAUDE.

Moi ?... Jamais... jamais je ne les ai approuvées... Vous aurez mal lu, mal compris !...

GENEVIÈVE, se levant vivement.

Oh ! C'est trop fort !... Heureusement, votre livre est là, monsieur Paul Coudray !

Elle va prendre dans la bibliothèque un volume broché à couverture jaune.

CLAUDE, furieux, se levant, à part.

Toujours Paul Coudray ! Ah ! L'animal !... Elle est exquise, cette petite !... Une vraie femme, délicieuse, idéale !... « Un mari que l'on aime, qui vous aime... et des enfants, beaucoup d'enfants, la maison pleine ! » Voilà son rêve !... Mais c'est le mien !... C'est tout à fait le mien !...

GENEVIÈVE.

Tenez, cherchez vous-même, vous trouverez le passage plus vite que moi.

CLAUDE, repoussant le volume.

Non... vous... ça vaut mieux! C'est plus frais dans votre mémoire. Moi, j'ai oublié... je ne me rappelle plus très bien... Il y a si longtemps que j'ai publié ce roman!

GENEVIÈVE, surprise.

Le mois dernier!...

CLAUDE.

Allons donc!

GENEVIÈVE.

Vous n'en saviez rien?...

CLAUDE, riant.

Oh!... Pardon. Suis-je bête!... Je confondais avec un autre!

GENEVIÈVE.

Un autre?

CLAUDE.

Oui... qui traite à peu près le même sujet... Mais j'y suis maintenant... « *L'Ineffable Mystère,* » qui a paru le mois dernier chez...

Il tâche de lire le nom de l'éditeur.

GENEVIÈVE, s'apercevant de la manœuvre et retournant le volume.

Chez Charpentier.

CLAUDE.

J'allais le dire... chez Charpentier.

GENEVIÈVE, lui montrant la couverture.

Ou chez Ollendorff?

CLAUDE.

Tiens, oui!... Charpentier, c'était l'autre... l'autre livre... celui qui traitait le même sujet... (Geneviève,

dépitée, jette le livre, prend la corbeille, et se dirige vers le fond, à gauche.) Comment... vous partez?... Pourquoi?

GENEVIÈVE.

Parce que je n'aime pas qu'on se moque de moi!

CLAUDE.

Oh! Mademoiselle, je vous en prie, ne me croyez pas capable...

GENEVIÈVE.

Comme si un auteur ne se souvenait pas de ses propres ouvrages!... Est-ce vraisemblable?... Il ne se souvient même que de ceux-là; les autres ne l'intéressent guère!

CLAUDE.

Je vous ai dit...

Gaston apparaît au fond à gauche, et écoute.

SCÈNE III

CLAUDE, GENEVIÈVE, GASTON.

GENEVIÈVE, un peu agressive.

Avouez donc la vérité, cher Maître!... Ce sera plus simple. L'occasion vous a paru bonne, sans doute, de noter, en passant, quelques observations psychologiques et vous m'avez fait le grand honneur de me choisir comme sujet!

CLAUDE.

Mais non!

GENEVIÈVE.

Pour me mettre en confiance, vous avez joué le jeu

de vous abaisser à mon modeste niveau, de partager mes idées et de me traiter cordialement en petite camarade... et, moi, je m'y suis laissée prendre!...

CLAUDE.

Je proteste!

GENEVIÈVE.

Je vous ai répondu sans arrière-pensée, à cœur ouvert. Et dans quelque temps, je servirai probablement de type à l'un de vos personnages plus ou moins sympathique!...

CLAUDE.

Mais...

GENEVIÈVE.

Hé bien!.. Ce n'est pas gentil, cher maître, ce que vous avez fait là! Et, si c'est ainsi que vous vous documentez, je ne vous en fais pas mon compliment!...

GASTON, s'avançant.

Ma chère Geneviève, il y a trois catégories de gens dont il faut soigneusement se méfier... les raseurs, les reporters et les romanciers psychologues!

GENEVIÈVE.

Oh! Soyez tranquille, Gaston. La leçon est bonne, je n'y serai pas reprise!

Elle sort au fond, à gauche.

SCÈNE IV

GASTON, CLAUDE.

CLAUDE, à part.

Elle m'a roulé... et c'est elle, qui crie... Voilà bien

les femmes. (Imitant Geneviève.) « Chez Charpentier... non, chez Ollendorff. » Est-ce que je pouvais savoir?

GASTON, après s'être assuré que personne ne pouvait les entendre.

Mes compliments!... Ah!... Tu en fais de belles, toi!

CLAUDE.

Plus bas, malheureux!... Si quelqu'un t'entendait!

GASTON, de mauvaise humeur.

Pas de danger. Ces dames sont toujours à leur toilette. Elles se parent, se bichonnent et se font irrésistibles, à ton intention. Quant à mon beau-père, il met en ordre son musée qu'il veut te faire visiter. Nous pouvons donc causer sans crainte... Ah! ça! Est-ce que tu te moques de moi?

CLAUDE.

Comment!.. Toi aussi?.. Mais non, je ne me moque de personne... pas plus de toi que de mademoiselle Geneviève!.. Ce n'est pas ma faute, si elle s'est imaginée...

GASTON.

Je ne te parle pas de Geneviève. Il ne s'agit pas de Geneviève. Il s'agit de ma femme et de Paul Coudray, que tu représentes en ce moment.

CLAUDE.

Hé bien?

GASTON.

De quoi sommes-nous convenus?.. Qu'est-ce que tu m'as promis? Te le rappelles-tu seulement?

CLAUDE.

Sans doute.

GASTON.

Il n'y paraît guère!

CLAUDE.

Je t'ai dit...

GASTON.

Voici tes propres paroles : « Tu verras comme je » me trainerai à terre, dans la boue... comme je me » montrerai ignoble, abject... un mufle, un vrai » mufle! » Est-ce vrai? M'as-tu dit cela?

CLAUDE.

Oui, mais je ne savais pas que... (Apercevant Dufresnois.) Prenons garde!.. quelqu'un!

SCÈNE V

CLAUDE, GASTON, DUFRESNOIS.

DUFRESNOIS, entrant de gauche, au fond.

Messieurs!...

GASTON.

Bonjour, docteur.

Poignées de mains.

DUFRESNOIS.

Tout le monde va bien ici?

GASTON.

A merveille.

CLAUDE.

Si tu me présentais au docteur, sous mon nom, mon vrai nom?

GASTON, présentant.

Mon ami Claude Barrois.

DUFRESNOIS.

Cher monsieur! (Poignées de mains.) Je suis venu de bonne heure, afin de pouvoir terminer, dans votre laboratoire, les analyses que j'ai commencées hier...

GASTON.

Une minute, mon cher docteur... j'ai besoin de vous.

DUFRESNOIS.

Tout à votre service!

GASTON.

Vous savez ce que mon ami Claude m'a promis à propos de Paul Coudray?

DUFRESNOIS.

Parfaitement. M. Barrois s'est chargé de dépouiller vivement ce littérateur de tout prestige aux yeux de Mme Baudoin. — Hé bien! Où en êtes-vous? — Que s'est-il passé?

GASTON.

Rien, absolument rien!.. Monsieur qui m'avait dit: « Je vais lui démolir son bonhomme en cinq secs, » à ta femme, et si elle n'est pas dégoûtée de moi, » dans les vingt-quatre heures... »

CLAUDE.

Permets! Il n'y a pas encore vingt-quatre heures que je suis ici.

DUFRESNOIS.

C'est juste.

GASTON.

Au train dont il va, il peut rester dix ans... Nous ne serons pas plus avancés!

CLAUDE.

Oh! Dix ans!... Pourquoi pas vingt?

GASTON.

Savez-vous ce qu'il a fait hier soir, pendant le dîner? Il a ébloui, émerveillé tout le monde par sa bonne grâce, son exquise galanterie, sa conversation vive, piquante, spirituelle...

CLAUDE.

Naturellement.

GASTON.

Comme si c'était le moment de montrer sa verve et de faire parade de son esprit!... Mais il faut que monsieur épate les autres!... Il a besoin d'être applaudi! Aussi, j'avais beau le fixer, lui faire des signes... pas moyen de l'arrêter! Ma femme se pâmait d'aise et buvait ses paroles!

CLAUDE, à Dufresnois.

Elle est charmante, madame Baudoin, très intelligente.

GASTON.

Après le dîner, il s'est mis au clavecin; il a chanté comme Fugère et joué comme Pugno!

CLAUDE, à Dufresnois.

J'ai même fait pleurer mademoiselle Geneviève, avec quelques phrases de Schumann.

GASTON.

J'ai cru que ma femme allait se trouver mal de plaisir et d'émotion!... Il aurait voulu lui tourner la tête qu'il ne s'y serait pas pris autrement.

CLAUDE.

Oui, c'est une nature très fine, très artiste...

GASTON.

Mais, sacrebleu!... je ne t'ai pas dit de lui faire la cour à ma femme, de l'affoler, de la séduire!

CLAUDE.

Je n'ai pas non plus l'intention...

DUFRESNOIS.

Hé! Ce ne serait peut-être pas si bête! Une cour pressante, brutale, qui la révolterait, l'indignerait...

GASTON.

Non, merci. Je ne serais pas tranquille. Mais enfin, si c'est en agissant de la sorte que tu prétends la dégoûter de toi?... Si c'est là ce que tu appelles « te » traîner dans la boue, te montrer ignoble, abject... » un mufle, un vrai mufle? »

CLAUDE.

Hé!... Mon cher, ce n'est pas si facile que ça!... Tu en parles à ton aise, toi!... N'est pas mufle qui veut!

DUFRESNOIS.

Moi, je ne pourrais pas!

CLAUDE

Et puis, il ne faut rien brusquer. Si je m'étais conduit, dès la première heure, comme un être grossier et mal élevé, est-ce que ça aurait paru vraisemblable? Il est évident pour tout le monde qu'un homme comme Paul Coudray... N'est-ce pas, docteur?

DUFRESNOIS.

En effet. (A Gaston.) Il a raison.

GASTON.

Enfin, oui ou non, vas-tu t'exécuter? Tiendras-tu ta promesse?

CLAUDE.

Sans doute.

GASTON.

Alors, quand commences-tu ?... Qu'est-ce que tu attends ?...

CLAUDE.

Mais... une occasion.

GASTON.

Hé bien ! Au déjeuner, tu en auras des occasions !.. Voyons, qu'est-ce que tu comptes faire, au déjeuner?

CLAUDE.

Dame !... Je vais manger... je vais boire...

GASTON.

Oui, c'est cela !... Mange... mange beaucoup, mange énormément, gloutonnement, salement même !

CLAUDE.

Ah ! Non !

GASTON.

Empiffre-toi comme un goinfre !... Ça dégoûte les femmes. Et puis bois... bois comme un trou !... Grise-toi... et dis des inconvenances au dessert !

DUFRESNOIS, riant.

Vous êtes féroce !

CLAUDE.

Voyons, mon vieux, tu n'y penses pas ! Ce serait me fermer les portes de cette maison ! Je n'oserais plus jamais m'y représenter !

GASTON.

Hé bien ! Tu n'y remettras pas les pieds. Rien ne t'oblige à y revenir.

CLAUDE.

Mais si !

GASTON.

Mais non! C'est moi qui me dérangerai, qui irai te voir chez toi, voilà tout. (Il tire de sa poche une petite pipe en terre, presque noire.) Tiens, prends ça.

CLAUDE.

Qu'est-ce que c'est?

GASTON.

Une pipe, une vieille pipe en terre, le brûle-gueule du jardinier. Je viens de la trouver dans la serre.

DUFRESNOIS.

Elle est ignoble!

CLAUDE.

Infecte!

GASTON.

Et elle sent mauvais!... Pouah!... Tu vas la fumer devant ces dames.

CLAUDE.

Moi?

GASTON.

Et tu cracheras par terre, dans le salon!... Si ça ne leur produit pas un certain effet...

CLAUDE.

Ah!... Non, non!

Dufresnois rit.

GASTON.

Tu refuses encore?

CLAUDE.

Carrément!... D'abord, j'ai horreur de la pipe!... Et puis, je ne veux pas me mettre ça dans la bouche!

GASTON.

Si tu ne veux rien faire, dis-le tout de suite; ce sera plus simple !...

DUFRESNOIS.

Voyons, cher monsieur, un peu de patience! Donnez-lui le temps.

GASTON.

J'ai eu tort, je le vois, de compter sur toi, sur ta vieille amitié!

CLAUDE.

Mais pas du tout!... Je veux, au contraire, te servir de toutes mes forces, comme je te l'ai promis. Seulement, demande-moi des choses possibles; laisse-moi le choix des moyens!.. Jamais personne ne croirait que Paul Coudray a les allures d'un ivrogne et la tenue d'un palefrenier... Laisse-moi faire, te dis-je, aie confiance en moi!... Que t'importe comment je m'y prendrai, pourvu que je réussisse!...

Chloé entre de droite, troisième plan.

GASTON, bas à Claude.

Tiens, la tante!... Commence par elle... entraîne-toi... fais-toi la main !

CLAUDE, bas.

Soit!... Je vais essayer!

SCÈNE VI

CLAUDE, GASTON, DUFRESNOIS, CHLOÉ

DUFRESNOIS.

Votre santé est bonne, mademoiselle?

CHLOÉ.

Excellente, mon cher docteur!

Poignées de mains.

DUFRESNOIS.

Je m'en réjouis et... je me sauve!

CHLOÉ.

Comment?... Mais vous déjeunez avec nous?

DUFRESNOIS.

Je me garderai bien de l'oublier! A tout à l'heure.

Il sort par le fond gauche.

CHLOÉ, à Claude.

Et vous, cher Maître, avez-vous bien dormi?

CLAUDE, qui s'est vissé à l'œil un monocle.

Comme une souche, mademoiselle, une vraie souche!... J'ai même dû, selon mon habitude, ronfler ainsi qu'un fort sabot!

CHLOÉ.

Comment, cher Maître, vous ronflez?...

CLAUDE.

Ainsi qu'un fort sabot!

CHLOÉ.

Non, je ne veux pas le croire!

CLAUDE.

C'est la vérité pourtant et, ma foi, je ne m'en cache pas !... Rien, du reste, n'est plus commun et je parierais bien que vous aussi, mademoiselle..

CHLOÉ, offusquée.

Mais non, monsieur !

CLAUDE.

Bah !... Pourquoi ne pas imiter ma franchise ?... Que diable, ce n'est pas déshonorant !...

CHLOÉ.

Mais je vous assure...

CLAUDE.

Tenez, je vous vois d'ici, en camisole, couchée dans votre lit, coiffée d'un vaste bonnet de nuit, la bouche ouverte, et mêlant agréablement les grondements du tuyau d'orgue aux soupirs de la petite flûte !

Il imite le bruit du ronflement.

CHLOÉ.

Oh ! quelle horreur !

GASTON, bas.

Bien !... Continue !

CLAUDE.

Mais ne vous en défendez donc pas !... Est-ce un crime ?... Vous surtout, qui reposez... seule... vous ne pouvez gêner personne !

CHLOÉ, furieuse.

Encore une fois, monsieur... !

CLAUDE, riant.

Non, elle n'avouera pas !

GASTON, sèchement.

J'ai le regret de vous dire, monsieur, que votre plaisanterie me semble absolument déplacée.

CLAUDE.

Dites plutôt que mademoiselle est d'une coquetterie... au-dessus de la moyenne!... Coquette!... Si c'est permis... à son âge!...

CHLOÉ, suffoquant de colère.

Oh!... c'est trop fort!

GASTON.

Monsieur, je ne suis ni poète célèbre, ni romancier illustre, mais je ne tolérerai pas plus longtemps que vous traitiez de la sorte une personne que tous ici nous aimons et nous respectons!

CHLOÉ.

Merci, Gaston, merci! Mais laissez cela, je vous en prie! Ne faites pas à ces attaques indignes l'honneur de les relever. Méprisez-les comme je les méprise moi-même!... (A part.) Ah! le manant... le manant.

Elle sort au fond à gauche.

CLAUDE, enlevant son monocle.

Hé bien. Es-tu content?

GASTON.

Parfait!... C'est parfait!

CLAUDE.

Ça n'a pas traîné, hein?

GASTON.

Oh!... Non!... Elle qui l'admirait, qui l'exaltait, qui l'adorait!... Car Paul Coudray était un Dieu pour elle, comme pour ma femme...

CLAUDE.

Je crois que, maintenant...

GASTON.

Oh!... C'est fini!.. Tu l'as blessée au vif... elle ne te pardonnera jamais

CLAUDE, ennuyé.

Ah ! Tu crois ? Diable !... J'ai peut-être été un peu loin, moi ?

GASTON.

Mais non !... Ça n'a pas d'importance.

CLAUDE.

C'est égal !... J'avais déjà déplu, sans le vouloir, à mademoiselle Geneviève... et voilà sa tante qui me prend en grippe !

GASTON.

Hé bien ?

CLAUDE.

Hé bien !... Je vais finir par me mettre à dos toute la maison !

GASTON.

Mais j'y compte absolument !... Fâche-toi maintenant avec ma femme et tu pourras t'en aller, chargé de toutes mes bénédictions !

CLAUDE.

Ah !... Tu me mettras à la porte ?

GASTON.

Non, mais ta position ici sera devenue tellement difficile !... Et puis, qu'est-ce que ça peut te faire ?

CLAUDE.

Mais ça me fait beaucoup ! Je...

GASTON.

Puisque j'irai te voir chez toi... à Paris !... Ah !... surtout, prends garde, avec ma femme ! Observe-toi, méfie-toi bien !... Ne fais pas comme hier soir !... Si elle te flatte, ne va pas t'emballer... et ne te monte pas la tête, si elle te complimente !..

CLAUDE.

Sois tranquille !

GASTON.

Ne fais pas l'aimable, le gracieux, le spirituel !... Ne pense qu'à une chose : te rabaisser à ses yeux, te dépoétiser, te mettre plus bas que terre !

CLAUDE.

Entendu !...

GASTON.

Tiens !... Pour plus de sûreté, pendant que tu causeras avec elle, moi, au loin, je jouerai du cor de chasse.

CLAUDE.

Du cor de chasse?

GASTON.

Oui, ça te rappellera à la réalité de ton rôle, si tu étais parfois tenté de l'oublier.

CLAUDE.

Bon !...

GASTON.

Attention ! Mon beau-père !...

Colombin entre du fond, gauche.

CLAUDE, à part, riant.

Du cor de chasse?

SCÈNE VII

CLAUDE, GASTON, COLOMBIN.

COLOMBIN.

Votre santé est bonne, ce matin, cher Maître?

CLAUDE.

Excellente, merci.

Poignées de mains.

COLOMBIN.

Je ne sais pas ce que peut avoir ma sœur : elle vient de passer tout près de moi, sans me voir, agitée, frémissante, parlant, gesticulant...

CLAUDE.

Une simple plaisanterie... peut-être un peu vive, que je me suis permise, sans mauvaise intention... et dont mademoiselle Chloé s'est formalisée !... J'ai eu tort et je m'en excuserai tout à l'heure.

Gaston fait des signes pour l'empêcher de parler ainsi.

COLOMBIN.

Ne vous tourmentez pas !... Chloé montre parfois une susceptibilité ridicule, mais elle n'a pas de rancune ; dans une heure, elle n'y pensera plus !... Vous vous êtes promené, ce matin, dans le parc?

CLAUDE, étourdiment.

Oui, il est merveilleux... J'ai admiré surtout une allée de marronniers. Quels arbres magnifiques !... Je ne croyais pas qu'il y en eût de si beaux en France!

GASTON, à part.

Maladroit! (Haut, lui faisant des signes.) Mais vous les connaissiez?

CLAUDE.

Sans doute... sans doute !... Je veux dire que, nulle part, je n'ai rencontré les pareils.

COLOMBIN.

Et la grotte?... Que pensez-vous de la grotte?...

CLAUDE.

Oh !... Superbe, la grotte !... Et ça m'a fait grand plaisir de la revoir.

COLOMBIN, surpris.

Ah !

GASTON, faisant des signes.

Mais vous ne l'avez jamais vue : c'est M. Colombin qui l'a construite.

CLAUDE, à part.

Diable ! (Haut.) Je vous demande pardon, cher monsieur, je l'avais déjà vue... en Italie, près de Florence...

COLOMBIN.

Allons donc !...

CLAUDE.

Peut-être un peu plus grande que la vôtre, qui en est l'exacte reproduction.

COLOMBIN.

Fiez-vous donc aux architectes ! Le mien était si fier de l'originalité de son œuvre !.. « Une véritable inspiration, » disait-il. Et ce n'est qu'une copie, une simple copie ! Heureusement je n'ai pas encore payé son mémoire ! (Marguerite entre de droite, au fond, un livre à la main.) Ah !... Voici madame ma fille !...

SCÈNE VIII

CLAUDE, GASTON, COLOMBIN, MARGUERITE.

GASTON, à part.

Elle s'est mise en frais. (Bas à Claude.) Attention, toi !... Attaque !...

COLOMBIN, embrassant Marguerite.

Quelle toilette !... Tu es éblouissante !

CLAUDE, saluant.

Madame...

MARGUERITE.

Comment allez-vous, ce matin, cher Maître ?

CLAUDE.

Très bien ! Et vous, chère Madame ?

MARGUERITE.

Moi, je viens de passer, avec vous, une heure délicieuse !

CLAUDE.

Avec moi ?

Colombin avance le fauteuil de J.-J. Rousseau.

MARGUERITE, montrant le livre qu'elle pose sur la table.

Je relisais votre chef-d'œuvre : « *Les Baisers mortels* ! »

CLAUDE.

Ah !... Vous... relisiez... ?

GASTON, à Claude

Allons, va !... C'est le moment !...

CLAUDE, à part.

Qu'est-ce que je vais lui dire ?

MARGUERITE.

Quelle poésie intense et variée ! Charme pénétrant et cinglante ironie, tendre douceur et force virile, toutes les cordes ont vibré sous vos doigts inspirés !

GASTON, à part.

Elle le mange des yeux !

CLAUDE, avec fatuité. Il a mis son monocle qu'il gardera pendant toute la scène.

Oui, je crois, en effet, que, depuis Victor Hugo, on n'a rien écrit de plus admirable.

COLOMBIN, surpris, à part.

Mazette !

CLAUDE, avec dédain

Et encore... Victor Hugo... bien bourgeois, bien poncif... Que restera-t-il de lui dans vingt ans?

GASTON, avec ironie.

Fort peu de chose!... Tandis que vous, cher Maître?...

CLAUDE.

Moi, cher monsieur, je suis bien tranquille!... Pas une de mes œuvres ne bougera... pas une!... C'est en bronze!...

MARGUERITE.

Oh! Oui!...

COLOMBIN, à part.

Il se moque de nous. (Haut.) Vous ne parlez pas sérieusement?

CLAUDE.

Je suis toujours sérieux, quand il s'agit de moi!

COLOMBIN.

Oh!... Pardon!... Je croyais...

GASTON.

Vous savez vous apprécier à votre juste valeur?

CLAUDE.

Et j'ai le courage assez rare de dire tout haut ce que je pense tout bas. Quand elle n'est pas le comble de l'orgueil, la modestie est le propre des sots et des natures inférieures. Je ne suis pas comme M. Jourdain qui faisait de la prose, sans s'en douter; et lorsque j'écris des vers sublimes, c'est bien le moins, il me semble, que je sois le premier à m'en apercevoir.

GASTON, ironique.

Evidemment!

MARGUERITE, à part.

Quelle assurance!

COLOMBIN.

Ce qui m'étonne, c'est que vous ne soyez pas encore décoré.

CLAUDE.

Ah!... Si je voulais!... Mais c'est devenu si banal!... Qui n'est pas décoré aujourd'hui?

COLOMBIN.

Mais... moi!

MARGUERITE, riant.

Et ce n'est pas l'envie qui t'en manque!

COLOMBIN.

Je l'avoue.

CLAUDE.

Pour avoir la croix, il faut la demander... et cela, jamais!

MARGUERITE, à part

Il est fier!

COLOMBIN.

Moi, je la demande tous les ans et...

CLAUDE.

Quand on s'appelle Paul Coudray, on accepte... on ne sollicite pas!... Tant pis pour le gouvernement qui ne sait pas le comprendre!... Je me tiens au-dessus des récompenses officielles et l'admiration des hommes me suffit!...

COLOMBIN.

En bronze... comme vos œuvres!...

MARGUERITE.

Celle de vos poésies que j'aime par dessus tout, Maître, c'est : « *l'Aubade à la Bien-Aimée,* » que je ne me lasse pas de relire !

CLAUDE.

Ah !... « *L'Aubade à la Bien-Aimée* !... » Ma plus belle inspiration !

MARGUERITE, déclamant.

Comme l'enfant qui pleure en rêve
Et s'apaise, quand l'aube luit,
Mon âme pleure dans la nuit...
Tu parais et le jour se lève.

CLAUDE, s'extasiant.

C'est exquis !... Mal récité.

MARGUERITE, confuse.

Ah !

CLAUDE.

Mais exquis !

COLOMBIN, à part.

Pas poli, le cher Maître !

GASTON, prenant le livre et l'ouvrant.

Ce que je préfère, moi, dans les « *Baisers mortels...* »

CLAUDE.

Vous les avez lus, monsieur ?

GASTON.

Certainement !... Et ce qui m'a le plus touché, c'est « *l'Escalier d'Amour.* »

CLAUDE.

Ah ! « *L'Escalier d'Amour* !... » Ma plus belle inspiration !

COLOMBIN, à part.

Aussi?...

GASTON, lisant.

Immense escalier de la bêtise humaine,
Nous te gravissons tous, joyeux, désespérés
Ou comiques, rivés tous à la même chaine...
Et la femme, le front penché sur notre peine
Nous regarde, en riant, du sommet des degrés!

Nous te parcourons tous, ô chemin lamentable
Et charmant, encombré de sages et de fous,
Où les serments d'amour s'écrivent sur le sable,
Où la foule se rue, heureuse et misérable...
Calvaire ensanglanté, que l'on monte à genoux!

CLAUDE, avec conviction.

Est-ce beau!.. Est-ce beau!

COLOMBIN.

Oui. Mais peu aimable pour les dames!

GASTON.

Mais terriblement vrai!.. Ah! Monsieur, comme c'est observé! Comme c'est vécu!..

CLAUDE.

J'ai l'habitude de tailler en pleine chair.

COLOMBIN, à part

Ah! Quel poseur!

GASTON.

Combien d'hommes, qui ont enfermé dans un seul et unique amour toutes leurs joies, leurs rêves et leurs espérances... et qui se voient brusquement méconnus, dédaignés, raillés même par celle qui leur est plus chère que la vie!.. Ils souffrent en silence, les tristes amoureux, non pas résignés, mais patients, espérant toujours le mot, le regard, qui leur annon-

cera la fin de l'épreuve et le retour de l'Aimée!.. Mais elle, indifférente au cœur qu'elle déchire, se moque du pauvre diable et poursuit, inconsciente, son nouveau caprice ou sa chimère nouvelle!

Marguerite paraît émue.

COLOMBIN, à part.

Pauvre Gaston!

GASTON.

Et la femme, le front penché sur notre peine,
Nous regarde, en riant, du sommet des degrés!

Il jette le livre sur la table.

MARGUERITE, un peu troublée.

Lorsque deux cœurs cessent de se comprendre, est-ce donc toujours la femme qui est nécessairement la coupable?

CLAUDE, vivement.

Au contraire, c'est l'homme, c'est toujours l'homme

GASTON.

Vraiment?

CLAUDE.

Si la femme le délaisse, c'est qu'il n'a pas su se faire aimer... Tant pis pour lui, alors! Il n'a que ce qu'il mérite! Voyez-vous, aimer n'est rien! Etre aimé. tout est là!

COLOMBIN.

Quelle morale!

CLAUDE.

Et pour être aimé, tous les moyens sont bons!..

GASTON.

Pardon!..

CLAUDE.

Ainsi, moi, je puis dire que j'ai été l'homme le plus recherché, le plus adulé, le plus aimé de tout Paris...

COLOMBIN, à part.

Il est répugnant !

CLAUDE.

J'ai donc une certaine habitude des femmes ! Hé bien ! J'ai remarqué qu'il y en a, et plus nombreuses qu'on ne croit, dont on ne peut venir à bout qu'en tapant dessus !

MARGUERITE.

Oh !

GASTON.

Mais c'est odieux !

COLOMBIN.

Vous avez frappé des femmes, vous ?

CLAUDE.

Quelquefois, oui... et pas avec une fleur ! Et ça m'a toujours réussi !..

COLOMBIN, à part.

Sauvage, va !

Il enlève le fauteuil.

CLAUDE, bas, à Gaston.

Si tu n'es pas content !

GASTON, bas à Claude

Bravo !..

MARGUERITE, à part.

Comme il doit savoir aimer !..

SCÈNE IX

LES MÊMES, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, elle a sa corbeille pleine de fleurs coupées elle entre du fond, gauche.

Gaston, M. Dufresnois vous prie d'aller le retrouver au laboratoire.

GASTON.

Le docteur?

GENEVIÈVE.

Il est, paraît-il, très embarrassé et réclame vos lumières!..

GASTON.

J'y vais.

CLAUDE, à part.

Est-elle jolie avec toutes ces fleurs!

GASTON.

Vous, Geneviève, ayez soin de bien fermer vos portes : M. Paul Coudray redoute follement les courants d'air.

CLAUDE, à part.

Moi?

GASTON.

A cause de ses rhumatismes.

CLAUDE, à part, ennuyé.

Ah!.. non! (Haut.) Permettez!..

GASTON.

Vous m'avez dit, il y a cinq minutes, que vous étiez perclus de douleurs..

MARGUERITE, à part.

Déjà !

CLAUDE.

Mais pas du tout !..

GASTON.

Pourquoi vous en défendre ?.. Ce n'est pas un crime.

GENEVIÈVE, à Claude.

Soyez tranquille, monsieur, je ferai bien attention ! (Elle va fermer la porte, au fond à gauche, puis revient en scène. — A Gaston.) Une idée ! Si nous mettions le paravent !

CLAUDE, furieux et indiquant qu'il ne permet pas.

Ah ! non ! non !

GENEVIÈVE, à Gaston.

Pauvre homme ! Si jeune et déjà perclus ! Quel dommage !

GASTON à Geneviève.

Oui. Pas de chance !

GENEVIÈVE, regardant Claude.

Il a l'air furieux.

Elle sort à droite, au fond, emportant ses fleurs.

GASTON.

A propos, mon cher beau-père, vous avez de l'absinthe ici ?

COLOMBIN.

De l'absinthe ?

GASTON.

Si vous n'en avez pas, envoyez-en chercher. M. Paul Coudray m'a avoué qu'il lui était impossible de travailler, sans avoir devant lui un verre et une bouteille d'absinthe.

MARGUERITE, bas à Colombin.

De l'absinthe..? Lui !..

COLOMBIN, bas à Marguerite.

Hé bien !.. Ça ne m'étonne pas !

CLAUDE, mécontent, à part.

Ah ! non, il abuse !

COLOMBIN.

Je vais en faire acheter, cher Maître.

CLAUDE, sèchement.

Oh ! Rien ne presse.

COLOMBIN, ironique.

Vous n'avez pas une marque préférée ?

CLAUDE, même jeu.

Non...

GASTON.

Prenez la plus forte.

COLOMBIN.

Naturellement. (Bas, à Marguerite.) Joli, ton poète ! Un alcoolique !

GASTON, bas à Claude.

Hardi !.. Va !.. Continue. (Haut.) Vous venez, beau-père ?

COLOMBIN.

Me voici ! Et fermons bien la porte... à cause des courants d'air !..

Il sort, avec Gaston, au fond, à gauche.

SCÈNE X

CLAUDE, MARGUERITE.

CLAUDE, à part, allant rouvrir la porte.

Mais il se fiche de moi! (Un temps.) Me voilà bien! Impotent et ivrogne déclaré!.. Et ça n'est pas fini! Il faut maintenant que je sois un mufle, un vrai mufle... et avec une femme charmante!.. Ah! si j'avais su!...

MARGUERITE

Je suis au désespoir, cher Maître, de vous avoir mécontenté tout à l'heure.

CLAUDE.

Vous m'avez mécontenté?

MARGUERITE.

Bien malgré moi, certes, en récitant si mal les vers de votre délicieuse « *Aubade.* »

CLAUDE.

Oh! je n y pensais déjà plus, chère madame

MARGUERITE.

Il faut me pardonner. Je suis si émue! C'est à peine si j'ose vous parler; et me voilà tremblante devant vous, comme une écolière!...

CLAUDE.

Remettez-vous, je vous en prie.

MARGUERITE.

Je ne puis vous dire le trouble, la joie profonde, que m'a causés votre arrivée si inattendue!... Depuis si longtemps déjà, je vivais avec vous, comme avec

un maître cher, un ami choisi!... J'ai passé tant d'heures heureuses à lire et à relire vos livres admirables qui ont ouvert à mes yeux des mondes ignorés!... Ah!... Tout ce que je vous dois, vous ne le saurez jamais!... Et voilà que se réalise le rêve auquel je n'osais m'arrêter!... Vous êtes là; je vous connais; je vous vois, enfin, tel que vous m'apparaissiez, lorsque mon esprit charmé évoquait votre image!... Et mon idéal est encore dépassé par la réalité!...

CLAUDE, très galant.

Vraiment, madame, je suis confus... je me sens rougir... et je me demande comment je pourrais bien répondre à un accueil aussi... bienveillant!... (On entend dans le lointain une sonnerie de cor de chasse. — Claude à part.) Gaston!... Hum!... Je n'y pensais plus!

Il se lève.

MARGUERITE.

Pardonnez-moi... Je suis folle!... C'est bien vrai, alors, vous ne m'en voulez plus d'avoir estropié vos vers?

CLAUDE, prenant un ton ironique et dégagé.
Il a mis son monocle.

Mais du tout, chère madame!... Vous avez fait de votre mieux, je ne puis vraiment exiger davantage. C'est, d'ailleurs, sans aucune importance. Lorsqu'un pianiste inhabile écorche la Sonate Pathétique, le chef-d'œuvre de Beethoven ne s'en trouve pas amoindri. On siffle l'exécutant maladroit, mais l'inspiration du maître demeure éternelle!...

MARGUERITE, blessée.

Vous êtes sévère pour moi!

Elle va au petit meuble et y prend le carnet.

CLAUDE, à part.

La voilà fâchée !... Ça va bien ! Mais c'est dur de lui parler ainsi !...

MARGUERITE.

Je vais vous remettre votre petit carnet de notes, ainsi que différents objets que j'ai trouvés également dans un tiroir.

CLAUDE.

Pour le carnet, il reste bien entendu que je vous le rendrai, comme je vous l'ai promis.

MARGUERITE, toujours un peu froissée.

Je vous en remercie !...

CLAUDE, prenant le carnet et le feuilletant.

Ah ! vous avez de la chance !... Gardez-le bien... ne l'égarez pas !... Pour un marchand d'autographes, ça vaut cinq cents francs comme un sou !

MARGUERITE, vivement.

Oh ! alors, conservez-le ! Je serais désolée de vous dépouiller...

Elle retourne au petit meuble.

CLAUDE, noblement.

Non pas ! Ce qui est dit est dit.

Il met le carnet dans sa poche.

MARGUERITE.

Voici un porte-plume qui doit aussi vous appartenir, et trois cartes de visite à votre nom... Ah ! Pardon... Je n'en vois plus que deux... il en manque une...

CLAUDE, à part.

Diable !... Pourvu qu'elle n'aille pas se douter !...

MARGUERITE.

Non, j'ai beau chercher... je ne la retrouve pas !

CLAUDE, noblement.

Oh ! Laissez ! Ces objets n'ont aucune espèce de valeur ; je me reprocherais de vous en priver !

MARGUERITE, ironique.

Vous me comblez !... Voici deux factures de votre marchand de bois, s'élevant à 275 francs.

CLAUDE.

Acquittées, ces factures ?

Il les prend.

MARGUERITE.

Non.

CLAUDE.

Alors, elles sont inutiles... (Il les déchire.) Comme je n'ai pas l'intention de les payer !

MARGUERITE.

Ah ! Cependant, si vous les devez ?

CLAUDE, riant.

Oh ! La raison n'est pas suffisante !... D'abord, je suis ici incognito ; personne dans le pays ne se doute de ma présence et je serais vraiment naïf de la révéler à mes créanciers. Et puis, entre nous, nos bons fournisseurs nous volent assez impudemment pour que nous leur rendions la pareille, sans aucun scrupule, quand l'occasion s'en présente.

MARGUERITE.

Vous avez l'esprit large.

CLAUDE

Très large !

MARGUERITE.

Enfin, voici trois lettres : deux sont signées Gabrielle... et c'est vous qui avez écrit la troisième.

CLAUDE.

Moi ?... Ah ! Par exemple, je suis curieux...

Il prend les lettres.

MARGUERITE.

Vous ne m'en voudrez pas d'en avoir pris connaissance... non par indiscrétion, mais par curiosité littéraire, par...

CLAUDE.

Par admiration pour moi !... Mais c'est bien naturel, et vous êtes tout excusée, chère madame !... (Lisant difficilement.) « Mon... mon... » (A part.) En voilà une sale écriture !... (Haut. — Lisant toujours difficilement.) « Mon Hortense... a... adorée... « (A Marguerite.) J'écris si mal qu'il m'est impossible de me lire !... Et vous l'avez déchiffrée, cette lettre ?

MARGUERITE.

Je l'ai lue et relue bien souvent !...

CLAUDE.

Bah !... (Lisant.) « Voilà... deux... deux heures à... à peine... »

MARGUERITE, récitant.

« Voilà deux heures à peine que tu m'as quitté, ma » bien-aimée, et tu es toujours présente à mon cœur !.. » Ton parfum léger flotte autour de moi : mes lèvres » ont gardé le goût de ton baiser ; ton clair visage » est là, qui me sourit, et dans tes yeux un peu las se » lisent la tendre confiance et la joie de l'abandon !.. » En vain, je veux travailler !... La plume reste » inutile entre mes doigts et ma pensée, rebelle de- » vant la phrase commencée, s'élance et vole auprès » de toi, éperdûment ! »

CLAUDE, à part, retirant son monocle.

Cristi ! Elle a bien dit ça !

MARGUERITE.

Elle devait être bien belle pour inspirer de tels regrets ! Jamais on ne m'écrira, à moi, une lettre pareille !

CLAUDE, très galant.

Il me semble, chère madame, que vous n'avez pas trop à vous plaindre. Votre beauté est assez éclatante pour mériter tous les hommages !

MARGUERITE.

Pourquoi me dites-vous cela, puisque vous ne le pensez pas ?

CLAUDE, chaleureusement.

Mais si, je le pense... et très sincèrement, je vous le jure ! Vous ne me croyez pas ?

MARGUERITE.

Si, je vous crois... je veux vous croire !...

On entend au lointain une sonnerie de cor de chasse.

CLAUDE, à part.

Diable !

Il change d'attitude et écoute.

MARGUERITE, à part, énervée.

Ah !... ce cor de chasse !... ce cor de chasse !...

CLAUDE. Il a remis son monocle.

C'est votre mari ?

MARGUERITE.

Oui.

CLAUDE.

Il en joue bien.

Il chantonne l'air joué par le cor de chasse.

MARGUERITE.

Vous l'aimiez bien, cette femme ?

CLAUDE, légèrement.

Oh!... Aimer, c'est peut-être beaucoup dire!... Enfin, j'avoue que, pendant un moment, j'ai eu pour elle un certain béguin! Jolie fille, du reste, mais raseuse et sentimentale en diable!... Et moi, vous savez, les femmes à sentiment... non, merci!.. Et puis, elle avait la manie déplorable de me réciter mes vers!

MARGUERITE.

Aussi mal que moi?

CLAUDE.

Alors, vous comprenez, dès qu'il m'a été possible de la semer, sans secousse...

MARGUERITE.

Et vous lui écriviez des lettres comme celle-ci?... N'est-ce donc pas là le langage de la passion?

CLAUDE, souriant.

C'est plutôt ce qu'on nomme de la littérature. A ce moment-là, je travaillais à un roman pour la Revue de Paris, dans lequel j'insérais soigneusement toutes les épitres enflammées que j'adressais à cette brave Hortense...

MARGUERITE, contenant son indignation

Comment, monsieur?... Vos lettres?... Vos lettres d'amour?

CLAUDE.

Mon Dieu, oui! Elles étaient à deux fins : ma maîtresse les couvrait de ses baisers... et on me les payait cent francs la page!...

MARGUERITE.

Mais... c'est abominable!

CLAUDE.

En quoi, je vous prie? Hortense n'y a rien perdu... et j'y ai gagné, moi, une fort jolie somme... Donc, idée ingénieuse et très bonne combinaison. (A part.) Ah! Que c'est dur de dire ces choses-là!...

MARGUERITE.

Oh!... Trafiquer ainsi des plus nobles sentiments... mélanger l'amour et l'argent!...

CLAUDE.

Mais rien de plus naturel, au siècle où nous vivons; et cela se voit tous les jours!

MARGUERITE.

Est-ce possible que vous teniez un pareil langage? Vous que j'avais placé si haut!... Quelle désillusion! Cela me fait mal de vous entendre parler ainsi!...

CLAUDE.

Voyons, chère madame, pas d'enfantillages... pas de romanesque!... Soyons pratiques!...

MARGUERITE, amèrement.

Pratiques!...

CLAUDE.

Tenez, lorsqu'on se marie, est-ce qu'on n'épouse pas une femme pour sa dot?

MARGUERITE, vivement.

Pas toujours, Dieu merci!

CLAUDE.

Oui, je sais, il y a quelques timides exceptions... Mais si peu nombreuses! Vous, par exemple... entre nous!... votre mari ne vous a pas épousée pour vos beaux yeux?... (Geste d'indignation de Marguerite.) bien qu'ils soient, en effet, les plus beaux du monde.

MARGUERITE, révoltée.

C'est ce qui vous trompe, cher Maître !...

CLAUDE.

Allons donc !

MARGUERITE.

Mon mari m'a choisie uniquement par amour et la question d'argent lui était fort indifférente !

CLAUDE, ironique.

Alors c'est un héros, madame, un héros des anciens temps... et ceci fait son éloge aussi bien que le vôtre !... Vous devez être fière de lui et l'apprécier à sa valeur, qui est exceptionnelle !

MARGUERITE.

Je puis même vous affirmer que vos discours me le font apprécier encore davantage !

CLAUDE, ironique.

Vraiment ?... J'en suis fort aise !... Et vous me voyez sincèrement ravi d'avoir enfin rencontré sur mon chemin cette chose introuvable : un ménage, où l'amour règne et où l'argent ne gouverne pas !...

Geneviève entre de droite au fond, rapportant le vase garni de fleurs nouvelles. Claude change immédiatement d'attitude et laisse tomber son monocle.

SCÈNE XI

CLAUDE, MARGUERITE, GENEVIÈVE, puis GASTON.

GENEVIÈVE, très gaie.

Prends bien garde, ô ma sœur... méfie-toi !... M.

Paul Coudray n a pas son pareil pour faire parler les gens sans qu'ils s'en aperçoivent.

CLAUDE, très aimable et très gai.

Mais je proteste.

GENEVIÈVE.

Il intercale ensuite leurs confidences involontaires dans ses romans si appréciés.

MARGUERITE, ironique.

Il n'y a pas de petits profits!

Gaston paraît au fond à gauche et écoute.

CLAUDE.

N'en croyez rien, je vous prie!

GASTON, à part.

Voyons. Où en sont-ils?

MARGUERITE, sèchement.

Oh! Ne vous gênez pas, cher Maître, et utilisez notre conversation, si bon vous semble! Je n'ai rien à changer à mes paroles. Selon vous, il n'existe au monde qu'une seule chose : l'argent...

GENEVIÈVE.

Oh!

GASTON, à part.

Bien!

CLAUDE.

Mais non, je...

MARGUERITE.

Et vous estimez que, pour un homme qui se marie, le chiffre de la dot est seul appréciable...

GENEVIÈVE

Est-ce possible?

GASTON, à part.

Très bien !

CLAUDE.

Mais pas du tout, jamais je n'ai pensé...

MARGUERITE.

Comment?... Vous ne m'avez pas dit tout à l'heure?

CLAUDE.

Mais vous ne m'avez pas compris, chère madame. .

MARGUERITE.

Cependant...

CLAUDE.

Ou alors je me serai bien mal expliqué !...

GASTON, à part.

Il se rétracte?

CLAUDE, avec feu.

L'argent ?... Mais personne ne le méprise, ne le hait plus que moi!... Certes il règne en maître aujourd'hui et jamais sa puissance détestable ne s'est étalée avec cette impudeur... !

GASTON, à part.

Hein !

CLAUDE.

Tout est à vendre et tout s'achète. Mais si je constate (avec quel dégoût !)... cet abaissement des caractères et cette vénalité des consciences, s'ensuit-il pour cela que je les approuve?... Le croire un seul instant serait me faire la plus cruelle des injures !

GASTON, à part, furieux.

Est-il bête !...

MARGUERITE, à part.

Que dit-il ?

CLAUDE.

Le veau d'or peut se dresser sur toutes nos places publiques, on ne me comptera jamais parmi ses adorateurs!..

GENEVIÈVE, rayonnante.

Que c'est beau, Marguerite, que c'est beau!

GASTON, à part.

Il le fait exprès!...

CLAUDE.

A l'argent, qui salit, qui corrompt, j'oppose, moi, l'amour qui rayonne et purifie; et je laisserais joyeusement tous les trésors du monde pour la grâce de Juliette et le sourire de Marguerite!

GENEVIÈVE, enthousiasmée.

C'est superbe!...

MARGUERITE, à part.

Marguerite!... Mon nom!...

GENEVIÈVE.

Quels accents!... Quelle poésie!... Quelle éloquence!

GASTON, à part, furieux.

Quel crétin! (s'avançant d'un ton furieux et ironique.) Tous mes compliments, cher maître, c'est admirable!

CLAUDE, très ennuyé.

Ah! Vous... Vous étiez là?

GASTON.

Heureusement!... Je ne me serais jamais consolé d'avoir perdu une seule de vos paroles!

CLAUDE.

Vous me flattez!

GASTON, sèchement.

Pas du tout !... Je vous félicite principalement de votre dernière phrase sur le « sourire de Marguerite »... Une trouvaille ! Marguerite, le nom de ma femme !...

CLAUDE.

Mais je parlais de la Marguerite de Faust...

GASTON, furieux.

Je le pense bien. Mais avouez que la coïncidence était assez piquante et que l'allusion...

MARGUERITE.

Mon ami...

GASTON, toujours ironique.

Rassurez-vous, ma chère !... Je n'ai pas l'intention de troubler votre entretien avec ma susceptibilité ridicule... et je laisse monsieur à ses exercices... oratoires ! (A part.) Tu me paieras cela, toi !...

Il sort au fond à gauche.

GENEVIÈVE, à Marguerite.

Gaston est en colère. Prends garde ! Cela va se gâter !...

Elle sort au fond, à droite.

SCÈNE XII

CLAUDE, MARGUERITE.

CLAUDE, à part.

Il est furieux. Je ne pouvais pas deviner qu'il était là, moi !... Tâchons de réparer. Ah ! Quelle corvée !

(Haut, remettant son monocle.) Il a raison votre mari, madame. Il est vraiment un peu susceptible... un peu ridicule...

MARGUERITE, nettement.

Non, pas ridicule... jaloux seulement.

CLAUDE, moqueur.

Jaloux, oui, je m'en étais aperçu !.. Chaque fois que je vous adressais la parole, hier soir, il faisait une figure !..

MARGUERITE, sèchement.

En tous cas, ce n'est pas à vous qu'il appartient de le railler à ce sujet, vous, qui avez si bien décrit les souffrances de la jalousie dans votre roman « *l'Agonie d'un Cœur.* » Rappelez-vous les lettres désolées de Mme de Malbois! Comme elle souffre, elle aussi, des doutes qui la rongent et des soupçons toujours renaissants!

CLAUDE.

Ah! Vous y avez été prise! Tout le monde, du reste. Mais elles ne sont pas de moi, ces lettres!

MARGUERITE.

Et de qui donc?

CLAUDE.

Mais de madame de Malbois elle-même, dont j'ai seulement déguisé le nom.

MARGUERITE.

Comment... ces lettres sont vraies?

CLAUDE.

Absolument. Je n'y ai rien changé... et c'est à moi-même qu'elles sont écrites.

MARGUERITE.

A vous?

CLAUDE, légèrement.

Mon Dieu, oui !.. madame de Malbois m'a beaucoup aimé...

MARGUERITE, contenant son indignation.

Et ce sont ces lettres-là que vous avez publiées?

CLAUDE.

Presque textuellement. L'effet fut immense et le succès foudroyant !.. Jamais un cœur de femme n'avait palpité à nu, agonisé ainsi publiquement !.. Le livre me rapporta plus de deux cent mille francs !.. Une fortune !..

MARGUERITE, écœurée.

Assez, monsieur !.. je vous en prie, assez, assez !..

CLAUDE.

Mais, madame...

Geneviève entre de droite, au fond, un papier à la main. Immédiatement Claude enlève son monocle.

SCÈNE XIII

CLAUDE, MARGUERITE, GENEVIÈVE, puis GASTON.

GENEVIÈVE.

On a su votre arrivée dans le pays, monsieur, et le père Chauveau vient vous présenter sa note.

CLAUDE, très aimable.

Le père Chauveau?

GENEVIÈVE.

Oui. Le charbonnier. Vous lui devez, paraît-il, deux cent soixante-quinze francs, pour fourniture de bois.

MARGUERITE, ironiquement.

Inutile... Monsieur ne paie pas ses dettes.

CLAUDE.

Par exemple!.. Je suis au contraire de l'avis du proverbe : « Qui paie ses dettes s'enrichit! » — Tenez, mademoiselle, voici trois cents francs. Voulez-vous être assez aimable pour les remettre au père Chauveau qui gardera le reste pour les intérêts.

MARGUERITE, à part.

Que signifie?..

GENEVIÈVE.

Vous ne désirez pas le voir, le père Chauveau?..

CLAUDE, vivement.

Non! non! (A part.) Bigre!

GENEVIÈVE, fausse sortie.

Ah! Marguerite, ma tante veut te parler tout de suite.

MARGUERITE.

Où est-elle?

GENEVIÈVE.

Dans sa chambre.

MARGUERITE.

Bien, j'y vais.

Geneviève sort au fond à droite.

CLAUDE, l'air piqué. — Monocle.

Tout à l'heure, madame, vous m'avez imposé silence, en disant « assez, je vous en prie, assez, assez! » Oserais-je vous demander la raison de ces paroles, que je n'ai pas comprises?

MARGUERITE.

Vraiment, vous ne les avez pas comprises?

CLAUDE.

Mon Dieu, non.

MARGUERITE.

Hé bien! Monsieur, tant pis! Je le regrette sincèrement... pour vous!

Gaston entre du fond à gauche.

GASTON.

Je prends simplement le journal et je me sauve!..

Il prend un journal sur le bureau.

MARGUERITE, embrassant brusquement son mari.

Toi, je t'aime, tu entends? Je t'aime, je t'aime, je t'aime..! (A part.) Jamais je ne l'ai embrassé d'aussi bon cœur! Ah! l'odieux personnage!..

Elle sort à droite, troisième plan. Quand elle a refermé la porte, Claude et Gaston se regardent en riant.

CLAUDE, il a enlevé son monocle.

Hé bien?..

GASTON.

Je n'en reviens pas!

CLAUDE.

Es-tu content?

GASTON.

Un ange!.. Tu es un ange!.. Continue...

Il s'esquive joyeusement au fond, à gauche, avec le journal.

CLAUDE.

Ah! Non, non!.. C'est fini!. J'en ai assez!.. Ah!. Le sale métier!.. Enfin, ça y est... pas sans peine... mais ça y est!.. Respirons un brin!

SCÈNE XIV

CLAUDE, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, entrant du fond, à droite.

Je vous rapporte vos vingt-cinq francs, monsieur : Le père Chauveau ne veut accepter que ce qui lui est dû.

Elle lui donne l'argent.

CLAUDE.

Vous voyez, mademoiselle, qu'il y a encore des âmes désintéressées... quoi qu'en dise madame votre sœur ! (Avec indignation.) Quand je pense qu'elle m'accusait, moi... !

GENEVIÈVE.

Un simple malentendu, que vous ne devez pas regretter, puisqu'il vous a fourni l'occasion d'une défense aussi magnifique !.. Est-ce beau de pouvoir donner à ses pensées une pareille expression ! Voilà un don qui me manque tout à fait, à moi, et je serais bien embarrassée, s'il me fallait vous dire tout le plaisir, que j'ai pris à vous entendre. Aussi, je ne vous en veux plus... plus du tout !

CLAUDE.

Vous m'en vouliez donc encore ?

GENEVIÈVE.

Un peu... Mais c'est fini... et je vais vous le prouver tout de suite, en sollicitant de vous... comme d'un ami, un service... un très grand service.

CLAUDE, joyeusement.

Un service ?.. A moi ?.. Parlez, mademoiselle, par-

lez vite !.. (Ils s'assoient, à part.) Elle est ravissante, ravissante !

GENEVIÈVE, embarrassée.

C'est que... c'est .. un peu délicat et difficile à dire. Depuis hier, j'y pense, j'hésite, craignant de me mêler, à tort, d'une chose qui ne me regarde pas. Mais la scène violente, que vient de faire mon beau-frère, m'a tout à coup décidée... et, comme j'ai en vous, monsieur, la confiance la plus grande... je me risque!

CLAUDE.

Soyez certaine, mademoiselle, que vous n'aurez pas à le regretter.

GENEVIÈVE.

Vous avez vu, monsieur, combien Gaston aime sa femme et comme il souffre de la sentir se détacher de lui?

CLAUDE.

En effet, je me suis aperçu...

GENEVIÈVE, désolée.

Cela m'inquiète... Cela me désole! Ah! monsieur! Que faire pour que Marguerite redevienne raisonnable?

CLAUDE.

Ah! oui, que faire?

GENEVIÈVE, naïvement.

Elle ne pensait qu'à vous avant de vous connaître; elle y pensera bien plus encore, maintenant qu'elle vous a vu!... (Claude sourit, à part.) Oh! je vous en prie, trouvez un moyen!... il n'y a pas de temps à perdre. Gaston est à bout, je le sens...

CLAUDE.

Vous désirez que je m'en aille?

GENEVIÈVE, vivement.

Non !... (Se reprenant.) Je veux dire, ça ne changerait rien... la situation resterait toujours la même... et Gaston...

CLAUDE.

Attendez.

GENEVIÈVE.

Vous avez trouvé?

CLAUDE.

Oui... je crois... peut-être... un moyen héroïque, mais certain !

GENEVIÈVE.

Quel moyen ?

CLAUDE, souriant.

C'est que... Cela est aussi... un peu délicat... et difficile à dire...

GENEVIÈVE.

Ah !

CLAUDE.

Ma foi, tant pis ! J'ai également en vous, mademoiselle, la confiance la plus grande... Et je fais comme vous... je me risque !

GENEVIÈVE.

Oh ! vous m'intriguez beaucoup !

CLAUDE.

Quoi qu'il arrive, vous ne m'en voudrez pas?

GENEVIÈVE.

Je vous le promets !

CLAUDE.

Il faut trancher dans le vif ! Pas de demi-mesure !...

Si je puis persuader à madame Baudoin que jamais je n'éprouverai pour elle que la plus parfaite indifférence... elle est sauvée !

GENEVIÈVE.

Vous croyez ?

CLAUDE.

J'en suis sûr !

GENEVIÈVE.

Mais comment la convaincre ?

CLAUDE.

Cela dépend de vous !

GENEVIÈVE.

De moi ?

CLAUDE.

De vous seule !

GENEVIÈVE.

Je ne comprends pas !

CLAUDE.

Vous avez une vive affection pour votre sœur et pour son mari ?

GENEVIÈVE.

Oui, je les aime beaucoup !

CLAUDE.

Beaucoup... ce n'est peut-être pas assez

GENEVIÈVE.

Comment ?

CLAUDE.

Cette affection irait-elle jusqu'à vous sacrifier à leur bonheur ?

GENEVIÈVE.

Me sacrifier ?

CLAUDE, très sérieux et très simple.

En devenant ma femme.

GENEVIÈVE, vivement.

Monsieur !...

CLAUDE, souriant.

Ah ! Vous m'avez promis de ne pas vous fâcher !

GENEVIÈVE, troublée.

Je ne me fâche pas ; mais je m'attendais si peu à cette proposition...

CLAUDE, avec chaleur.

Et moi, mademoiselle, croyez-vous donc que je n'aurais pas été surpris, si l'on m'avait dit, il y a une heure, que j'allais vous tenir un pareil langage?.. (Exagérant.) Mais il ne s'agit pas de nous...

GENEVIÈVE.

Mais si !...

CLAUDE, avec une exagération toujours croissante.

Non !... Il s'agit de votre sœur, de votre pauvre sœur qui vous est si chère et dont le bonheur peut se trouver à jamais compromis!

GENEVIÈVE.

Sans doute, mais...

CLAUDE.

Il s'agit aussi de cet honnête homme, de ce mari infortuné, qui adore sa femme et que le désespoir peut précipiter à des actes irréparables!.. Laisserons-nous périr ces malheureux... ou voulez-vous les sauver?.. Tout est là!... (Ton naturel et insinuant.) Car notre mariage aurait pour résultat certain de modifier complètement les sentiments de madame Baudoin à mon égard!... Songez donc : le mari de sa sœur!... Le fossé serait infranchissable!

GENEVIÈVE, avec malice.

En tout cas, monsieur, si je me sacrifiais, comme vous dites, au bonheur de Marguerite... vous n'auriez, vous, aucune raison...

CLAUDE, exagérant.

Oh ! Ne parlons pas de moi !

GENEVIÈVE.

Comment !

CLAUDE.

Je ne compte pas, moi !

GENEVIÈVE.

Pourtant, si vous m'épousiez...

CLAUDE.

Ne voyons que le but, le but admirable que nous voulons atteindre !

GENEVIÈVE.

Encore une fois, vous n'auriez, vous, aucune raison...

CLAUDE.

Mais n'est-ce pas moi qui ai causé, bien involontairement, cette déplorable situation ? Et ne dois-je pas faire mes efforts pour réparer, autant que cela m'est possible...

GENEVIÈVE, moqueuse.

Ce sentiment chevaleresque est tout à votre honneur. Mais ce serait très mal à moi d'accepter une pareille abnégation... que vous regretteriez sans doute, plus tard... quand vous ne brûleriez plus de la fièvre du sacrifice !

CLAUDE, amoureusement.

Et si je vous disais, mademoiselle, que votre charme

m'a conquis, que votre grâce m'a captivé et que mon rêve le plus ardent... (Sur un geste de Geneviève.) Mais non, je ne vous le dis pas ; je n'ai pas le droit de vous parler ainsi... même pour vous rassurer pleinement sur les suites de votre acquiescement au projet, que j'ai eu l'honneur de vous soumettre.

Colombin entre de droite au fond, Geneviève se jette à son cou et l'embrasse.

GENEVIÈVE.

Ah !... Papa !... Mon cher papa !...

SCÈNE XV

CLAUDE, GENEVIÈVE, COLOMBIN.

COLOMBIN.

Hé bien. Geneviève !... Voyons ! Qu'est-ce qui te prend ?

GENEVIÈVE, joyeuse.

Rien ! J'ai envie de t'embrasser, voilà tout !... Ça t'ennuie que je t'embrasse ?

COLOMBIN.

Je ne me plains pas ; loin de là !... Comment ?... C'est toi, qui tenais compagnie au Maître ?

GENEVIÈVE.

Mais oui !

COLOMBIN.

Pauvre petite ! Mais tu n'es pas à la hauteur ! Marguerite... passe encore... ou ta tante ! Mais toi !

GENEVIÈVE, malicieuse.

Oh !.. M. Paul Coudray sait, quand il le faut, se

mettre à la portée des plus faibles intelligences ; je n'ai pas perdu un mot de tout ce qu'il m'a dit et je suis sûre... de l'avoir parfaitement compris.

COLOMBIN.

Alors, tout est pour le mieux ! (A Claude.) Je viens vous chercher.

CLAUDE.

Pour visiter le musée Jean-Jacques ? Je suis à vos ordres.

COLOMBIN.

Deux minutes suffiront ; je n'ai encore qu'une vingtaine de pièces. — Passez, cher Maître !..

Il sort avec Claude, à droite, premier plan.

GENEVIÈVE, débordante de joie.

Il m'aime, moi !.. Est-ce possible ! Et il a raison ! C'est vrai ; ça arrange tout !

SCÈNE XVI

GENEVIÈVE, CABRIAC, puis CLAUDE.

CABRIAC, entrant de gauche, au fond.

Pardon, Mademoiselle...

GENEVIÈVE.

Monsieur ?

CABRIAC

Puis-je voir M. Colombin.

GENEVIÈVE.

Je vais prévenir mon père, monsieur.

CABRIAC.

Hier, j'ai oublié de lui demander l'adresse de M

Paul Coudray. Savez-vous s'il pourrait me la donner?

GENEVIÈVE.

M. Paul Coudray ?.. Mais il est ici, monsieur.

CABRIAC, surpris.

Ici ?.. aux Fontenelles?

GENEVIÈVE.

Depuis hier soir, oui... En ce moment il visite le Musée Jean-Jacques ! (Claude entre de droite, premier plan.) Et tenez, le voici.

CABRIAC, à part, menaçant.

Enfin !

GENEVIÈVE.

On vous demande, monsieur Paul Coudray.

CLAUDE.

Moi, mademoiselle ?

GENEVIÈVE, à part.

Il n'a pas l'air commode, ce monsieur !

Elle sort à droite, au fond.

SCÈNE XVII

CABRIAC, CLAUDE.

CLAUDE, à part.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ? (A Cabriac.) A qui ai-je l'honneur de.. ?

CABRIAC, terrible.

Cabriac !...

CLAUDE, indifférent.

Ah !...

CABRIAC.

Capitaine Cabriac !...

CLAUDE, à part.

Oh !... Quel ours !... (Haut.) Hé bien ! Monsieur le capitaine Cabriac, si vous voulez m'indiquer le but de votre visite ?

CABRIAC, ironique.

Vous ne vous en doutez pas ?

CLAUDE.

Non.

CABRIAC.

Vraiment ?

CLAUDE.

Pas du tout.

CABRIAC, d'une voix tonnante.

Suzette ?...

CLAUDE.

Hein ?

CABRIAC.

Où est Suzette ?

CLAUDE.

Mais je ne sais pas, moi !... Quelle Suzette ?

CABRIAC.

Ma femme !... Qu'avez-vous fait de ma femme ?

CLAUDE.

Votre femme ?... Mais je n'y ai pas touché !... J'ignorais même... Ah ! pardon ! j'y suis maintenant !.. (A part.) Gaston m'a raconté...

CABRIAC.

Ah ! Vous y êtes ?

CLAUDE.

Madame Cabriac?... Parfaitement! (A part.) Paul Coudray l'a enlevée!... (Haut.) Je me rappelle!...

CABRIAC, féroce

Vous vous rappelez?... En vérité?

CLAUDE.

Oui, madame Cabriac a été séduite...

CABRIAC.

Par vous!

CLAUDE.

Non; moi, je n'y suis pour rien.

CABRIAC.

Allons donc!

CLAUDE.

Absolument pour rien. Je vous l'affirme sur l'honneur!

CABRIAC.

Vous osez me soutenir que vous, M. Paul Coudray...

CLAUDE.

Je ne la connais même pas, madame Cabriac.

Colombin entre de droite, premier plan, avec Gaston.

SCÈNE XVIII

CLAUDE, CABRIAC, GASTON, COLOMBIN, puis CHLOÉ, GENEVIÈVE, MARGUERITE, DUFRESNOIS.

GASTON, à part.

Cabriac!

COLOMBIN, à part.

Le capitaine!

GASTON, à part.

Diable!

CABRIAC, serrant la main de Colombin.

Cher monsieur Colombin...

COLOMBIN, très embarrassé.

Capitaine!... Votre santé est bonne depuis hier?

CABRIAC.

Excellente! (Regardant Claude d'un air menaçant.) Et je suis ravi d'avoir eu l'idée de venir ce matin aux Fontenelles!

CLAUDE, à Gaston.

Comment me tirer de là?

COLOMBIN, à Cabriac.

Croyez bien que, de mon côté, je suis enchanté de vous revoir...

GASTON, à part.

Je ne puis pourtant pas le laisser massacrer!

COLOMBIN.

Je vous présente mon gendre, monsieur Baudouin... M. le capitaine Cabriac...

CABRIAC, saluant Baudouin.

Monsieur...

GASTON, saluant Cabriac.

Capitaine... Permettez-moi de vous présenter, à mon tour, un de mes bons amis... (Montrant Claude.) M. Claude Barrois.

COLOMBIN, à part.

Hein!

CABRIAC.

Qu'est-ce que vous me chantez là?

GASTON.

Moi?... Est-ce que j'ai chanté?

COLOMBIN, à part.

Je comprends.

CABRIAC.

Monsieur ne s'appelle pas Claude Barrois!

GASTON, ayant l'air surpris.

Ah!... Je croyais...

CABRIAC.

Il se nomme Paul Coudray!...

GASTON, naïvement.

Moi, depuis quinze ans, je l'appelle Claude Barrois. (A Claude.) Tu as nom Paul Coudray, maintenant?

CLAUDE.

Dame!... il paraît!

COLOMBIN, à part.

Pas bête, Gaston!

CLAUDE.

Et le capitaine veut absolument que j'aie enlevé sa femme... que je n'ai jamais vue!

COLOMBIN.

Vous faites erreur, capitaine!... je vous assure...

CABRIAC.

Pardon, cher monsieur!... Je comprends et j'admets parfaitement le sentiment, qui dicte vos paroles. M. Paul Coudray est votre hôte; vous essayez de le sauver; rien de plus naturel.

CLAUDE, souriant

Me sauver?

CABRIAC.

Mais on ne roule pas ainsi le capitaine Cabriac!... Monsieur est bien Paul Coudray!... Tout le prouve!... Pourquoi avez-vous été terrifiés en m'apercevant, tout à l'heure, vous et votre gendre?

CHLOÉ, entrant de droite, troisième plan, elle pousse un cri.

Ah! Le Capitaine!

CABRIAC.

Et ce cri d'effroi de mademoiselle votre sœur?

COLOMBIN, faisant des signes à Chloé.

C'est la surprise... le plaisir de vous revoir. N'est-ce pas, Chloé?

CHLOÉ.

Mais certainement, c'est le plaisir... la surprise .. (A part.) Ah! je tremble!...

CABRIAC, à Claude.

Alors, monsieur, vous persistez dans votre affirmation? Vous êtes Claude Barrois? Vous n'êtes pas Paul Coudray?

CLAUDE, railleur.

Mon Dieu, capitaine, dès lors que vous le savez mieux que moi!...

CABRIAC.

Une preuve, donnez-moi une preuve!

CLAUDE.

Laquelle?

CABRIAC.

Voici ma carte, veuillez me remettre la vôtre!

CHLOÉ, à Colombin.

Il est perdu!

COLOMBIN, à Chloé.

Il va dire qu'il n'a justement pas de cartes sur lui.

CLAUDE, donnant une carte à Cabriac.

Voici, monsieur.

CABRIAC, lisant.

« Claude Barrois, 144, rue de Rivoli. »

CHLOÉ, à part.

Comment?

COLOMBIN, à part.

Ça, c'est merveilleux!

CLAUDE, à Cabriac.

Vous êtes satisfait?

CABRIAC.

Je suis surtout stupéfait!... Enfin, monsieur, je vous présente toutes mes excuses!...

GASTON, à part.

Ouf!

DUFRESNOIS, entrant du fond, à gauche.

Hé bien! cher monsieur Coudray...

Mouvement des personnages.

CABRIAC.

Hein?

DUFRESNOIS.

Vous avez vu le fameux musée ?...

GASTON, à part.

Patatras! (Marguerite et Geneviève entrent du fond droite.) Et ma femme!

CABRIAC, à Dufresnois.

Pardon... Vous connaissez M. Paul Coudray?

DUFRESNOIS.

Si je le connais?... Moi qui ai été son médecin pendant trois ans!

COLOMBIN, à part.

L'imbécile!

CABRIAC, furieux.

Alors tout le monde se fiche de moi, ici?

MARGUERITE bas à Gaston.

Que signifie?

COLOMBIN.

Calmez-vous, capitaine, je vais vous expliquer!... C'est bien simple!... Figurez-vous...

Il lui parle.

CLAUDE, à part.

Dieu! Qu'il m'agace, ce Dandin-là!

Dufresnois vient lui parler.

GASTON, bas à Chloé, à Marguerite et à Geneviève.

Oui, furieux, le capitaine voulait casser les reins au cher Maître, qui a eu le trac et s'est fait passer pour un autre!

GENEVIÈVE.

Lui?... C'est impossible!

MARGUERITE.

Pas même brave !...

CHLOÉ.

Ah ! Il est complet !

DUFRESNOIS, bas à Claude.

Mais qu'est-ce que tout cela veut dire ?

CLAUDE.

Paul Coudray a enlevé sa femme...

DUFRESNOIS.

Comment ? C'est Cabriac ?...

GASTON, à Claude.

Tout va bien ! Ma femme te croit un poltron fieffé !

CLAUDE.

Moi ?

COLOMBIN, finissant une explication laborieuse. A Cabriac.

Voilà !... Vous avez compris ?

CABRIAC.

Pas un mot !

COLOMBIN, à part.

Moi non plus !

CABRIAC, à Claude.

Hé bien ! Monsieur ?... Avouerez-vous, enfin ?

CLAUDE, ironique et impertinent.

J'avoue, monsieur, que vous me semblez bruyant, encombrant, insupportable et ridicule.

CABRIAC, furieux.

Monsieur !

CLAUDE.

Vous ne voyez donc pas que vous assommez tout le monde, ici? Ce n'est pas une raison, parce que vous avez eu des malheurs, pour que vous les corniez ainsi à tous les échos!

CABRIAC.

Ah! Je vous ferai rentrer vos injures dans la gorge!

CLAUDE.

Inutile de crier si fort et de rouler des yeux terribles!... Vous ne m'effrayez pas du tout et je vous le prouverai où et quand vous voudrez.

CABRIAC.

C'est tout ce que je demande!

CLAUDE, doucement.

Alors... allez-vous en... et ne nous rompez plus la tête!

CABRIAC.

A bientôt, monsieur...!

Il salue et sort furieux suivi de Dufresnois et de Colombin qui tâchent de le calmer.

CLAUDE.

C'est cela, à bientôt.

GENEVIÈVE, à Chloé et à Marguerite.

Je savais bien, moi, que ce n'était pas un lâche!

GASTON, à Claude.

Ah! Ça, perds-tu l'esprit, toi?

CLAUDE.

Comment cela?

GASTON.

Tu poses pour le héros maintenant ?

CLAUDE.

Ça vaut mieux que de passer pour un pleutre !

GASTON.

Mais tu n'y penses pas, voyons !... Et ma femme ?...

CLAUDE.

Et ta sœur..... ?

Rentrée de Colombin et de Dufresnois, dont les gestes désespérés expriment qu'ils n'ont pu apaiser Cabriac.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDE, GASTON.

GASTON, continuant une conversation.

Tu ne me comprends pas !

CLAUDE.

Je te comprends très bien, mon vieux Gaston. Tu n'as plus besoin de moi... et tu me mets joyeusement à la porte !

GASTON.

Mais pas le moins du monde !... Seulement, réfléchis !... Rends-toi compte un peu de ta situation ici !... Vois combien elle est difficile, fausse, dangereuse même !

CLAUDE.

En quoi dangereuse?

GASTON.

En quoi ?... Mais en tout !... Notre petit complot a parfaitement réussi !... Donc, puisque notre but est atteint, nous ne devons plus avoir qu'un souci...

CLAUDE.

Lequel ?

GASTON.

Celui de ne pas nous exposer à perdre, en une minute, tout le fruit de nos efforts. Pense donc que nous sommes à la merci de tout et de tous!... Tiens!... Qu'un habitant du pays vienne au château, le maire,... le curé... le notaire... un fournisseur, n'importe..., qu'il te voie.. et le pot aux roses est découvert !

CLAUDE.

Oui... Tu as raison !

GASTON.

Parbleu !... Sans compter que le capitaine Cabriac va t'envoyer ses témoins et que tu ne dois, à aucun prix, te battre avec lui !...

CLAUDE.

Pourquoi cela ?

GASTON.

Mais parce que tu peux être blessé !

CLAUDE.

Hé bien ?

GASTON.

Hé bien !... Tout serait perdu !... Naturellement, mon beau-père voudrait te garder ici. On te soignerait... et tu deviendrais intéressant!... Blessé pour la femme, que tu aimes et que tu as enlevée !... Quelle auréole !...

CLAUDE, ironique.

Le mieux serait peut-être de me faire tuer, simplement? Ça arrangerait tout !

GASTON, naïvement.

Oui !... Ah !... Non !... Et la déclaration à la mairie !

CLAUDE

Alors ?

CASTON.

Alors, il faut faire ce que je te dis : filer rapidement après déjeuner.

CLAUDE.

On croira que j'ai eu peur de ce Cabriac !

GASTON.

Tant mieux ! Cela corrigera l'effet produit par ta crânerie inopportune et ton courage déplacé !... Au lieu de te rendre un peu de son estime, ma femme te méprisera encore davantage !

CLAUDE.

Voilà ce que je ne veux pas !

GASTON.

Pourquoi ?...

CLAUDE.

Comment veux-tu, après cela, que je revienne ici demander la main de ta belle-sœur ?

GASTON, riant.

Voyons !... Ça n'est pas sérieux, la petite histoire, que tu m'as racontée tout à l'heure ?

CLAUDE.

Très sérieux, au contraire.

GASTON.

Tu aimes vraiment Geneviève ?

CLAUDE.

J'en suis fou !

GASTON.

La bonne plaisanterie!... Tu ne la connaissais pas hier!...

CLAUDE.

Je la connais aujourd'hui.

GASTON, railleur.

Le coup de foudre, alors ?

CLAUDE.

Hé!... oui!... Le coup de foudre!

GASTON.

Mais elle, Geneviève, elle ne peut pas t'aimer! Et puis, le moment serait mal choisi pour la demander en mariage : sa tante te déteste, sa sœur te méprise, et son père te trouve... répugnant!...

CLAUDE.

Ah!

GASTON.

Il me l'a dit.

CLAUDE.

Et toi ?

GASTON.

Moi, je t'aime beaucoup, et je serais ravi de t'avoir pour beau-frère! Malheureusement, c'est là, maintenant, une chose tout à fait impossible!

CLAUDE.

Impossible ?

GASTON.

Evidemment!... Il faudrait avouer que tu es Claude Barrois... et tu vois les conséquences!... Ma femme, furieuse d'avoir été mystifiée, retourne à son grand homme, odieusement calomnié..., et, entre elle

et moi, c'est la rupture, définitive, cette fois, irrémédiable !...

CLAUDE.

Alors, parce que je t'ai rendu service...?

GASTON.

Voyons !... Tu ne voudrais pas que tout ce que tu as fait pour ton vieil ami devînt inutile !... Tu ne m'as pas sauvé pour me perdre maintenant !... Je te devrai mon bonheur...

CLAUDE, se fâchant.

Mais le mien, sacrebleu !... le mien ?

GASTON, même jeu.

Le tien n'est pas en jeu.

CLAUDE.

Tu trouves ?

GASTON.

Il y a, sur la terre, d'autres jeunes filles que Geneviève.

CLAUDE.

C'est elle seule, que j'aime !

GASTON.

Pourtant, si tu n'étais pas venu ici, tu ne l'aurais pas vue. Est-ce que ça t'aurait empêché de te marier ?

CLAUDE.

C'est elle seule, que j'épouserai !

GASTON.

Ah !... Quel égoïsme !... Et tu te prétends mon ami !...

CLAUDE.

Je te conseille de parler, toi !

GASTON, se fâchant de plus en plus.

Hé bien !... Non !... Puisque c'est ainsi, tu ne l'épouseras pas !

CLAUDE, même ton.

Je l'épouserai !...

GASTON.

Non !...

CLAUDE.

Si !

Colombin paraît au fond, à gauche.

SCÈNE II

CLAUDE, GASTON, COLOMBIN, puis GENEVIÈVE

COLOMBIN, à part.

Une querelle !

GASTON.

Nous verrons bien !

CLAUDE.

C'est tout vu !

COLOMBIN.

Messieurs, de grâce?...

GASTON, à part.

Mon beau-père !

CLAUDE, à part.

Pincés !...

COLOMBIN, à part.

Ça devait arriver !... (Haut.) Qu'y a-t-il donc ?

GASTON.

Ce n'est rien !. . Une simple discussion...

CLAUDE.

Littéraire !... Une simple discussion littéraire !

COLOMBIN.

Alors, ça n'est pas dangereux. Le docteur Dufresnois vient d'être appelé près d'un malade; mais il sera de retour dans une heure. (A Claude.) Il tient à vous assister dans votre rencontre avec le capitaine Cabriac.

CLAUDE.

Je lui en serai fort reconnaissant.

COLOMBIN.

Vous tirez bien l'épée?

CLAUDE, agacé.

Oui, pas mal.

COLOMBIN.

Tant mieux! Le capitaine ne vous ménagera pas! Il est furieux et, franchement, il y a de quoi! (Curieusement.) Très jolie, paraît-il, madame Cabriac ?

CLAUDE, toujours agacé.

Très jolie !

COLOMBIN.

Blonde ? Brune ?

CLAUDE.

Rousse !

COLOMBIN, égrillard.

Ah ! Les rousses !... On dit que... quand elles s'y mettent...

GENEVIÈVE, entrant du fond gauche.

Pardon, monsieur Paul Coudray...

CLAUDE, devenant subitement très aimable.

Mademoiselle ?

GENEVIÈVE.

La mère Bontemps est ici...

CLAUDE, ne sachant que dire et regardant Gaston.

Ah !... ah !... ah !... La mère Bontemps...

GASTON, toujours irrité.

Votre ancienne concierge, n'est-ce pas, quand vous habitiez le château ?

CLAUDE.

C'est cela, oui !... Et elle est ici ?

GENEVIÈVE.

Dans le jardin. Elle voudrait vous dire bonjour.

CLAUDE, étourdiment.

Ah !... Non !...

GENEVIÈVE.

Vous étiez, paraît-il, si bon pour elle !

GASTON, avec intention.

Elle est maintenant sourde et aveugle.

CLAUDE, à part.

Oh ! Alors !... (Haut.) Hé bien !... Allons-y !... Allons voir la mère Bontemps !

GENEVIÈVE.

Elle va être joliment contente !

GASTON, la retenant.

Non, restez, Geneviève. (A Claude.) Je vous accompagne.

COLOMBIN.

Moi aussi. Nous irons ensuite à la bibliothèque, je tiens à vous montrer mes éditions de Rousseau.

CLAUDE.

Très volontiers.

Il sort par le fond, gauche, avec Gaston et Colombin. Geneviève le suit discrètement du regard ; avant de disparaître, il se retourne et la regarde.

GENEVIÈVE, se retournant, confuse.

Oh ! (Amoureusement.) Mon mari, lui ! Est-ce possible ! Il veut être mon mari !... Ah ! Je crois que je l'aimerai bien !... Comme le bonheur est venu vite ! Il me semble que je ne suis plus la même !... Ma vie était quelconque, sans grande joie, sans grand chagrin, indifférente... Un seul mot a changé tout cela !...

Elle réfléchit. — Marguerite entre du fond droite.

SCÈNE III

GENEVIÈVE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Geneviève ?... Geneviève ?...

GENEVIÈVE, sursautant.

Ah !

MARGUERITE.

A quoi penses-tu donc ?

GENEVIÈVE, gaîment.

Veux-tu que je te le dise ?

MARGUERITE.

Sans doute.

GENEVIÈVE.

Tu me garderas le secret ?

MARGUERITE, solennellement.

C'est promis !...

GENEVIÈVE

Et tu ne m'en voudras pas ?...

MARGUERITE.

T'en vouloir, à toi !...

Elle l'embrasse.

GENEVIÈVE

Hé bien !... Je pensais à M. Coudray...

MARGUERITE.

Ah !

GENEVIÈVE.

De même que, de son côté, monsieur Paul Coudray pense à moi !... Voilà !

MARGUERITE.

Comment ?... Il pense à toi ?

GENEVIÈVE.

Oui !... Il m'aime, je l'aime, nous nous aimons !..

MARGUERITE.

Hé bien !... Par exemple... si je m'attendais !...

GENEVIÈVE.

Et moi donc !... Crois-tu que c'est drôle ? .. Un monsieur, que je ne connaissais pas hier...

MARGUERITE.

Et que tu auras oublié demain !

GENEVIÈVE.

Oh ! Non ! c'est très sérieux !

MARGUERITE.

Veux-tu bien te taire !... Toi, ma chérie, épouser un être pareil !

GENEVIÈVE.

Il ne te plaît pas ?

MARGUERITE.

Mais c'est le dernier des hommes !

GENEVIÈVE.

Oh !... Marguerite !... Je le trouve charmant!

MARGUERITE.

Un cœur sans scrupules, sans délicatesse !

GENEVIÈVE.

Ce qui me plaît en lui justement, c'est qu'il en est rempli!

MARGUERITE.

Incapable d'aimer sérieusement!

GENEVIÈVE.

Je suis bien sûre du contraire !

MARGUERITE.

Mais tu es folle, voyons !... Qu'est-ce que tu lui trouves de si séduisant ?

GENEVIÈVE.

Oh !... Bien des choses !... D'abord, il est si simple !

MARGUERITE.

Lui ?

GENEVIÈVE.

Si dénué de toute prétention !

MARGUERITE.

Mais il est bouffi d'orgueil ; il crève de vanité !

GENEVIÈVE.

Et quelle âme droite !... Quel cœur honnête !...

MARGUERITE.

Oui, parlons-en !

GENEVIÈVE.

Il ne rêve qu'une chose : la vie de famille... une femme, des enfants...

MARGUERITE.

Et une dot!

GENEVIÈVE, se mettant aux genoux de sa sœur. Tristement.

Oh!... Tu es méchante!

MARGUERITE.

Il m'a dit, à moi-même, que le mariage n'était qu'une question d'argent!

GENEVIÈVE.

C'est impossible!

MARGUERITE.

Mais tu ne sais donc pas qu'il a battu monnaie avec des lettres de femmes; des lettres, qu'on lui avait écrites à lui, et qu'il a publiées, vendues!

GENEVIÈVE.

Quelle infamie!

MARGUERITE.

Tu ne me crois pas?

GENEVIÈVE.

Non, certes!

MARGUERITE.

Hé bien, il s'en est vanté lui-même, à moi, comme d'une idée pratique et des plus ingénieuses!.. Ah!. C'est un joli monsieur! Quand je pense que je m'étais monté la tête pour ce pantin sans foi, sans honneur et sans courage!

GENEVIÈVE, près de pleurer.

Assez, je t'en prie!... Tais-toi!.. Tu me fais beaucoup de peine!

MARGUERITE.

Ma petite Geneviève!... (Elle la prend dans ses bras) Voyons!... Il est impossible que tu l'aimes déjà à ce point!

GENEVIÈVE.

Je ne sais comment c'est arrivé... mais je l'aime de toute mon âme!

Elle pleure.

MARGUERITE, la consolant et lui essuyant les yeux.

Pleure, ma grande, et que ce triste amour s'en aille avec tes larmes...

GENEVIÈVE.

Non, non, je ne puis croire!...

MARGUERITE, tendrement.

Hé bien! Puisqu'il le faut, je vais t'apprendre une chose, dont j'aurais préféré ne pas te parler, mais qui t'éclairera définitivement sur le personnage : M. Paul Coudray ne peut pas t'aimer... il aime une autre femme !

GENEVIÈVE, vivement.

Ce n'est pas vrai !...

MARGUERITE.

Madame Cabriac, qu'il a enlevée!... C'est pour cela qu'il va se battre avec le capitaine.

GENEVIÈVE.

Non, non !...

Chloé entre de droite, troisième plan.

MARGUERITE.

Tu ne me crois pas ?... (A Chloé.) Ma tante, pourquoi M. Paul Coudray doit-il se battre avec M. Cabriac?

SCÈNE IV

GENEVIÈVE, MARGUERITE, CHLOÉ

CHLOÉ.

Parce qu'il lui a pris sa femme, tout le monde le sait!

MARGUERITE, à Geneviève.

Tu vois !...

GENEVIÈVE.

Oh ! mon Dieu !...

Elle pleure.

CHLOÉ.

Pourquoi pleure-t-elle?

MASGUERITE.

Elle aime Paul Coudray !

CHLOÉ.

Elle?... (A Geneviève.) Mais tu es folle, ma mignonne! Non seulement ce monsieur est le dernier des hommes, mais c'est de plus un fourbe, un imposteur !... Il se moque de nous !

MARGUERITE.

Que veux-tu dire?

CHLOÉ.

Je suis sûre, presque sûre, que cet individu s'est présenté ici sous un faux nom.

MARGUERITE.

Ce n'est pas Paul Coudray?

CHLOÉ.

Non! Il doit s'appeler Claude Barrois

MARGUERITE.

Claude Barrois ?

CHLOÉ.

Pour moi, cela ne fait pas de doute !

MARGUERITE.

Mais c'est le meilleur ami de Gaston !... Il nous en a parlé très souvent.

GENEVIÈVE.

Ah !... Si cela se pouvait !

MARGUERITE, à Chloé.

Qui te fait croire ?...

CHLOÉ.

D'abord, il a dit lui-même à M. Cabriac qu'il n'était pas Paul Coudray...

MARGUERITE.

Oui, par poltronnerie !

CHLOÉ.

Et qu'il avait nom Claude Barrois. Alors le capitaine lui a demandé sa carte, qu'il lui a donnée et sur laquelle ces mots étaient écrits : « Claude Barrois, rue de Rivoli... » Je ne me rappelle plus le numéro...

MARGUERITE.

Cela ne prouve rien !... Il a certainement aussi des cartes au nom de Paul Coudray, puisqu'il en a remis une à Mariette, hier, quand il s'est fait annoncer.

CHLOÉ.

Alors c'est qu'il en a de rechange, dont il se sert suivant les circonstances.

MARGUERITE.

Ah !... Je me souviens !... J'avais trois cartes de Paul Coudray, là, dans ce tiroir, et il n'en reste que deux. On en a pris une !

CHLOÉ.

Qui?

MARGUERITE.

Ca ne peut être que Gaston!

CHLOÉ.

Ton mari?

GENEVIÈVE.

Non, arrêtons-nous!... Nous faisons fausse route.

CHLOÉ.

Pourquoi?

GENEVIÈVE.

Le docteur Dufresnois...

MARGUERITE.

Oui, tu as raison!... Il connaît bien Paul Coudray, lui, puisqu'il l'a soigné.

CHLOÉ.

Autre chose maintenant. Tout à l'heure, je suis allée dans la chambre de ce monsieur et j'ai vu sa valise; elle porte les initiales C. B.

MARGUERITE.

Claude Barrois!... C'est inouï!...

CHLOÉ.

Où est-il, à présent?

GENEVIÈVE.

Il est allé voir la mère Bontemps, qui est venue lui dire bonjour.

MARGUERITE.

C'est donc qu'il la connaît et qu'il est vraiment Paul Coudray!

GENEVIÈVE.

Attends!... Je me rappelle qu'il a d'abord refusé

de la voir; il s'y est décidé seulement lorsque Gaston lui a dit qu'elle était devenue sourde et aveugle!...

CHLOÉ.

Et que, par conséquent, elle ne pouvait ni le voir ni l'entendre!...

MARGUERITE.

Ah!... Il faut absolument que nous sachions!..

GENEVIÈVE.

Comment faire?

CHLOÉ.

Où est-elle, la mère Bontemps?

GENEVIÈVE.

A la cuisine maintenant, sans doute.

CHLOÉ

Je vais la faire parler, lui demander des détails sur Paul Coudray...

MARGUERITE.

De la prudence, surtout!... Que personne ne puisse soupçonner! ..

CHLOÉ

Sois tranquille!... On ne se doutera de rien.

Elle sort à droite, premier plan.

GENEVIÈVE, avec espoir.

Ah!... Marguerite, si c'était vrai!... S'il n'était pas Paul Coudray!

MARGUERITE.

Non, c'est impossible!... Le docteur Dufresnois ne peut pas se tromper à ce point!... Il faudrait alors une ressemblance tellement extraordinaire...

Ludovic paraît au fond, à gauche; il fait signe à Geneviève de ne rien dire ; il est décoré.

GENEVIÈVE, à part.

Ludovic!... Il me fait signe de ne pas le reconnaître!...

SCÈNE V

MARGUERITE, GENEVIÈVE, LUDOVIC

LUDOVIC.

Pardon, mesdames...

MARGUERITE, se retournant.

Ah!... Quel est ce monsieur?

GENEVIÈVE.

Je ne sais pas.

MARGUERITE.

Vous désirez, monsieur?

LUDOVIC.

M. Stanislas Colombin, l'inventeur du bouton Colombin, à double patin renversé?... C'est bien ici?

MARGUERITE.

Oui, monsieur. Veuillez vous asseoir ; je vais le faire prévenir.

LUDOVIC, se jetant sur Marguerite et l'embrassant, pendant que Geneviève rit de tout son cœur.

Inutile!...

MARGUERITE, se débattant.

Monsieur!... Monsieur!... Laissez-moi!... C'est odieux!... Geneviève!... (Ludovic la laisse aller. — A Geneviève.) Comment?... Ça te fait rire?

GENEVIÈVE.

Tu y as été prise, toi aussi!... C'est Ludovic!

MARGUERITE.

Ludovic?... Toi?... C'est toi?

LUDOVIC

Moi-même!... Décidément, je ne suis pas reconnaissable!

MARGUERITE.

Ah!... Non, par exemple!...

GENEVIÈVE.

Quelle barbe, hein!

MARGUERITE.

Superbe!... Que je t'embrasse pour de bon, cette fois!... (Elle l'embrasse.) Et que je te regarde!... Comme tu es changé!... Non, ce n'est pas croyable!...

LUDOVIC.

Ma chère Marguerite!... Ma petite Margot!... Quel bonheur de te revoir!

MARGUERITE.

Après six ans de séparation!

LUDOVIC.

Oui; et il s'en est passé des choses, depuis mon départ!...

MARGUERITE, sur un signe de Geneviève qui montre la boutonnière de Ludovic.

Je ne me trompe pas!... Tu es décoré?

LUDOVIC.

Mais... certainement!

MARGUERITE.

Et papa, qui prétend que tu ne feras jamais rien!

LUDOVIC.

Nous allons voir ce qu'il va dire, papa!... Et toi, tu es mariée?

MARGUERITE.

Depuis deux ans déjà!

LUDOVIC, tendrement.

Et pas trop raisonnable, il paraît?

MARGUERITE.

Comment?

LUDOVIC.

Toujours folle, romanesque?... Ça dure encore, cette grande passion pour Paul Coudray?

MARGUERITE.

Oh!... Qui t'a dit?... Geneviève, je parie?

LUDOVIC.

Oui, c'est elle, hier. Et elle a bien fait!... Comment, grande toquée, tu possèdes ce qu'il y a de plus rare au monde : un mari charmant, qui t'adore... et tu t'amuses à le désespérer!... Tu te montes la tête pour un rimailleur!... Tu t'enflammes pour un psychologue!

MARGUERITE.

Paul Coudray?... Mais je le déteste!...

LUDOVIC.

Tu le détestes?

MARGUERITE.

Je l'ai en horreur!

LUDOVIC.

Allons donc!...

MARGUERITE.

Aujourd'hui, ce n'est plus moi, c'est Geneviève qui en est folle!

LUDOVIC.

Geneviève ?

MARGUERITE.

Elle l'aime, oui, mon cher, elle l'aime !

LUDOVIC.

Allons donc !... Allons donc !... (A Geneviève.) Tu aimes Paul Coudray, toi ?...

GENEVIÈVE.

Mais oui !... J'ai tort ?

LUDOVIC, ahuri.

Est-ce que, par hasard, mesdames, vous vous paieriez la tête de votre excellent frère ?

MARGUERITE.

Pas du tout.

LUDOVIC.

C'est sérieux ?

GENEVIÈVE.

Très sérieux.

LUDOVIC, à Geneviève.

Mais, hier, tu m'as dit...

GENEVIÈVE.

Je ne le connaissais pas.

LUDOVIC.

Et aujourd'hui tu le connais ?

GENEVIÈVE.

Il est ici depuis hier soir.

LUDOVIC.

Paul Coudray ?

GENEVIEVE.

Ah !... J'y pense !... Tu le connais aussi, toi ?... Tu l'as vu ?

LUDOVIC.

Je te l'ai dit... Quelquefois, oui, en Algérie... je me suis rencontré avec lui...

MARGUERITE.

Alors, tu vas nous renseigner!

Elle prend une photographie dans un tiroir du meuble.

LUDOVIC.

Vous renseigner?...

GENEVIÈVE.

Nous sommes très perplexes!

MARGUERITE, lui donnant la photographie.

Tiens!...

LUDOVIC, regardant la photographie.

Qu'est-ce que c'est que ça?

MARGUERITE.

Paul Coudray.

LUDOVIC, riant.

Ah!.. Non, par exemple!

GENEVIÈVE, joyeuse.

Ce n'est pas lui? Tu es sûr?

LUDOVIC.

Oh! Très sûr!.. Il n'a même avec Paul Coudray aucun point de ressemblance, aucun!..

GENEVIÈVE.

Ah! Que je suis contente!.. Tiens! Il faut que je t'embrasse!

Elle l'embrasse.

LUDOVIC, ahuri.

Mes chères petites, je sens une raison, qui s'en va!.. Hier, tu étais éprise de Paul Coudray...

MARGUERITE.

Oui.

LUDOVIC.

Toi, tu ne pouvais pas le sentir...

GENEVIÈVE.

Non.

LUDOVIC.

Aujourd'hui, changement à vue : tu détestes le même Paul Coudray...

MARGUERITE.

Oh ! Oui.

LUDOVIC.

Et toi, Geneviève, tu l'adores...

GENEVIÈVE.

Oh ! Oui.

LUDOVIC.

...parce qu'il est ici depuis hier soir !.. Là-dessus, vous me montrez son portrait, qui lui ressemble... comme moi à Napoléon Ier !... (A Geneviève.) Et, parce que je t'affirme que ce monsieur n'est pas du tout celui que tu crois, tu m'embrasses comme du pain, afin de bien exprimer ta pleine satisfaction !... Est-ce exact?

GENEVIÈVE.

Très exact !..

LUDOVIC.

Et vous ne pouvez pas m'expliquer un peu..?

MARGUERITE, frémissante.

Si... car je comprends tout maintenant !.. Mon mari s'est moqué de moi ; mais il me le paiera !..

LUDOVIC.

Il s'est moqué de toi ?

MARGUERITE, montrant le portrait

Ce monsieur est M. Claude Barrois...

LUDOVIC.

Claude Barrois ?..

MARGUERITE.

Un ami de Gaston. Et ils se sont entendus tous les deux pour me jouer une indigne comédie !..

LUDOVIC.

Voyons, dis-moi...

MARGUERITE.

Hier, M. Barrois s'est présenté à nous sous le nom de Paul Coudray, et, depuis qu'il est ici, tous ses efforts ne tendent qu'à un seul but : rabaisser et déshonorer à mes yeux l'écrivain que j'admire, flétrir son noble esprit, avilir son cœur si fier, ternir sa gloire si pure !.. Il n'est pas de vilenies, qu'il ne lui ait prêtées, pas d'insultes dont il ne l'ait sali !... Ah ! Le misérable !.. Le misérable !..

GENEVIÈVE.

Oh !.. Marguerite !

MARGUERITE.

Je parle de mon mari. Et je me suis laissé prendre à tous ces mensonges ! J'ai accepté toutes ces infamies !.. Ah ! Je ne lui pardonnerai jamais !

LUDOVIC, énergiquement.

Jamais ?

MARGUERITE.

Jamais !

LUDOVIC.

Eh bien!.. C'est ce que nous verrons!

MARGUERITE

Toi, tu prends sa défense?

LUDOVIC.

Si je la prends!... Et des deux mains encore!.. Comment, voilà un brave garçon qui t'adore, qui n'aime que toi au monde et que tu rends, par une folie inconcevable, le plus malheureux des hommes...

MARGUERITE, ironique.

Oh!

GENEVIÈVE, doucement.

Oui, Marguerite, très malheureux.

LUDOVIC.

Il sent que tu lui échappes chaque jour davantage, que tu ne penses qu'à l'autre, que tu le dédaignes, lui, qu'il va te perdre... et tu ne veux pas qu'il se regimbe?... Tu ne veux pas qu'il se défende?

MARGUERITE.

Il y a des moyens, qu'un homme d'honneur...

LUDOVIC.

Ta, ta, ta! Des bêtises! Dans un cas pareil, quand on aime, tous les moyens sont bons!.. Et puis, quel autre moyen pouvait-il employer?.. Aucun. Te convaincre?.. Tu ne l'écoutais pas. Se battre?.. Avec qui?.. Le vois-tu, débarquant en Algérie et déclarant à Paul Coudray : « Ma femme a lu vos livres ; » elle est folle de vous, qui ne la connaissez pas. » Mais c'est égal, je vais vous couper la gorge! » On l'enfermerait!... Alors, que faire, sinon ce qu'il a fait? Puisqu'il ne peut pas supprimer ton héros, il essaie de le démolir!.. Rien de plus naturel. C'est de bonne guerre!.. Et puis, ce n'est pas bête,

GENEVIÈVE.

Ludovic a raison !

LUDOVIC.

Parbleu !.. Ça crève les yeux !.. Si ce n'est pas là une preuve d'amour éclatante, décisive, irréfutable !.. Que de femmes seraient fières et heureuses de l'avoir reçue !

MARGUERITE.

Je veux me venger, te dis-je... Et je me vengerai !

LUDOVIC, gaiement.

Ça, c'est une autre affaire. Il s'est moqué de toi, moque-toi de lui, à ton tour.... Vous serez quittes !.. Et je serai le premier à en rire et à te donner raison. Je t'y aiderai même, si je le puis.

MARGUERITE, souriant d'une idée qui lui vient.

Tu m'aideras ?

LUDOVIC.

De grand cœur !..

Marguerite va prendre une carte de visite de Paul Coudray, dans le petit meuble.

GENEVIÈVE, regardant par le fond, gauche.

Voilà papa, avec Gaston et... son ami !

MARGUERITE, à Ludovic.

Viens avec moi ! (A Geneviève.) Toi, pas un mot à personne !

Elle sort à droite, premier plan, avec Ludovic.

GENEVIÈVE, joyeuse.

Ce n'est pas Paul Coudray... Donc, il n'a pas enlevé madame Cabriac ; il ne l'aime pas ! Je savais bien, moi, qu'il ne pouvait pas me tromper !... Est-ce

qu'on ment, avec ces yeux-là?.. (Claude, Gaston et Colombin entrent du fond, gauche.) Madame Claude Barrois!.. Ça ne sera pas vilain....

Elle feint de ranger diverses choses sur la petite table.

SCÈNE VI

GENEVIÈVE, CLAUDE, GASTON, COLOMBIN

COLOMBIN.

Alors, je n'ai pas été trop volé, cher maître?

GENEVIÈVE, riant, à part.

Oh!.. Cher maître !

CLAUDE.

Il me semble que non; l'édition avec figures me paraît surtout avoir une certaine valeur.

COLOMBIN.

Je ne suis pas fâché que vous disiez ça devant mon gendre, qui me plaisante volontiers.

GASTON.

Sept éditions du même ouvrage.... franchement, n'est-ce pas excessif? A quoi peuvent-elles vous servir?

COLOMBIN.

Hé ! . Ça meuble!...

Chloé entre de droite, troisième plan.

GENEVIÈVE, allant à elle, bas.

Hé bien! Ma tante, tu as vu la mère Bontemps?

CHLOÉ.

Non, elle venait de partir.

CLAUDE, s'avançant vers Chloé. — A part.

Tâchons de réparer un peu... (Haut.) Vous m'avez trouvé bien mal élevé tantôt, n'est-ce pas, mademoiselle ?

CHLOÉ, sèchement.

En effet, monsieur.

CLAUDE.

Il faut absolument que vous me pardonniez ces sottes plaisanteries, qui vous ont si légitimement froissée et dont vous ne pouviez deviner le motif.

CHLOÉ.

Le motif ?..

CLAUDE.

Une expérience, que je tentais !.. Un document, pris sur le vif, pour une étude que je projette !

GENEVIÈVE, à part.

Que dit-il ?

CLAUDE.

J'avais besoin de voir l'effet que produiraient des paroles blessantes et des sarcasmes immérités sur une nature d'élite, sur une âme d'artiste, sur un esprit haut et fier !

GASTON, à part.

Hein ?

CHLOÉ, rouge de plaisir.

Ah ! cher Maître !...

CLAUDE.

Avouez que je ne pouvais pas mieux choisir !

GENEVIÈVE, à part.

Hé ! bien !.. Il a de l'aplomb !

CLAUDE

Ah !.. Je n'oublierai de ma vie la belle flamme de révolte, qui passa dans vos yeux ; et j'entends encore les généreux accents de votre dignité blessée !

CHLOÉ, très aimable

Ne parlons plus de cela.

GASTON, à part.

Il lui fait des excuses, maintenant !

CLAUDE.

C'est dit, alors?.. Vous ne m'en voulez plus?..

CHLOÉ, minaudant.

Non, je ne vous en veux plus.

CLAUDE.

Merci !..

Il lui baise la main.

CHLOÉ, à part.

Il est charmant !

Marguerite entre du fond, gauche, avec Cabriac.

SCÈNE VII

CLAUDE, GASTON, COLOMBIN, GENEVIÈVE, MARGUERITE, CABRIAC, puis MARIETTE.

MARGUERITE.

Entrez, capitaine.

GENEVIÈVE, à part.

Ah !...

COLOMBIN, bas, à Gaston

Cabriac !

GASTON, bas.

Déjà !..

CABRIAC, après avoir salué à la ronde. — A Claude.

Il est probable, monsieur, que vous ne vous attendiez pas à me voir revenir aussi vite ?..

CLAUDE, narquois.

Je n'osais l'espérer.

CABRIAC.

Mais avant de vous envoyer mes témoins pour un duel, qui sera terrible...

CLAUDE, avec un effroi comique.

Brrrrrrou !.

CABRIAC, insistant.

Terrible!

CLAUDE.

J'entends bien.

CABRIAC.

J'ai voulu être sûr, absolument sûr, de ne pas me tromper sur votre personnalité. J'ai donc procédé à une petite enquête, qui a été décisive.

CLAUDE.

Ah !

CABRIAC.

J'ai appris, entre autres choses, que votre ancien marchand de bois, le père Chauveau, vous avait présenté, ce matin, une note de deux cent soixante-quinze francs, restée en souffrance, et que, cette note, vous la lui aviez payée. Est-ce vrai?

CLAUDE.

Puisque le père Chauveau l'a dit, monsieur, il faut croire le père Chauveau.

CABRIAC.

Donc, me voilà fixé... Malgré vos dénégations, c'est vous, c'est bien vous, qui êtes Paul Coudray !

CLAUDE, railleur.

Puisque vous y tenez absolument !..

Mariette entre du fond, gauche, une carte à la main.

COLOMBIN.

Qu'est-ce que c'est, Mariette ?

MARIETTE, lui donnant la carte.

Un monsieur, qui demande monsieur.

COLOMBIN, jetant un cri.

Ah !..

CHLOÉ.

Qu'y a-t-il ?

COLOMBIN, montrant la carte

Paul Coudray !..

Mouvement général de surprise.

TOUS.

Hein ?..

MARGUERITE.

Encore ?

CLAUDE, à part.

Quelle tuile !..

GASTON, à part.

Non, ça n'est pas possible !

CLAUDE, à part.

Me voilà bien, moi !..

CABRIAC, qui examine la carte.

Oui, c'est bien ça... Paul Coudray !

COLOMBIN, à Claude.

Mais alors, vous, monsieur, qui êtes-vous donc ?

CLAUDE.

Moi?.. Mais le capitaine vient de vous le dire : je suis Paul Coudray!.. Il en est sûr, absolument sûr!.

CABRIAC.

Parfaitement!

COLOMBIN, montrant la carte.

Mais... celui-ci?

CLAUDE.

Vous connaissez le refrain :

Il y a des gens, qui se disent Espagnols
Et qui ne sont pas du tout Espagnols!..

COLOMBIN.

Enfin, nous allons bien voir!.. (A Mariette.) Faites entrer.

MARIETTE.

Oui, monsieur.

Elle sort. Cabriac parle avec Colombin.

CHLOÉ, à Marguerite et Geneviève, montrant Claude.

J'y pense! Il n'y a pas de doute possible!.. C'est bien celui-ci, qui est Paul Coudray.

MARGUERITE.

Tu crois?

CALOÉ.

Rappelle-toi la photographie que son éditeur t'a envoyée hier.

Elles continuent de parler

GASTON, bas à Claude.

Non, je ne puis croire à une pareille coïncidence!..

CLAUDE, bas à Gaston.

Nous saurons tout de suite, en le voyant, si c'est vraiment Paul Coudray.

GASTON, bas, à Claude.

Comment cela?

CLAUDE.

Sa photographie, envoyée hier à ta femme et que tu as remplacée par la mienne.

GASTON.

Oui, c'est juste : l'homme à la belle barbe !

MARGUERITE, à part, les regardant.

Ils n'en mènent pas large, tous les deux.

Ludovic paraît au fond à gauche.

GASTON, bas à Claude.

Regarde !.. C'est lui... C'est bien lui !..

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LUDOVIC.

GENEVIÈVE, à part.

Ludovic !

COLOMBIN, à part.

Ah ! Il est décoré celui-là !

GASTON, à part.

Tout va se découvrir !

LUDOVIC.

M. Stanislas Colombin ?

COLOMBIN.

C'est moi, monsieur. M. Paul Coudray?

LUDOVIC.

Oui, monsieur... J'ai quitté, depuis quelque temps,

l'Algérie, que j'habite maintenant, et, me trouvant à Paris, je n'ai pu résister au désir de revoir ce château des Fontenelles, où j'ai passé des jours inoubliables...

CABRIAC, furieux.

Avec ma femme!

MARGUERITE, à part.

Mon Dieu! J'ai oublié de le prévenir!

LUDOVIC, froidement à Cabriac.

Monsieur?

CABRIAC.

Cabriac!.. Capitaine Cabriac!

LUDOVIC, toujours flegmatique, écartant Cabriac.

Tout à l'heure. Ce n'est pas à vous, c'est à M. Colombin, que j'ai l'honneur de parler!

CLAUDE, à part.

C'est drôle... il ne m'inspire pas confiance.

COLOMBIN

Mon Dieu, monsieur, vous me voyez un peu embarrassé... Je serais, certes, très heureux et très honoré de vous accueillir avec tous les égards dus au nom illustre, que vous portez... Malheureusement...

LUDOVIC.

Malheureusement?

COLOMBIN.

Cela m'est assez difficile : Monsieur Paul Coudray est déjà ici!

LUDOVIC.

Allons donc! Vous plaisantez?.. Vous avez ici M. Paul Coudray?

COLOMBIN

Depuis hier, oui, monsieur.

LUDOVIC.

Hé bien! Je serais curieux de le voir!

COLOMBIN, montrant Claude.

Le voici.

LUDOVIC.

Ah! C'est vous, monsieur, qui êtes Paul Coudray?

CLAUDE.

Mon Dieu, oui, monsieur. Et vous?

LUDOVIC.

Moi aussi. Avouez que c'est bizarre!

CLAUDE.

Très bizarre!

COLOMBIN.

Voyons, messieurs, il y a peut-être une similitude de noms!.. Il s'agit bien du célèbre écrivain, Paul Coudray, le romancier?

LUDOVIC.

Parfaitement.

COLOMBIN.

Le poète?

CLAUDE.

Parfaitement.

GASTON, à part.

A quoi bon persister?...

COLOMBIN.

Cependant il n'y en a pas deux, que je sache?... Il n'y a qu'un, un seul?

CLAUDE.

C'est évident!

LUDOVIC.

Tout à fait évident!

COLOMBIN.

Alors?...

LUDOVIC, toujours très flegmatique.

Alors, l'un de nous est un imposteur.

CLAUDE, même jeu

Reste à savoir lequel.

COLOMBIN.

Voyons!... Vous devez bien avoir, sur vous, quelques preuves d'identité : des lettres, par exemple?...

CLAUDE, examinant son portefeuille.

Certainement!... Tiens!... Non... Pas une!

LUDOVIC, tâtant ses poches.

Moi non plus!... C'est comme un fait exprès, je n'ai même pas mon portefeuille!

CLAUDE, à part.

Je ne me trompe pas.

COLOMBIN.

Pas même des cartes de visite?...

CLAUDE.

J'en avais une ; je vous l'ai fait remettre hier, quand on m'a introduit.

LUDOVIC.

Moi de même : il ne m'en restait qu'une et je l'ai donnée à la personne, qui m'a annoncé.

CLAUDE, à part.

C'est un farceur.

COLOMBIN.

Alors... le moyen de savoir la vérité?

CABRIAC, toujours en colère.

Bien simple, le moyen!... Suzette!... Suzette!... Lequel de vous deux a été assez vil, assez lâche pour...

LUDOVIC, écartant Cabriac.

Tout à l'heure, monsieur, tout à l'heure. (A Claude.) Il est ennuyeux!

CLAUDE.

Insupportable!

COLOMBIN.

Ne nous embrouillez pas, capitaine!

GASTON, à part.

Jamais Marguerite ne me pardonnera!

CHLOÉ.

Que ces messieurs nous parlent des œuvres de Paul Coudray. Nous verrons tout de suite lequel des deux...

CLAUDE, vivement.

Excellente, l'idée!

LUDOVIC.

Oui... et très pratique!... Mais je ferai mieux encore, moi!... Je vous parlerai du roman, que j'écris en ce moment!

CLAUDE.

Moi aussi!

LUDOVIC.

Il a pour titre : *La Voix de Dieu!...*

CLAUDE.

Et le mien : *La Voix du Peuple!...*

COLOMBIN.

Nous n'en sortirons pas!

CLAUDE.

Si... et très facilement. (A Ludovic très aimable.)

Mon cher confrère, voulez-vous que nous causions cinq minutes, en tête à tête?

LUDOVIC, même ton.

J'allais vous le demander, mon cher confrère. Une conversation de quelques instants aura vite éclairci ce mystère... qui ne peut être qu'un malentendu.

COLOMBIN.

Hé bien!... Nous vous laissons, messieurs...

LUDOVIC.

C'est cela.

CLAUDE.

Cinq minutes seulement.

CABRIAC, menaçant.

Cinq minutes, soit!... Mais pas davantage!...

CHLOÉ.

Offrez-moi votre bras, capitaine; nous ferons un tour de parc.

CABRIAC.

Si vous voulez.

CHLOÉ.

Vous y pensez donc toujours, à l'ingrate, qui n'a pas su vous comprendre?

Ils sortent tous les deux, à gauche, au fond.

COLOMBIN, s'en allant vers le fond gauche, avec Marguerite et Geneviève.

Ma parole!... On dirait qu'ils se moquent de nous, tous les deux!

MARGUERITE.

Oh! Pourquoi?

GENEVIÈVE.

Oui, pourquoi?

COLOMBIN.

Je ne sais pas... Je me le demande!

Colombin, Marguerite et Geneviève sortent au fond, à gauche.

GASTON, bas, à Claude.

Va!... Le mieux est de tout avouer!

CLAUDE.

Non, pas encore... Laisse-nous.

Gaston sort au fond, droite.

SCÈNE IX

CLAUDE, LUDOVIC.

LUDOVIC.

Monsieur, vous êtes M. Claude Barrois, l'ami de M. Gaston Baudoin; vous n'êtes pas Paul Coudray.

CLAUDE.

Et vous?

LUDOVIC.

Moi non plus.

CLAUDE, gaîment.

Hé bien!... Je l'aurais parié!

LUDOVIC.

Je m'appelle Ludovic Colombin, fils de M. Colombin. .

CLAUDE.

Et, par conséquent, frère de madame Baudoin et de mademoiselle Geneviève?

LUDOVIC.

C'est cela même. Enchanté, monsieur, de faire votre connaissance.

Il lui tend la main.

CLAUDE, lui serrant la main.

Croyez que, de mon côté...

LUDOVIC.

Vous savez que ma sœur a parfaitement deviné le petit complot, que vous avez tramé contre elle, avec son mari?

CLAUDE.

Pas possible!

LUDOVIC.

Elle vient de me l'apprendre à l'instant.

CLAUDE.

Fichtre!

LUDOVIC.

Je ne vous dirai pas à quel point elle était furieuse, indignée...

CLAUDE.

Je m'en doute.

LUDOVIC.

Elle voulait partir, divorcer... que sais-je?

CLAUDE.

Pauvre Gaston!

LUDOVIC.

Enfin, j'ai réussi à la calmer...

CLAUDE.

Ah!

LUDOVIC.

Mais à une condition expresse : elle veut, à son tour, se moquer de son mari. En somme, c'est assez juste?

CLAUDE.

Oh!... Très juste!

LUDOVIC.

Voilà pourquoi je me suis présenté, moi aussi, sous le nom de Paul Coudray.

CLAUDE.

Je comprends !

LUDOVIC.

Il doit être dans ses petits souliers, mon cher beau-frère ?

CLAUDE.

Ah ! Monsieur !... Votre arrivée l'a bouleversé...

LUDOVIC.

C'est ce qu'il faut.

CLAUDE.

Mais... vous ne vous connaissez donc pas ?

LUDOVIC.

Non ; voilà dix ans que je suis parti de la maison.

CLAUDE.

Dois-je le prévenir, Gaston ?

LUDOVIC.

Non, non !... Gardez-vous en bien !... Il est absolument convaincu, n'est-ce pas, que je suis Paul Coudray ?

CLAUDE.

Oh ! Tout à fait !

LUDOVIC.

Il faut qu'il en demeure persuadé. Où est-il ?...

CLAUDE.

Je ne sais pas... dans quelque coin probablement, où il réfléchit aux conséquences de son équipée. (Marguerite paraît au fond, à gauche.) Voici madame Baudoin !... Je vous laisse ?

LUDOVIC.

Oui, je vous en prie.

Claude salue Marguerite et sort au fond, à gauche.

SCÈNE X

LUDOVIC, MARGUERITE, puis GASTON.

LUDOVIC.

Tout va bien !.. Ton mari n'a aucun soupçon ; il croit que je suis Paul Coudray... et tu vas pouvoir le faire monter à l'arbre, à ton tour !

MARGUERITE, menaçante.

Ah !.. Oui, à mon tour !.. Il va me la payer cher, sa fourberie !.. Il était tout à l'heure dans le billard, près de la fenêtre ; quand il m'a vu passer, il m'a suivie des yeux longuement...

LUDOVIC.

Il ne doit pas être rassuré ; il va vouloir te surveiller...

MARGUERITE.

J'y compte bien !.. Nous allons le voir apparaître avant qu'il soit longtemps !.. Asseyons-nous ; mets-toi là, plus près de moi, plus près !.. Et maintenant fais-moi la cour !

LUDOVIC.

Tu y tiens ?

MARGUERITE.

Ah ! Je te crois que j'y tiens !

LUDOVIC.

Pauvre homme !.. Tu ne l'as donc pas assez em bêté comme ça ?..

MARGUERITE.

Non, pas assez !..

LUDOVIC.

Rancunière, va !.. Que tu es bien la fille de papa !

MARGUERITE.

Selon ton expression, il s'est payé ma tête...

LUDOVIC.

Mais c'était pour préserver la sienne !

MARGUERITE.

Oui ou non, veux-tu me faire la cour ?

LUDOVIC.

Mais je ne demande pas mieux, moi !

Il s'asseoit en face de sa sœur.

MARGUERITE.

Et une vraie, tu sais !.. Chaud !.. Chaud !..

LUDOVIC.

Chaud ?.. Chaud ?.. Bon !.. Qu'est-ce que je vais te dire ?

MARGUERITE.

Ce que tu dis à une femme, quand tu veux qu'elle te... comprenne !..

LUDOVIC.

Oh ! En Algérie, généralement, les gestes suffisent !

MARGUERITE.

De la pantomime, soit !.. Tant que Gaston ne pourra pas nous entendre !..

LUDOVIC.

Comme ça ?..

Il met la main sur son cœur, envoie des baisers, etc.

MARGUERITE.

Non, pas d'exagération !.. Voyons !.. Sois sérieux !

LUDOVIC, après plusieurs gestes passionnés.

Hé bien !.. Non. Il faut que je parle ; sans ça, je ne trouverai rien !.. C'est comme la musique : quand elle est sans paroles, moi, je ne la comprends pas.

MARGUERITE, agacée.

Hé bien !.. Parle !.. Ah !.. Que d'histoires pour une chose si simple !

LUDOVIC.

Parle !.. Parle !.. C'est bientôt dit !.. Et qu'est-ce que je vais te raconter ?

MARGUERITE.

Mais ce que tu voudras... Le Petit-Poucet... Barbe-Bleue... des Fables...

LUDOVIC.

Et si Gaston ne vient pas ?

MARGUERITE.

Nous le verrons bien !.. Il ne doit pas être loin, va !..

LUDOVIC.

Ah !.. Je le vois... à travers la fenêtre ; il fait semblant de lire un journal !.. Il nous regarde... en dessous !..

On voit par les fenêtres du fond, Gaston, qui se promène, s'arrête, va et vient, feignant de lire un journal et surveillant ce qui se passe sur la scène.

SCÈNE XI

MARGUERITE, LUDOVIC, GASTON.

MARGUERITE.

Hé bien!.. Va!.. Et attention aux attitudes, aux gestes!.. Aie l'air vraiment amoureux!

LUDOVIC, d'un ton passionné.

Ah!.. Madame, que vous êtes belle et que je vous aime!.. Si vous saviez!.. 2 et 2 font 4, 4 et 4 font 8..

MARGUERITE, sentimentale.

Oh!.. Vous exagérez!..

LUDOVIC, même ton.

8 et 8 font 16... 16 et 16... — Il regarde de ce côté!.. (Ton ordinaire.) Réponds-moi, voyons! Parle, toi aussi!.. Nous sommes deux!..

MARGUERITE, coquettement.

Non, cher Maître, je ne vous crois pas!

LUDOVIC, même ton passionné.

Vous avez tort! Je vous jure que vous avez tort!.. Vous avez tort!.. Bureau de poste, soulier de bal, Madeleine-Bastille, Revue des Deux-Mondes... Ron, ron, ron, petit patapon! Ah! ah! ah! ah! Ça fait toujours plaisir!

MARGUERITE.

Embrasse-moi la main.

LUDOVIC.

Bon!.. (Il lui baise la main. — Mouvement brusque de Gaston.) Il m'a vu!.. (Ton passionné.) Ah!.. Que votre peau est douce!.. Que votre main est suave!.. (Ton ordinaire.) A toi.

MARGUERITE, langoureusement.

Non, laissez, cher Maître, laissez-moi !.. Vos baisers me troublent étrangement...

Gaston reprend sa promenade, nerveusement.

LUDOVIC, même ton passionné.

Et moi donc, madame !.. Et moi..! Ah ! chère belle, laissez-moi vous ouvrir mon cœur !

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage !

MARGUERITE, languissamment.

Ah !.. Vraiment ?.. Un fromage ?.

LUDOVIC, même ton.

Oui, chère belle, un fromage !.. Ah !.. Quel fromage !

Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage.

(Ton ordinaire.) Attention !.. Il vient !.. Le voici !..

Il place sa chaise à côté de celle de Marguerite. Gaston paraît au fond, à gauche.

MARGUERITE, tendrement.

Je n'espérais plus vous voir, cher Maître ; les lettres, que je vous ai envoyées, étant restées sans réponse...

GASTON, à part.

Elle lui a écrit !.. Voilà pourquoi il est ici !.

LUDOVIC.

Je ne vous ai pas répondu... par prudence, à cause de votre mari ; j'ai préféré venir moi-même.

MARGUERITE.

Comme je vous en suis reconnaissante !..

LUDOVIC.

Et puis, vos lettres m'avaient ému, troublé. . Ah !..

Combien !.. Je voulais vous connaître !.. J'étais sûr que vous étiez belle, séduisante, adorable... !

GASTON, à part, contenant sa colère.

Oh !.. Oh !..

LUDOVIC.

Mais l'idée, que je me faisais de vous, était bien au-dessous de la réalité !

GASTON, à part.

Je vais le souffleter !

MARGUERITE.

Alors, vous ne regrettez pas votre voyage, bien vrai ?

LUDOVIC.

Le regretter ?.. Mais j'irais au bout du monde pour vous retrouver, ô la plus exquise des Marguerites !

GASTON, à part.

Non, je ferais un malheur !.. J'aime mieux m'en aller !

Il sort.

LUDOVIC.

Zut !.. Il est parti !

MARGUERITE.

Oh !.. Pas bien loin. Il va revenir.

LUDOVIC.

Tu sais, il souffre vraiment !

MARGUERITE.

Je l'espère bien !

LUDOVIC.

Il ne te fait pas pitié ?

MARGUERITE.

Non !..

LUDOVIC.

Ah ! Ce que tu es rosse, tout de même !

MARGUERITE.

Viens ici, derrière le paravent !..

Ils rabattent les feuilles du paravent, qui les cache complètement.

LUDOVIC.

En voilà une idée !. Il va nous massacrer !

MARGUERITE.

Tais-toi !..

Gaston rentre du fond gauche.

GASTON.

Non, il faut en finir !.. Personne !.. Ils ne sont plus là !..

On entend un bruit de baisers, derrière le paravent.

LUDOVIC.

Oh !.. Ma chérie !

MARGUERITE.

Paul !.. Paul !..

GASTON.

Ah !.. Les misérables !..

Il vient au paravent, qu'il ouvre brusquement. On voit Marguerite, assise sur les genoux de Ludovic, qu'elle tient par le cou.

MARGUERITE, jetant un cri.

Ah !..

Elle se lève précipitamment et va s'asseoir, confuse, la tête dans ses mains.

LUDOVIC.

On n'entre pas !

GASTON

Sortez, monsieur !

LUDOVIC.

Ça ne se fait pas, ces choses-là, monsieur, ça ne se fait pas !

Il sort du paravent.

GASTON.

Ah ! Vous, je vous tuerai !

LUDOVIC.

Moi ?.. Allons donc !.. D'abord, je ne me battrai pas !

GASTON.

Vous ne vous battrez pas ?..

Marguerite regarde la scène, en souriant, le visage à moitié caché par ses mains.

LUDOVIC.

Non, monsieur !. Ma vie étant beaucoup plus précieuse que la vôtre, la partie ne serait pas égale.

GASTON, au comble de la fureur.

Vous refusez de vous battre ?

LUDOVIC.

Carrément.

GASTON.

Ah !.. Je saurai bien vous y forcer !..

Il lève la main sur lui.

LUDOVIC, mélodramatiquement.

Arrête, malheureux !.. Tu vas gifler ton beau-frère !

GASTON, ahuri.

Hein ?.. Qu'est-ce que vous dites ?... Mon beau-frère ?...

LUDOVIC, riant.

Mon Dieu, oui !

MARGUERITE, présentant.

Monsieur Ludovic Colombin, mon frère !

GASTON, très ému, joyeux et bouleversé à la fois.

Alors... c'était... c'était un jeu?...

LUDOVIC.

Mais oui !

MARGUERITE.

Ma revanche, mon cher mari !

GASTON, éclatant nerveusement en sanglots.

Ah !... Marguerite... ma femme !... Pardon !... C'est bête !... Mais... je ne puis pas... c'est plus fort que moi !...

MARGUERITE, le caressant.

Allons, ne pleure pas, grosse bête !

LUDOVIC.

Et embrassez-la !

GASTON, l'embrassant.

Ah !... Ma chérie... ma chérie !...

MARGUERITE, tendrement.

Tu m'aimes donc tant que cela ?

LUDOVIC.

Faire pleurer un mari comme celui-là !... Mais c'est un crime !...

MARGUERITE.

Un mari qui s'est moqué de sa femme !

GASTON.

Ah !... Tu t'es bien vengée !... Et vous, beau-frère vous l'avez échappé belle !... Un peu plus et je vous étranglais !

LUDOVIC.

Je l'ai bien vu.

GASTON.

Alors, tu as tout deviné... et tu me pardonnes?

MARGUERITE, tendrement.

Oui, je te pardonne.

LUDOVIC.

En faveur de l'intention.

MARGUERITE.

Il n'y a qu'une chose, que je ne m'explique pas...

GASTON.

Laquelle ?

MARGUERITE.

La photographie de monsieur Claude Barrois...

GASTON.

Ce n'était pas elle, qui était dans l'enveloppe, que j'ai ouverte ; c'était celle de Paul Coudray, que j'ai enlevée et remplacée par l'autre. Je vais te la donner.

MARGUERITE.

Non, je ne veux pas la voir !

GASTON, joyeux.

Vraiment?

MARGUERITE.

Tu la brûleras.

GASTON.

Avec plaisir !

SCÈNE XII

LES MÊMES, CLAUDE, COLOMBIN, GENEVIÈVE, puis CABRIAC, CHLOÉ, puis JUSTIN.

COLOMBIN, entrant du fond, gauche, avec Claude et Geneviève.

Hé bien!... M. Claude Barrois nous en apprend de belles!... (A Gaston.) Vous nous avez mystifiés, mon gendre?

MARGUERITE.

Et il a bien fait, papa!

COLOMBIN, à Ludovic.

Quant à vous, monsieur mon fils, qui avez osé reparaître ici...

LUDOVIC, montrant sa décoration.

Chut!... Regarde, papa... et embrasse-moi!...

COLOMBIN.

Décoré!... (Il l'embrasse.) Décoré à vingt-huit ans!... Et moi, à cinquante-deux...

LUDOVIC.

Toi, tu le seras le premier janvier prochain...

COLOMBIN, joyeux.

Moi?

LUDOVIC.

Si le ministère est encore au pouvoir.

COLOMBIN, désappointé.

Oh!... Alors!...

Cabriac entre du fond gauche, avec Chloé.

CABRIAC.

Hé bien!... Messieurs, me direz-vous enfin lequel de vous est Paul Coudray?

LUDOVIC.

Ce n'est pas moi, monsieur !

CLAUDE.

Ni moi !...

COLOMBIN.

Ni l'un ni l'autre, mon cher capitaine

GABRIAC.

Alors, il y en a trois ?

COLOMBIN.

Croyez-moi : ne pensez plus à celle qui vous a oublié !... Divorcez... et remariez-vous !... Voilà la vérité !

GABRIAC.

Oui, peut-être !... En tout cas, je n'épouserai pas une jolie fille !... Ah ! tonnerre ! Qu'on ne m'en parle plus, des jolies filles !... (A Chloé.) Tenez !... C'est une femme dans votre genre, qu'il me faudrait !

CHLOÉ, joyeuse et rougissante.

Oh !... Capitaine !...

JUSTIN, entrant du fond, gauche.

Monsieur...

COLOMBIN.

Qu'est-ce que c'est ?

JUSTIN.

Une vingtaine d'étrangers, qui demandent à visiter...

GASTON, CHLOÉ, MARGUERITE.

Ah ! Non, non !... Assez !...

COLOMBIN.

Mais comment faire pour nous débarrasser ?...

LUDOVIC.

Attendez !... Je m'en charge !...

Il s'asseoit à la table et écrit sur une grande feuille de papier.

CLAUDE, à Marguerite.

Et à moi, madame, me pardonnerez-vous ?

MARGUERITE, lui montrant Geneviève.

Hé !... Monsieur... il le faut bien !...

LUDOVIC.

Voilà !... (A Justin.) Vous allez coller ça à la grille !... (Lisant le papier.) « Ce château, ayant cessé d'être his-« torique, les visiteurs ne sont plus admis !... »

Rideau.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

PQ
2197
B5C5
1913

Bisson, Alexandre Charles Auguste

Château historique

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY